52e année, No 42

Montréal, 15 mars 1941

PER
S-400
CON

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10¢



LA GUERRE A LA MORT

•

RADIO-ACTUALITÉS

•

TOUS LES SPORTS
par Oscar Major

•

UN ROMAN POLICIER, COMPLET

•

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

DEANNA DURBIN
Photo Universal



IL vous est certainement arrivé, à vous comme à tout le monde, de vous demander certains soirs ce que vous pourriez bien lire d'intéressant sans avoir à feuilleter une foule de livres ou sans avoir à acheter plusieurs magazines au hasard. Dans de pareils cas, n'hésitez pas à acheter LA REVUE POPULAIRE où vous trouverez tout ce qu'il faut pour vous distraire et vous instruire : un ROMAN D'AMOUR complet et le plus souvent inédit, une foule d'articles sur tous les sujets, des chroniques de toutes sortes et une multitude de photographies et de dessins.

LA REVUE POPULAIRE, dont le tirage augmente de plusieurs milliers d'exemplaires par année, est lue aujourd'hui dans toutes les bonnes familles canadiennes, aussi bien à la ville qu'à la campagne. Ce n'est pas sans raison que cette revue canadienne-française, fondée il y a TRENTE-DEUX ans cette année, connaît une pareille vogue. Lisez-la une fois et vous comprendrez.

Lisez le roman de mars :

LA RENCONTRE DE MINUIT

par MAGALI

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

CARNET EDITORIAL

•



LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

•

Tél.: PLateau 9638*

Rédacteur en chef :
FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique :
HECTOR BRAULT
Pages féminines :
GENEVIEVE
Chroniqueur sportif :
OSCAR MAJOR

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

•

ABONNEMENT
CANADA

Un an	$3.50
Six mois	2.00
Trois mois	1.00

•

ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an	$5.00
Six mois	2.50
Trois mois	1.25

•

Heures de bureau :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

•

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

COMPARAISONS

AVEZ-VOUS remarqué que dans la nature ou, si vous préférez, dans notre petite monde terrestre, tout marche en vertu de la loi des contraires, de l'opposition et du manque d'équilibre? Je vous le prouverai tout-à-l'heure par une pincée d'exemples qu'on pourrait multiplier au gré des observations et qui conduisent à une conclusion contre laquelle tous les raisonnements des plus bruyants forts-en-gueule de la société ne prévaudront jamais.

Parmi les insectes il y a l'abeille qui nous fabrique du miel succulent; il y a aussi la guêpe beaucoup moins sympathique. Chez les quadrupèdes nous avons le chien qui est l'honneur de son espèce mais nous y trouvons le loup dont les mœurs sont beaucoup moins aimables. Chez les bipèdes enfin il y a l'homme civilisé et le boche; pas besoin de commentaires.

A distance, boche, guêpe et loup peuvent passer pour être homme, abeille et chien mais il n'est pas besoin d'y regarder de très près pour constater l'énorme différence qui existe entre eux. Il y a pourtant des gens qui ne la voient point et même d'autres, quoique ceci semble inconcevable, qui affiche leur préférence pour les guêpes, les loups et les boches.

Ces gens-là prétendent que la terre est biscornue, la société mal faite et l'humanité absurde.

Ils affirment, en conséquence, qu'il faut niveler la terre, faire sauter la société les quatre pattes en l'air et refaire l'éducation de l'humanité.

Ce n'est pas un mince programme et la grande question est de savoir ce que donnerait son exécution. Ceux qui le prônent n'en savent rien eux-mêmes; cela ne les a pas empêchés de lui donner un nom, ils l'appellent l'Ordre nouveau sans avoir l'air de se douter que c'est le désordre ancien, rêvé depuis Caïn par tous les aigris, les fielleux, les coquins, escrocs, stellionataires et autres sacripants qui cherchent des recrues, pour faire nombre, dans le tas de benêts et de jocrisses du monde entier.

Que veulent-ils, ces aigrefins? pas autre chose que le chambardement général, à la faveur duquel ils s'empliront les poches aux dépens des faibles, des indifférents et des idiots. Ils n'avouent pas ça crûment, bien entendu; sauf le chambardement qu'ils disent nécessaire pour fabriquer une société toute neuve dans laquelle chacun aura des tartines avec plus de beurre que de pain et le droit de pendre gentiment le voisin qui ne trouvera pas que, désormais, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et dire qu'il y a des hommes, qu'on pouvait croire intelligents, qui se sont laissés prendre à ces billevesées!

Fort heureusement la majorité humaine est rétive à cet empoisonnement moral. Paurquoi? Très souvent elle n'en pourrait pas donner les exactes raisons, le simple et gros bon sens lui indique que ce serait faire fausse route et puis, il y a les vieilles traditions qui ont bien leur valeur et sont profondément enracinées dans le cœur de l'homme. De l'homme honnête, cela va de soi.

Il y a autre chose aussi et il suffit de regarder autour de soi, d'observer un peu pour se convaincre que l'égalité absolue des droits et des devoirs mise à l'affiche par les communistes de l'ordre nouveau n'est que mensonge, foutaise et impossibilité.

Mieux ou pire, si cette prétendue égalité, cet équilibre universel était possible, ce serait tout simplement la mort de l'humanité dans l'inaction, l'impuissance et la misère. La nature, qui sera toujours le meilleur livre de propagande utile nous le démontre sans arrêt.

La terre est biscornue? sans doute, et c'est fort heureux qu'il y ait des montagnes, des vallées, par conséquent des différences de niveau; il en résulte les vents, les écarts de température et les variations de niveau pour les fleuves, lacs, rivières, etc., c'est-à-dire l'ensemble des eaux. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour savoir que tout cela produit une quantité d'énergie telle que son défaut mettrait la population mondiale en bien mauvaise posture.

Ce n'est pas tout, non bien sûr! Si la nature avait réparti partout les forces en quantités égales comme les emplisseurs de l'ordre nouveau prétendent le faire pour les fortunes et autres biens; si elle avait établi l'équilibre promis par les communistes et autres niquedouillistes, eh bien, il faudrait, bon gré mal gré, se croiser les bras et claquer.

Tout ne marche et fonctionne bien, tout ne vit dans la nature qu'à la condition expresse de différences de potentiels, c'est-à-dire de déséquilibre entre les forces; cela se retrouve partout, dans l'arbre qui pousse, dans le blé qui lève, dans l'auto qui roule et dans le livre qui s'imprime. Si quelque malin veut me citer une activité quelconque comme résultat d'un parfait équilibre, je déclarerai aussitôt que le communisme n'est pas odieux bien que les pires canailles soient ses prophètes.

J'attendrai longtemps et même toujours car les actions les plus banales, les plus ordinaires de la vie ne peuvent s'accomplir que par la grâce du défaut d'équilibre. On fait fonctionner un bouton de lumière par défaut d'équilibre entre la force de la poussée et la résistance du petit mécanisme; le courant passe pour une raison de même nature; la lampe ou le moteur fonctionne, c'est toujours d'après la même loi et si notre boule terrestre nous donne les jours, les nuits et les saisons c'est parce qu'elle tourne et se déplace, donc parce qu'elle court après un équilibre qu'elle ne rencontre pas.

Si cette brave terre voulait appliquer les rêveries de l'ordre nouveau, si elle était communiste et donnait aux forces qui la sillonnent, la pénètrent et la conduisent une égale valeur à chacune, ce serait évidemment une belle leçon de choses et les énergumènes qui rêvent de tout chambarder à sa surface pour arriver à ce résultat auraient — ou croiraient avoir — un argument de première valeur pour soutenir leurs théories. Hélas!... ils ne s'en réjouiraient pas longtemps, ni les godiches qui les écouteraient, ni malheureusement, non plus, les braves bougres peuplant en quantités variables les divers pays du globe; l'humanité entière crèverait de faim avec un ensemble touchant, comme si elle avait toujours été d'accord même dans les moindres actions de sa vie.

Pourquoi cela? Tout simplement parce qu'il lui serait impossible de manger et de boire; l'équilibre des forces supprimant automatiquement celle de pesanteur, les aliments ne voudraient rien savoir pour descendre de la bouche dans l'estomac.

Cette seule question règlerait évidemment toutes les autres.

Nos bons niveleurs de société n'en demandent pas tant, sans doute; ils se contenteraient de l'égalité dans le travail, l'honneur, le repos et le plaisir. Ah, les jean-foutres! mais ce serait aussi désastreux, si c'était possible, que l'équilibre des forces terrestres! Le programme peut paraître séduisant à première vue et à condition d'avoir la vue courte mais, dans l'application, que deviendrait-il? Qui ferait la répartition et comment? Qui la contrôlerait et, surtout, quels en seraient les résultats? Ces messieurs de l'ordre nouveau sont des fumistes qui abusent vraiment de la crédulité populaire!

Il leur faudrait tout d'abord faire une égale répartition d'intelligence, de désirs et de volonté dans toutes les caboches du monde entier et je ne vois pas trop comment ils s'y prendraient pour cela; s'ils sont impuissants à le faire, il leur faut se résigner, et c'est tant mieux pour la bonne marche des choses, aux différences sociales qui dépendent de celles des caboches. C'est ce qui permet, d'ailleurs, qu'il y ait des employeurs et des employés; je ne sais pas ce que deviendrait un monde uniquement fait des uns ou des autres.

Et puis, qu'on nous fiche donc la paix avec l'ordre nouveau, la communisme et autres sinistres calembredaines du même pot. Chambarder la société pour la refaire? A qui fera-t-on croire qu'il est avantageux de casser un vase pour le seul plaisir d'en recoller les morceaux. Et peut-être à l'envers?...

F. de Verneuil

La cuisine moderne d'un grand hôtel a vraiment un aspect de laboratoire ; d'autre part, dans les laboratoires, si l'on ne fait pas la cuisine, on inspecte quand même sérieusement la nourriture qui sera livrée au public. *(Photos C.P.R.)*





CUISINE OU LABORATOIRE?

Chronique Gastronomique, par LOUIS ROLAND

Bossuet, qui ne fut certes pas le premier venu, parla en ces termes de la cuisine : « Quand la cuisine serait inutile aux autres hommes, il faudrait encore l'apprendre aux princes, aux diplomates, aux hommes d'Etat et aux médecins. »

Talleyrand se rendait aussi bien compte de l'importance des tables bien garnies ; partant pour le Congrès de Vienne, il dit au roi Louis XVIII : « Que votre Majesté daigne me croire, j'ai plus besoin de casseroles que d'instructions écrites. »

Le ministre Guizot déclarait également qu'au cours de son ambassade en Angleterre son cuisinier lui était plus utile que ses secrétaires. C'est ce que pensait également Napoléon quand il recommandait à Pradt, son envoyé à Londres, de tenir bonne table. Joseph de Maistre prétendait que la table est l'entremetteuse de l'amitié, et Balzac était du même avis ; bref, on n'en finirait pas si l'on voulait recueillir l'opinion de toutes les célébrités en ce qu'elle a de favorable à une bonne table. Il y a donc beaucoup de vérité là-dedans.

Nos cuisiniers modernes (je parle des bons) le savent bien aussi, et les grands hôtels n'ignorent pas que bien soigner leurs clients c'est soigner leur réputation à eux-mêmes. Ils mettent en pratique le cinquième précepte de Brillat-Savarin qui dit exactement ceci : « Le Créateur, en obligeant l'homme à manger pour vivre, l'y invite par l'appétit et l'en récompense par le plaisir. » Grande vérité dont ne connaissent, hélas ! qu'une seule partie les peuples occupés actuellement par la Bochie ; ils ont bien l'appétit mais c'est tout, le plaisir procuré par la mangeaille n'existe que dans leurs rêves.

Partant de ce principe que manger doit être un plaisir, on se demande ce qu'il faut penser des personnages doctes et sévères qui veulent supprimer ce plaisir, et mettraient volontiers l'humanité tout entière au régime sous prétexte de la faire se mieux porter. Ne mangez pas de ceci, disent-ils, ça vous constiperait, mais ne mangez pas de cela non plus, ça ferait tout le contraire ! Mangez peu, mangez beaucoup, mangez froid, tiède ou chaud, tous les avis sont donnés... et souvent mal reçus. Malgré tous les régimes et tous les conseils il y aura toujours des gens qui claqueront de faim et d'autres d'indigestion.

Alors ?... oh, ma foi, alors je crois que le seul donneur de conseils qu'il est avantageux d'écouter c'est l'estomac ; s'il n'est pas perverti, bien entendu, il refuse tout naturellement ce qui lui serait défavorable, et il accepte, même parfois en quantités un peu supérieures à la moyenne, ce qu'il aime et digère bien. Demandez-en la preuve au nègre qui s'envoie un melon d'eau tout entier dans la bedaine...

Il y a quelques années, une enquête à ce sujet fut faite, chez nos voisins américains, par les docteurs Alvarez et Hinshaw de l'hôpital Mayo. De leurs observations faites sur cinq cents malades — pas des gens en bonne santé, remarquez-le bien — il ressort que certains aliments classés comme indigestes ne le seraient pas du tout. Ainsi l'oignon ne fut mal supporté que par 27 pour 100 des malades ; le porc et les concombres par 13 pour 100 ; les choux par 27 pour 100, et le lait par 26 pour 100.

D'autre part, les végétariens disent que de manger trop de viande rend le foie malade, que ça cause de l'hypertension artérielle et des rhumatismes plus qu'on en voudrait. Or, on cite — entre cent autres cas — celui des deux explorateurs Stefansson et Anderson qui ne vécurent, pendant une année, que de viande d'animaux tués par eux ; ils n'eurent rien autre chose et pourtant, un examen sérieux démontra ensuite qu'ils se portaient comme des charmes.

(Lire la suite page 35)

LA GUERRE À LA MORT

* *



AVEC les siècles et, le progrès aidant, avec les années, la guerre entre les hommes est devenue plus impitoyable et meurtrière ; actuellement on peut penser que chaque mois qui passe apporte avec lui son contingent de nouveautés destructives mais, heureusement aussi, de moyens protecteurs plus efficaces.

La plus importante de cette protection ne consiste pas dans les abris, si résistants soient-ils, mais dans l'offensive défensive, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire la défense qui attaque la source ou la cause du mal avant qu'il ait causé tous ses ravages et, sous ce rapport, la médecine et la chirurgie sont arrivées à des résultats plus importants encore que les avions chasseurs ou les canons de la D. C. A.

Que font-elles ? La guerre à la mort.

Elles lui arrachent continuellement des centaines, des milliers de malades et de blessés sur lesquels elle étendait déjà sa main décharnée, qu'elle croyait bien lui appartenir et qu'elle eût emportés autrefois ; un autrefois récent encore, et qui ne date que de la dernière grande guerre.

Sans doute il est toujours des cas si graves que la science n'y peut rien, mais on peut dire, qu'en général, maintenant les blessés ne meurent plus.

Au cours des vingt-deux années qui ont suivi la signature de l'armistice de 1918, médecins et chirurgiens ont activé leurs recherches, multiplié leurs efforts et doté la guerre à la mort d'armes de défense dont on constate chaque jour l'étonnante efficacité. Ils ont, tout d'abord, à peu près supprimé tout danger d'infection à la suite de blessures, ce qui est immense, car toute blessure de guerre apporte avec elle une infection plus ou moins rapide et dangereuse. Le microbe a donc déjà perdu la partie dans cette guerre à la mort.

C'est beaucoup mais ce n'est pas tout. Les cas de fractures osseuses sont nombreux et les fractures compliquées entraînaient presque toujours l'amputation jadis ; aujourd'hui, par des moyens d'une délicatesse et d'une précision extrêmes on ressoude rapidement ensemble des fragments d'os et l'on fait ainsi de la reconstruction au lieu de la démolition d'autrefois.

Enfin, il y a la grande chose de la transfusion du sang qui s'opère maintenant dans des conditions extrêmement favorables inconnues auparavant. Cette transfusion ne s'opère plus de donneur à blessé, sur la table d'opération ; cette ancienne méthode était très souvent impraticable ; elle est remplacée par la transfusion de sang si bien préparé dans les laboratoires qu'il peut être conservé très longtemps tout en conservant son efficacité. Cela simplifie singulièrement l'emploi de ce merveilleux secours qui sauve journellement tant de vies humaines.

Ce sang, d'où provient-il ? En peut-on avoir autant que les besoins le demandent ? Pour ne donner qu'une seule réponse à cette question, voyons ce que fait la seule Croix Rouge américaine actuellement. Elle envoie chaque semaine en Angleterre cinquante pintes de sang prélevé sur des sujets minutieusement examinés, et ces derniers ne manquent pas. Pour ne faire état que de la ville de New-York, on estime qu'avant la fin de la présente année elle fournira vingt mille donneurs ou donneuses de sang chaque mois.

En résumé, c'est l'infection supprimée, l'amputation à peu près disparue, la guérison rendue possible et accélérée par du sang nouveau et de multiples autres soins qu'il serait impossible de détailler dans ce bref article. Ajoutons à cela l'emploi d'anesthésiques injectés directement dans les veines et supprimant la douleur tout en ne laissant aucune sensation désagréable après leur emploi comme, par exemple, le chloroforme autrefois.

Médecins, chirurgiens, chimistes et donneurs de sang sont les magnifiques soldats qui font la guerre à la mort ; ce sont les dignes compagnons de ceux qui combattent la barbarie ; comme eux ils auront droit à la gratitude universelle, au jour de la victoire finale.



Un léger prélèvement du sang, pour analyse, est fait avant toute acceptation d'un sujet comme donneur de sang.



Si cette épreuve est satisfaisante, le sang pour transfusions futures est recueilli au moyen d'un appareil soigneusement stérilisé.



Après traitement spécial, le plasma seul du sang est conservé pour usage dans une solution saline où il garde son efficacité.



Voilà Mlle DOROTHY REYER bien occupée aux besognes les plus inattendues et les plus diverses. Au récent tournoi de golf de l'Ouest Américain, tenu sur le terrain du club Phœnix, Arizona, elle servit de caddie à Jimmy Demaret, de Houston, le champion de ce tournoi, l'an dernier, qui perdit son titre il y a quelques jours. La chance choisit ses sujets partout où il lui plaît et quand il lui plaît, n'est-ce pas ?

DANS LE MONDE SPORTIF

CHOSES ET AUTRES

PAR

OSCAR MAJOR

■ Quelques joueurs du club de hockey Canadien — peu nombreux, heureusement — reprochent très injustement à leur gérant et instructeur Dick Irvin d'être trop sévère à leur égard. Croyez-nous, ceux-là ne sont pas les meilleurs ! Il est d'ailleurs navrant qu'il faille encore rappeler des vérités pareilles. Ce sont des professionnels, direz-vous, lorsqu'il est question de les préparer, de leur enseigner, de les réserver et de leur interdire certaines choses. C'est précisément parce que ce sont des professionnels, touchant un salaire de $3000 à $6000 par hiver, vivant de ce métier, qu'ils ont des devoirs envers leur gérant et leur public... Les sports professionnels ne valent, en effet, que par le retentissement de leurs grandes manifestations. Si tous les athlètes comprenaient que leur devoir s'apparente à leur intérêt, nous les verrions certainement se présenter au public mieux préparés moralement, ayant su faire quelques sacrifices. Nous ne mentionnons pas le côté physique, parce qu'au milieu de la saison tous les joueurs sont en assez bonne condition physique... Dick Irvin a toujours été d'opinion que les joueurs de hockey professionnels doivent évoluer sur la glace avec une âme d'amateur. C'est ainsi qu'ils ont plus de chances d'en tirer profit pour leur porte-monnaie. Un athlète avec des jambes et un cerveau professionnels, avec une âme d'amateur, donnant toujours le meilleur de lui-même, attire les foules. Si les tribunes se remplissent, il peut ainsi améliorer son sort en demandant un meilleur salaire. Si les banquettes sont vides, il doit se contenter des offres des dirigeants, hommes d'affaires peu soucieux de verser de forts salaires aux athlètes, dont la puissance d'attraction aux guichets n'est pas des plus profitables.

■ Plusieurs joueurs du club de hockey Canadien, de la Ligue Senior du Québec, ont joué cinq parties par semaine. Comment voulez-vous qu'ils aient pu donner le meilleur d'eux-mêmes, sans s'épuiser, pour l'équipe du gérant Dave Campbell, hors des séries de détail, cette saison ?... Les mogols de la N. H. L. n'adopteront pas le système du tableau de pointage (box-score du baseball) d'une manière officielle. Pour cela, il leur faudrait payer des experts, de $25 à $35 par semaine. Est-ce assez édifiant pour des gens qui connaissent, cette saison surtout, des profits de $40,000 à $125,000 ?... Nous aimerions savoir pourquoi, lors du banquet donné en l'honneur de Gérard Côté, à l'Hôtel Windsor, les musiciens n'ont pas joué « *O Canada* » après « *God Save the King* ». Ceux de Toronto ont eu cette amabilité, lorsque les sportsmen de la Ville-Reine présentèrent le trophée Lou Marsh à notre athlète canadien-français de Saint-Hyacinthe. Non, les musiciens de Montréal ont préféré se cuirasser dans une dignité froide et se composer un visage fermé... Après chaque joute du Canadien, les patins des joueurs sont aiguisés par les experts Jos Choquette et Euclide Gagnon.

■ Le véritable prénom de Chamberlain, le combatif ailier du Canadien, n'est pas Murphy, comme l'appelle la gent du hockey, depuis plusieurs années. C'est plutôt Edwin. Il prit ce nom de Murph, à Shawville, P. Q., où il fut élevé par son grand-père, nommé Murphy. L'habile Chamberlain n'est pas le plus obéissant des joueurs du Canadien... Ray Cutter et Bill Turner, deux anciens étoiles du baseball semi-professionnel, sont à l'emploi de l'usine de munitions de guerre, à St-Paul-l'Ermite... Dan Topping, époux de Sonia Henie, la célèbre patineuse de fantaisie, est un ancien chroniqueur de boxe de revues parisiennes. Topping est aussi le propriétaire du club de rugby professionnel de Brooklyn. Comme on le voit, le journalisme mène à tout... à condition d'en sortir.

■ Les agents recruteurs de la N. H. L. sont présentement occupés à placer sur leurs listes de réserve les noms de jeunes joueurs de hockey canadiens-français de Hull et des environs. Ce sont, entre autres, Gaby Payer, 21 ans, Bouchard, 20 ans, Varette, 20 ans, Boileau, 19 ans, Bazinet et Brisson, dont la majorité sont des anciens co-équipiers de John Quilty, la jeune étoile du Canadien. Le club Canadien, nous dit-on, n'a pas cru bon d'envoyer ses agents recruteurs dans ces parages. Peut-être feront-ils honte à eux-mêmes, dans quelques années, d'avoir fait cet oubli impardonnable, peut-être seront-ils, dans leur détresse, comme l'a dit le poète français Victor Hugo :

Tristes comme des lions, rongés par la vermine.

■ Sait-on que « Timonne » Wingo, de son vrai nom Edmond Larivière, a été récemment nommé gérant et instructeur du club de baseball Lachine. L'ancien receveur de nos ligues de baseball, l'un des meilleurs que le Canada ait connus, avec l'aide de Lionel Desjardins, ex-lanceur du Lachine, dotera cette ville d'un club redoutable. Wingo est à l'emploi de la Compagnie des Tramways, depuis 16 ans, comme chauffeur d'autobus. Le club Lachine fera partie d'une ligue bien connue... Le lieutenant de section Jean-Paul Desloges, du Corps d'Aviation Royale du Canada, à qui l'Association des Rédacteurs des Sports de Philadelphie a récemment décerné le trophée emblématique de «l'athlète le plus courageux », jouait au football, à Verdun, en 1935, pour les Shamrocks. Jean-Paul Desloges, d'Ottawa, comme on le sait, a perdu un œil au cours d'un combat aérien au-dessus de Londres. Après avoir abattu deux avions allemands, il fut grièvement brûlé. Il dut alors sauter de son appareil en flammes, d'une altitude de plus de 15,000 pieds, pour exécuter une descente périlleuse en parachute, sous les balles boches. Desloges s'est vu confier la tâche de faire des conférences dans les collèges et les écoles supérieures de notre province.

■ Walter « Turk » Broda, gardien de buts des Leafs de Toronto, a confiance de remporter le trophée Georges Vézina, cette saison, malgré la brillante tenue du jeune cerbère du Détroit, Johnny Mowers, son plus dangereux rival. Le portier polonais Broda attribue à la balle au mur et au golf son adresse dans les buts torontoniens. « La pratique de la balle au mur, dit-il, vous procure une précision sans égale, en ce qui concerne vos yeux et vos mains. Si je suis, cette saison, plus habile avec mes mains, si mes réflexes fonctionnent plus rapidement et si je puis suivre la rondelle plus facilement, je dois cette qualité à la balle au mur et au golf. »

(Lire la suite page 38)

RADIO-ACTUALITÉS

PAR GERMAINE PLANTE



Les émissions radiophoniques qui se classent au premier rang depuis trois ans, aux Etats-Unis comme au Canada, sont presque toutes d'un caractère encyclopédique. Au Canada le plus célèbre du genre s'intitule GRADS S. V. P. (le mercredi soir, CBF, à 9 heures) et, chez nos voisins américains, c'est INFORMATION PLEASE, dont l'animateur CLIFTON FADIMAN (ci-contre) est peut-être l'homme le plus spirituel des Etats-Unis.

■ Dans l'entrevue d'Armand Leguet, publiée il y a quelques semaines, j'ai oublié de mentionner un fait de la carrière radiophonique de cet excellent artiste, et c'est le suivant. On sait que pendant trop longtemps, on avait confiné Armand Leguet dans des rôles de bandits, de *racketeers* et de *gangsters*. Eh bien ! c'est à Henri Letondal que revient le mérite d'avoir deviné la versatilité de son talent. Il lui confia donc le rôle de *Rodrigue* dans la *Famille Gauthier*, excellent roman radiophonique qui passionna durant de longues semaines, les auditeurs de CKAC. Le rôle en question exigeait cinq compositions différentes. Inutile de dire qu'Armand Leguet le joua avec son brio habituel. L'hiver dernier, Henri Letondal l'invita à nous conter sa vie d'artiste, à son programme *Souvenir de Théâtre*.

•

■ La revue de *Fridolin* a suscité un beau tapage. Terminée depuis déjà plusieurs semaines à Montréal, on en entend encore les échos. Pas étonnant, d'ailleurs. N'est-ce pas l'événement le plus sensationnel de notre vie théâtrale que les annuelles *Fridolinades* de *Fridolin* ? C'est devenu une habitude de se réserver une soirée au mois de février, tout exprès pour prendre part à la *Croisade du Rire*. De son côté, *Fridolin* répond, chaque année, à ce que nous attendons de lui. Il n'y a pas de déception possible. « P'tit cousin avec Molière, ce gavroche débraillé saura toujours nous cambrioler le cœur, aussi longtemps qu'il sera *Fridolin*, et aussi longtemps que Gratien Gélinas exploitera, dans ses revues, l'imbécilité des individus, et l'illogisme des événements. Satire, rire, poésie, voilà la revue de *Fridolin*. Mais au-dessus de tout cela : l'artiste, le créateur original, *Fridolin* lui-même. Le Poète. Et c'est tout dire. » (Valdombre)

■ *Le Théâtre de Chez-Nous*, qui obtint un franc succès à CKAC, a repris ses émissions hebdomadaires, le vendredi soir à 9 heures. Chaque semaine, Henri Letondal créera une pièce nouvelle, interprétée par nos meilleurs artistes locaux, entre autres : Jacques Auger et Antoinette Giroux, deux boursiers de la province... Cette nouvelle série est réalisée par *Radio Program Producers*, avec Yves Bourassa, réalisateur et metteur en ondes, et Henri Letondal, auteur et directeur artistique.

•

■ *Fémina* a imaginé une nouvelle formule pour ses émissions du mercredi soir, intitulée : *Fémina reçoit*... Ce sont des conversations aimables et sans *prétentions*, entre gens de bonne compagnie. Le but proposé est supposé être le suivant : ramener parmi le public, trop distrait par la trépidation de la vie moderne, le goût de la conversation, passion des beaux esprits du siècle de Molière... Mon opinion personnelle ? Eh bien ! voilà : on n'atteindra pas ce but par les moyens employés présentement. La première émission était une vraie cacophonie ; tout le monde parlait en même temps. C'était à croire qu'on essayait un marathon de parler vite et inintelligible. Depuis, on a voulu améliorer, mais trop. A un tel point que, maintenant ce n'est plus qu'un long monologue. Chacun des invités y va à son tour, de son petit boniment. On ne cause plus, on pontifie. Aussi le résultat est-il lamentable, car si les questions débattues sont intéressantes, les débats sont plutôt ennuyeux. Le fiasco n'est pas le fait des invités, recrutés parmi l'élite de Montréal, non, c'est dû à la formule qu'il faudrait, et le plus vite possible, améliorer, si l'on veut qu'il reste, au moins, 15 éditeurs à l'écoute...

■ Les programmes qu'on aime entendre à Radio-Canada :

La Rhumba des Radio-Romans, direction Guy Mauffette, dimanche soir, 7 heures.

Le Théâtre Classique, direction Jacques Auger, dimanche soir, 8 heures.

Les Concerts Symphoniques, mardi soir, 10 h.

Sérénades pour Cordes, direction Jean Deslauriers, mercredi soir, 8 h. 30.

S. V. P., mercredi soir, 9 heures.

Les Cordes Mélodieuses, direction Alex. Chuhaldin, jeudi soir, 8 heures.

Détente, direction Guy Mauffette, vendredi soir, 9 heures.

•

■ Rolland Bédard a commencé un nouveau programme à CKAC. « Rolland Bédard et ses chansons », chaque dimanche soir, à 8 h. 45. Nous le recommandons aux auditeurs qui aiment le style comique, mais sans vulgarité, des chansons de Fernandel.

•

■ Fred Barry et Oscar Bastien travaillent en ce moment, à la réouverture, pour le printemps prochain, du *Club des Artistes*, qui eut une si brève vie, lorsqu'il était situé rue Dorchester. Souhaitons-leur bonne chance, car ce club, à l'ambiance si accueillante, nous manque depuis qu'il n'est plus. Pas vrai, les amis ?...

•

■ Fernand Perron, le *Merle Rouge*, possède un répertoire de plusieurs milliers de chansons et de chansonnettes. Cela représente une jolie somme de travail.

PROPOS D'ACTUALITÉ

PRISONNIERS DE GUERRE

D'après les conventions internationales, habituellement respectées dans les pays civilisés, les officiers et soldats faits prisonniers doivent recevoir un salaire identique à celui des combattants du même rang dans le pays où ils sont internés. Cela amène des complications. Cela explique aussi pourquoi tant de prisonniers ennemis — surtout les Italiens — ne sont pas fâchés d'abandonner leurs armes et de se rendre. C'est ainsi que dans l'armée allemande, un lieutenant reçoit $26 par mois, alors qu'un lieutenant de l'armée britannique a $114. Un soldat allemand ne reçoit que cinquante cents environ ; s'il est fait prisonnier, il reçoit en Angleterre $3.50 par semaine. Avec cet argent, il peut s'acheter, au magasin du camp, des vêtements et de la nourriture supplémentaire.

FRANÇAIS PRISONNIERS DANS LEUR PROPRE PAYS

Nous avons déjà dit que l'Allemagne avait capturé environ deux millions de soldats français, au cours du terrible assaut du printemps dernier. Georges Scapini, représentant du gouvernement français qui s'occupe du régime de ces prisonniers, vient de déclarer que 1,800,000 combattants sont actuellement internés dans des camps établis en France occupée. On emploie ces prisonniers à la reconstruction des régions dévastées, à la mise en valeur des fermes ou à la fabrication de diverses armes. Les lois internationales interdisent que l'on force les officiers à travailler.

NOTES D'ACTUALITE

La population totale de l'Empire Britannique est d'environ 500,000,000 d'habitants.

•

Le Japon estime à 3,500,000 le nombre de Chinois tués depuis le début du conflit sino-japonais en juillet 1937.

•

En Grande-Bretagne, il est interdit de faire sonner les cloches des églises. Elles ne sonneront que si les Allemands tentent une invasion du pays et à la fin de la guerre.

•

Quelle est la signification du mot « Balkan », dont il est si souvent question dans les journaux ? « Balkan » est un mot turc signifiant « montagnes ». Les Balkans sont en effet une région très montagneuse.

L'Angleterre construit actuellement un million et demi de tonnes de navires de toutes sortes, par année, soit moins du tiers de ce qu'elle perd. C'est dire qu'elle a grand besoin de l'aide américaine. Le plus étonnant, c'est qu'elle puisse mettre en chantier de nombreux vaisseaux, avec la menace constante de bombardements sur les chantiers.

•

Au cours de 1940, la Grande-Bretagne a perdu 3,500,000 tonnes de navire. Il ne reste en service, actuellement, que les ports de l'ouest des îles britanniques, car les ports du sud et de l'est sont constamment raidés et minés par les avions ennemis.

•

On se demande parfois comment les sous-marins allemands peuvent trouver, sur le vaste océan, les convois britanniques. Voici. Plusieurs fois par jour, des avions ennemis s'envolent de France, et se promènent au-dessus de la mer d'Irlande. Dès qu'ils aperçoivent un convoi, ils le signalent par radio aux sous-marins qui manœuvrent dans les parages.

•

La Grande-Bretagne doit actuellement importer les quatre-cinquième de son pain, environ cinquante pour cent de sa viande, de son lait et de ses produits laitiers, trente pour cent de ses légumes et de son poisson.

•

Lord Halifax, le nouvel ambassadeur de Grande-Bretagne aux Etats-Unis, mesure six pieds et cinq pouces. C'est, au moins par la taille, le plus grand homme d'Etat anglais. Son nom est Edward Frederick Lindley Wood ; il est troisième Vicomte Halifax of Monk Bretton, premier baron Irwin of Kirbyunderdale, Chevalier de la Jarretière, Conseillé privé de Sa Majesté, Chevalier Grand Commandeur de l'Etoile des Indes, et Chevalier Grand Commandeur de l'Empire des Indes. Depuis de nombreuses années, il se lève avant sept heures et il ne manque jamais d'assister au service divin.

•

On parle de plus en plus d'une attaque japonaise sur l'Australie. Cet immense pays — d'une superficie plus grande que celle des Etats-Unis — n'a que 7,000,000 d'habitants. Les Japonais y trouveraient donc un exutoire à leur surcroît de population. Tokyo, capitale du Japon, est à 3,300 milles de Port Darwin, dans le Nord de l'Australie. La première ligne de défense de l'Australie est la base de Singapour, à 2,450 milles de là. Récemment, des navires nippons ont ancré à Saigon (Indochine) qui n'est qu'à 600 milles de Singapour.

•

Avant de s'allier définitivement à l'Allemagne, la Bulgarie avait bien des raisons de réfléchir pendant quelque temps. En effet, ses alliances précédentes ne lui ont pas réussi. En 1912, lors de la deuxième guerre balkanique, elle combattit la Turquie, la Serbie, la Grèce et la Roumanie ; battue, elle dut remettre à chacun des vainqueurs une tranche de son territoire. Durant la guerre de 1914, elle se rangea avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, avec le résultat que le traité de Neuilly lui enleva encore un morceau de territoire et la força à payer une lourde indemnité.

•

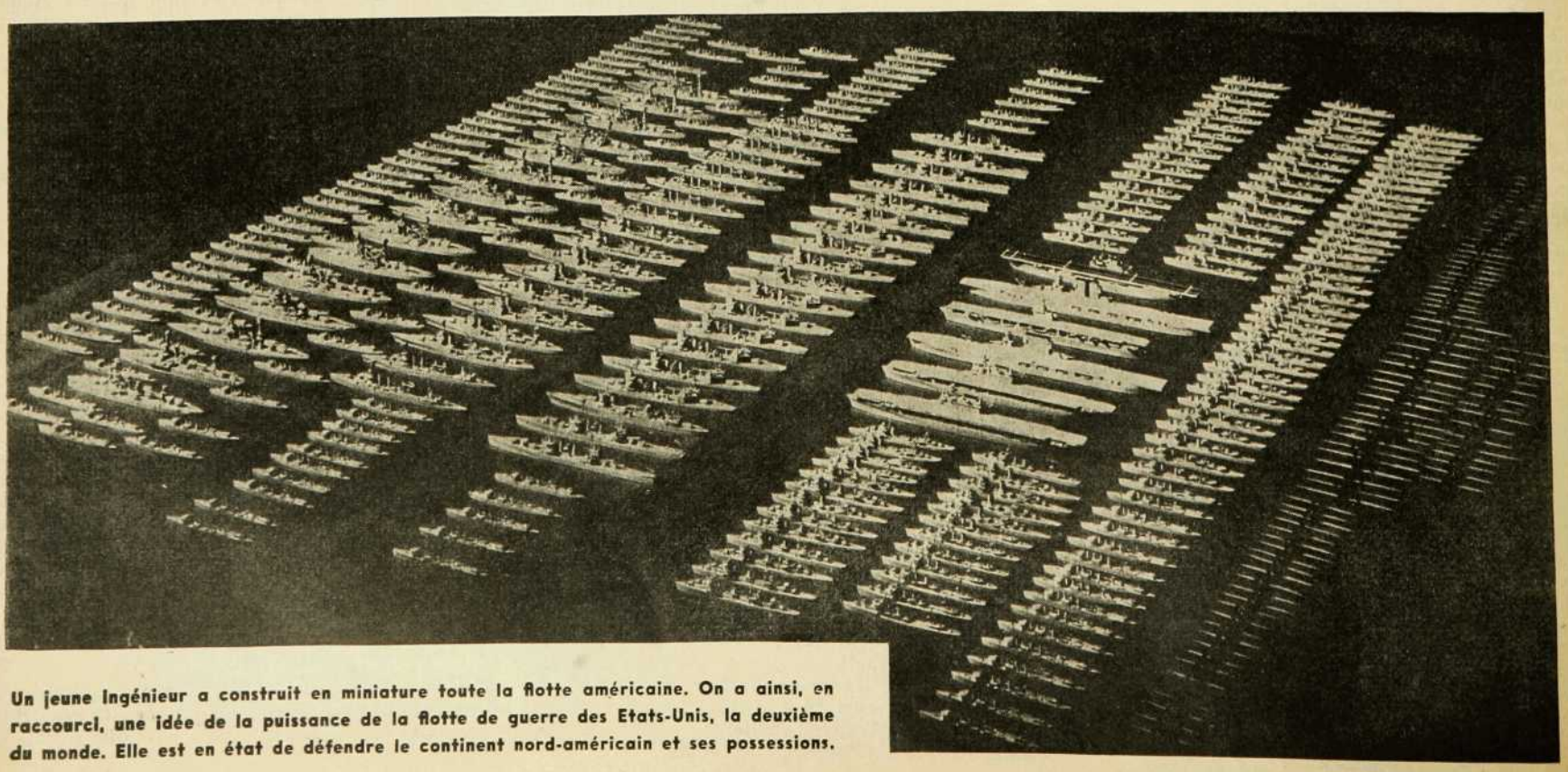
Du Mexique, on signale une recrudescence de la propagande nazie. A travers le flot des émigrés que ce pays accepte se trouve un bon nombre d'agents hitlériens qui ont emporté des fonds secrets. Plusieurs journaux influents font le jeu de l'Allemagne. Toute cette agitation, dit-on, tend à rompre la bonne entente entre les Etats-Unis et le Mexique ; après la guerre, si l'Allemagne est victorieuse, le Mexique servirait de base pour une grande offensive économique contre les Etats-Unis.

•

Malgré les calomnies et les injures de certains faux-Français de l'étranger, le Maréchal Pétain reste le seul homme qui puisse retenir les exigences allemandes. Le général Weygand s'est déclaré solidaire du Maréchal, et non du gouvernement de Vichy. Advenant la chute du vieux militaire, le général Weygand se considérerait donc libre d'agir à sa guise en Afrique du Nord. Actuellement, que peut faire de plus le gouvernement français ? Il y a deux millions de soldats français prisonniers, les deux tiers de la France sont occupés, et l'occupation totale signifierait peut-être l'anéantissement de la France continentale.

•

Lors de l'armistice, en juin 1940, les forces françaises en Afrique du Nord n'avaient des munitions que pour une dizaine de jours. Comme les Etats-Unis ne pouvaient en envoyer que dans un mois, le général Noguès ne put donc continuer la lutte. Le général Weygand a actuellement sous ses ordres 150,000 hommes ; l'aviation comprend environ 1,000 appareils modernes, mais beaucoup de pilotes sont inexpérimentés.



Un jeune Ingénieur a construit en miniature toute la flotte américaine. On a ainsi, en raccourci, une idée de la puissance de la flotte de guerre des Etats-Unis, la deuxième du monde. Elle est en état de défendre le continent nord-américain et ses possessions.

LA MÊME NUIT

NOUVELLE PAR

HENRY DE FORGE



" Me sachant frappée de la même douleur, de la même nuit, il ne refusera plus d'associer sa vie à la mienne ! "

EXCUSEZ-MOI, monsieur le directeur, si j'ai insisté pour être reçue par vous et si je viens ainsi — moi une jeune fille que vous ne connaissez pas — vous déranger de vos occupations, parmi vos chers et émouvants pensionnaires. Croyez qu'il m'a fallu une impérieuse raison.

« J'ai quelque chose, en effet, d'exceptionnel à vous demander, et, j'ajouterai aussi, quelque chose de tellement délicat, d'ordre si intime que je me permets de compter sur votre entière discrétion.

— Je vous écoute, mademoiselle, fit simplement le directeur de cet asile départemental d'aveugles.

Au courant, depuis de longues années, de bien des détresses physiques et morales, il s'étonnait difficilement et il était habitué au secret de plus d'une de ces détresses. Il écoutait donc, impassible, ce qu'allait lui confier cette inconnue, jolie jeune fille, dans tout l'épanouissement de sa jeunesse, aux allures distinguées, au regard clair disant la volonté, paraissant toutefois troublée de se trouver là.

— Je désirerais, fit-elle, en scandant ses mots, comme pour bien en affirmer la décision, je désirerais obtenir de vous d'être, pendant quelque temps, — mettons une quinzaine de jours, — mêlée à vos pensionnaires, vivant complètement de la vie des aveugles, traitée comme eux, obligée aux mêmes études, aux mêmes gestes, aux mêmes habitudes, suppléant, comme eux, par d'autres moyens à toute la lumière absente. Je ne sais pas, monsieur, si je m'explique bien . . . Je voudrais trouver à leur contact, à leur exemple, — comment vous dire — un enseignement, un entraînement.

« Bien entendu, je suis prête à payer tout ce qu'il faudra, et largement. J'ajoute aussi que je serai la plus silencieuse et la plus tranquille des pensionnaires. Je vous précise, enfin, que je fais cette démarche auprès de vous de mon plein gré, sans influence de personne, étant majeure et sans parents. »

•

Le directeur la considérait avec attention, une attention devenue maintenant un peu curieuse, car il comprenait mal le but de cette visite. La calme retraite de cette maison de repos et d'apaisement, située au fond d'une des vieilles provinces de France, n'était, d'ordinaire, troublée d'aucun incident. Tout était réglé, pour faire, avec les soins les plus minutieux, aux malheureux qui habitaient là, — aveugles sans secours, sans familles, aveugles âgés, aveugles surtout de la guerre, — le sort moins douloureux possible. Quelques personnes de la ville voisine s'employaient, en volontaires, pour adoucir de leur mieux la nuit éternelle de ces déshérités, de ces victimes du sort vraiment le plus cruel. On les promenait, on leur faisait la conversation, on essayait surtout de les remonter.

Le directeur hésitait :

— Si je vous comprends bien, ce n'est pas en qualité de dame visiteuse que vous souhaitez être des nôtres, ce n'est pas pour adopter telle ou plusieurs des infortunes qui sont ici ?

— En aucune façon, monsieur. C'est pour vivre exactement à leur manière, dans leurs occupations de chaque jour.

L'homme réfléchissait, déconcerté :

— Serait-ce donc afin de vous habituer, de vous entraîner aux aveugles, parce que vous allez avoir, dans votre vie, le contact de quelqu'un d'entre eux et que vous connaissez mal leur grande souffrance ? Vous pourriez ainsi en avoir mieux soin. Louable intention, dans ce cas. Il est précieux, en effet, de les comprendre, de s'adapter à leurs moyens qui sont nouveaux, de suivre le développement extraordinaire de leur sensibilité, de leurs instincts. Il est infiniment émouvant de vibrer à leur unisson, d'être au courant de leurs états d'âme.

« Les aveugles de la guerre, principalement, sont passionnants. Ils étaient en pleine jeunesse, en pleine force de vie, en pleine clarté. Les voilà plongés, sans espoir, dans l'horrible nuit . . .

— Non, monsieur. Il ne s'agit pas de m'entraîner, comme vous dites, à les comprendre. Leur douleur n'a rien de nouveau pour moi. Je sais cette horreur dont vous parlez. Je sais le drame de cette pleine clarté, de cette pleine jeunesse, dont le sacrifice a dû être fait. Mais c'est vivre en leur compagnie, comme eux, que je désire, et je le désire de toute mon âme, entendez-vous, monsieur, de toute mon âme . . .

— Si votre voix ne tremblait pas, mademoiselle, si votre singulière demande n'était pas faite avec cet accent, je croirais que vous êtes alors quelque artiste soucieuse d'observer sur place, — écrivain peut-être, peut-être peintre — quelque chercheuse d'impressions vraies, vécues.

— Non, monsieur, je suis simplement une jeune fille, qui a la vie devant elle.

— Alors, je ne comprends plus . . . A moins encore, — peut-être hésitez-vous à tout me dire, — à moins que vous ne soyez une actrice, une grande actrice même de la capitale, ayant sur quelque théâtre à interpréter un rôle d'aveugle et que vous poussiez la conscience professionnelle, pour être plus expressive, plus naturelle, plus exacte, jusqu'à vouloir vivre un certain temps parmi des femmes vraiment aveugles. Mais nous en avons peu ici, à part quelques pauvres vieilles indigentes. Dieu merci, les malheureuses qui n'ont plus leurs yeux ont assez d'affections autour d'elles pour ne pas venir dans cette maison. Vous n'y trouvez guère que des hommes et, je le répète, des soldats.

— Je ne suis pas une comédienne et je n'ai pas besoin spécialement de vivre parmi des femmes. Je suppose que les hésitations, comme aussi les tours de force vite naturels de la sensibilité développée, sont les mêmes chez tous les aveugles. Je veux simplement, monsieur, être comme un aveugle, marcher comme eux, parler comme eux. Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas ? C'est, en effet, un rôle si vous voulez, mais pas un rôle de théâtre, de théâtre où rien n'est vrai. Il s'agit du théâtre de la vie, de toute la vie, que Dieu fera peut-être longue.

— Non ! je ne comprends pas encore. Voudriez-vous l'illusion de paraître être une aveugle pour les gens qui vous entoureront ? Difficile illusion, mademoiselle, au-dessus des forces humaines, car vos yeux ne sauront pas mentir à ceux qui seront près de vous.

— Même si celui-là est un aveugle ! Ah ! vous saisissez maintenant . . . oui . . . un homme qui est ainsi dans la nuit, la nuit atroce, depuis la guerre et qui, auparavant, m'avait aimée, follement aimée.

(Lire la suite page 23)



LE CHIEN DE M. GALLARD

IL FAIT noir. Un de ces temps brumeux de la mi-novembre où l'air semble épaissi par une sorte de purée de pois jaunâtre qui colle aux vêtements et à la figure.

Un homme suit la route déserte qui va de la petite gare de Saujon, dans la Charente-Inférieure, à la ville proprement dite. Quelques becs électriques essaient en vain de percer l'obscurité visqueuse de cet après-dîner. Pour augmenter le désagrément qu'il y a à voyager par ce temps, un vent assez violent, venu de la mer, souffle et oblige le promeneur attardé à se courber pour lui offrir moins de prise.

Une main sur son chapeau pour l'empêcher de s'envoler, l'autre serrant étroitement un imperméable autour de son corps massif, il marche toujours. Les lumières du bourg ne paraissent que sous la forme d'une sorte de brouillard lumineux, mais cette vague espérance semble sans doute le ragaillardir, car il va sans s'arrêter, d'un pas vif.

Mais cette diable de brume est si épaisse qu'il ne voit pas un autre promeneur, venant en sens contraire, marchant hâtivement. Cette précipitation n'est pas seulement causée par la violence du vent qui galope le long du boulevard. Celui-là doit être en retard, et il se presse visiblement.

Tout à coup, il avise la silhouette presque indistincte du premier voyageur, qui arrive à sa rencontre. Il ralentit le pas, l'autre en fait autant. Malgré le brouillard, ils se reconnaissent enfin, et une double exclamation jaillit :

— Rabonneau !

— Grimpette !

Une poignée de mains énergique les réunit, se prolonge. Ils échangent de grandes claques sur l'épaule.

— Mon vieux ! C'est gentil à toi d'avoir pensé à ton ancien copain. Je ne croyais pas que tu tiendrais ta promesse . . .

L'inspecteur Grimpette, de la Sûreté Nationale, sourit, chose qui ne lui arrive pas si souvent lorsqu'il est en service. Mais ce soir, tout est changé. Il est en vacances. Des vacances ! Voilà assez longtemps qu'il ambitionne ce moment-là. Toujours, au moment où il allait enfin les prendre, une nouvelle affaire se déclenchait, lui tombait sur les bras, l'obligeait à un renouveau d'activité. Il s'est embarqué immédiatement pour ce trou perdu dans la Saintonge, où un vieux camarade a pris sa retraite. Rabonneau et lui ont usé ensemble leurs fonds de culotte sur les bancs du même lycée. Ils ont été les fréquents complices de tours pendables dont le pion était la principale victime. Ensemble aussi, ils ont entendu gronder au-dessus de leurs têtes les foudres professorales, et ont plus souvent qu'à leur tour essuyé pensums et retenues. Ces choses-là ne s'oublient pas, même si la vie ensuite vous sépare, comme c'était arrivé.

Rabonneau était venu visiter l'Exposition. Bien entendu, son premier souci avait été de rendre visite à son ancien copain. Grimpette l'avait piloté avec joie. En retour de quoi, l'autre lui avait fait jurer solennellement de venir à Saujon passer les vacances qu'il finirait bien par décrocher un jour. Grimpette avait promis, sans trop y croire. Et puis, probablement le temps des miracles n'était-il pas encore passé, puisque cette chose incroyable s'était enfin réalisée . . .

Maintenant, bras-dessus, bras-dessous, ils revenaient vers la ville. Rabonneau avait manqué l'arrivée du train. Mais il savait bien qu'il n'y avait pas d'autre chemin que cet interminable boulevard, aussi n'était-il pas trop inquiet.

— Tu ne viens pas à une belle saison, mon pauvre vieux, mais on s'arrangera quand même pour que tu emploies agréablement ton temps. D'abord, les environs sont jolis. Ensuite, il y a le «Café du Commerce», où je passe toutes mes soirées de célibataire. Je retrouve des amis, et nous nous livrons aux joies de la belote. Joues-tu à la belote ?

— Comme tout le monde, naturellement.

— Puis j'ai une petite barque. Quand la pêche est ouverte, je pêche. Quand elle est fermée, je canote. Enfin, on verra à s'arranger une existence de père peinard. Pour le moment, nous voici arrivés. Tu vois, cet établissement, sur la place ? C'est justement le « Café du Commerce ». Nous allons aller y prendre un verre. Il n'est pas encore bien tard. Je suis sûr que je pourrai déjà te présenter à tous mes amis.

Tout en parlant, il a poussé la porte vitrée. Immédiatement, une bouffée chaude les enveloppe, en même temps qu'un brouhaha de conversation. Comme pour les accueillir, elle aussi, une horloge, placée dans le coin de la grande pièce, égrène lentement neuf coups.

D'un regard, par habitude professionnelle, l'inspecteur a enveloppé toute la salle. Il a vu en même temps les tables vides et les tables où les consommateurs discutent ou bavardent ; la grosse caissière, assise à son comptoir, la fille de salle, une petite blonde ébouriffée, qui serait même jolie sans un certain genre laisser-aller ; le garçon, dont le haut du crâne est dénudé comme s'il était passé à la tonsure. Il a remarqué les glaces qui garnissent les murs, les banquettes de moleskine usée, les dorures, et les carreaux recouverts de sciure de bois.

Mais déjà, Rabonneau se dirige vers un coin où trois personnages sont assis. Des cartes son jetées sur la table ; de toute évidence, ils arrivent dans tout le feu d'une partie. Cependant, les joueurs ont levé la tête, tandis qu'ils échangent des poignées de mains avec Rabonneau, ils dévisagent curieusement le nouvel arrivant. Une tête inconnue, au « Café du Commerce », et à cette heure-ci, c'est un événement. La caissière en a laissé tomber son tricot ; la fille de salle le considère, d'un coin, près du percolateur ; quant au garçon, il continue à circuler entre les tables, mais a déjà son opinion formée sur ce nouveau consommateur.

Rabonneau, avec un brin d'emphase, a présenté son ami. On en a déjà longuement causé, au « Café du Commerce », cela se voit tout de suite à la façon dont le policier est accueilli. Un inspecteur de la Sûreté, c'est quelqu'un qu'il est bon de ménager. On ne sait jamais . . . L'instinctive peur du gendarme remonte malgré le passé irréprochable et la conscience pure de ces honnêtes citoyens.

Mais pourtant, Grimpette, ce soir, n'a envie d'en imposer à personne. Sa figure épaisse et large, dont les

paupières lourdes de graisse cachent à moitié les yeux, inspire confiance. Au premier abord, on se demande même comment cet homme-là peut être capable de deviner la moindre énigme, tant il semble borné et bon garçon.

Tour à tour, les trois consommateurs lui ont été présentés. Il y a là le pharmacien Doloire, le percepteur Semussac, et un commis-voyageur qui revient à époques fixes, comme certaines comètes. Siméon Mâchecoul place des chaussettes et des chemises pour hommes. Bien que Saintongeais, il a la faconde d'un pur enfant de Marseille. C'est lui qui entame le feu, avec l'accent chantant du pays, qu'il n'a jamais abandonné malgré ses voyages.

— Alors, comme ça, monsieur Grimpette, vous voilà chez nous pour longtemps ? C'est gentil, ça, de venir nous voir dans notre petit coin ! Bah! vous verrez : Saujon n'est pas plus désagréable qu'ailleurs, au contraire. Pour ma part, j'y retourne toujours avec plaisir... On retrouve des amis... Et puis, la ville est gentille... Voyons, que prenez-vous ?

— Pardon, proteste Rabonneau, c'est ma tournée...

Il fait signe au garçon. Celui-ci se précipite.

— Un demi ! Je suis voué à la bière !... Mon vieux Grimpette, que prends-tu ?

— La même chose.

— Un picon-citron.

— Un café-crème.

Comme pour s'excuser, le percepteur se tourne vers Grimpette :

— En principe, l'alcool m'est interdit, vous comprenez...

On apporte les consommations. La converstion reprend. La porte s'ouvre. Mâchecoul, qui est assis face à la porte d'entrée, annonce :

— Voilà M. Gallard et son chien !

Des rires discrets fusent autour de la table. Grimpette lève le nez, intrigué par cette gaieté dont il ne comprend pas le sens.

— Ça t'étonne ? dit Rabonneau en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule au nouveau venu qui se débarrasse dans un coin de son vêtement et de son chapeau. Il faut qu'on te le présente. Un drôle de type, ce Gallard... Une des curiosités de Saujon. Figure-toi que c'est un ancien armateur, je crois... Au fond, on n'est pas bien fixé sur ce qu'il faisait avant de venir ici, mais à ses manières on se rend bien compte que c'était quelqu'un qui appartenait à la bonne bourgeoisie. Il est distingué, et d'une parfaite amabilité. A causer comme ça avec lui, jamais tu ne pourrais le croire loufoque. Eh bien ! mon vieux, il a pourtant un grain !

— Ça, pour un grain, il en a un ! renchérit le pharmacien en riant et en se renversant sur sa chaise.

— Mais c'est une manie douce, poursuivit Rabonneau sirotant à petits coups son demi. Imagine-toi qu'il se croit toujours suivi d'un chien. Il l'appelle, le caresse, lui donne à manger, lui parle... Absolument comme si ce chien existait.

— Il n'en a pas ?

Rabonneau haussa les épaules.

— Penses-tu ? Jamais de la vie... C'est une idée à lui, comme ça... Tiens, tu vas voir...

Il se leva et se dirigea vers la table où M. Gallard avait pris place, attendant sa consommation. Il lui frappa légèrement sur l'épaule. L'autre se détourna, eut un large sourire. Grimpette vit qu'ils échangeaient quelques mots. A la fin, M. Gallard se leva et se dirigea vers leur table, accompagné de Rabonneau, tout fier de présenter un pareil spécimen à son ami.

M. Gallard était un homme d'une soxantaine d'années environ. Il était souriant et distingué, habillé avec une certaine recherche, et Grimpette, du premier coup d'œil, comprit que le nouveau venu, en effet, devait vivre largement à son aise. Le costume noir était de bonne coupe ; la chemise était en soie, les mains blanches, aux ongles soignés.

— J'ai déjà entendu parler de vous, monsieur Grimpette, dit-il aimablement en tirant une chaise près de l'inspecteur. Rabonneau, notre vieil ami commun, vous aime beaucoup, et nous nous faisons fête, avec lui, de vous posséder quelque temps...

Son ton, son langage, ses manières, contrastaient avec ceux des habitués du « Café du Commerce », à tel point que le policier, étonné malgré lui, ne put s'empêcher de se faire *in petto* cette réflexion :

— Que diable est-il venu faire dans cette galère ?

L'entretien devint général. On parla de l'actualité, de la politique, mais sans passion, en gens raisonnables, revenus des errements de la jeunesse, et qui se trouvent suffisamment loin du théâtre des événements pour en juger avec un certain détachement.

L'inspecteur aurait donc pu croire que les autres avaient voulu le mystifier, si tout à coup, au milieu de la conversation, M. Gallard ne s'était brusquement penché.

— Tais-toi, mon vieux.. Tu t'impatientes ? Nous allons partir...

— C'est encore votre chien, n'est-ce pas ? interrogea Semussac, en clignant de l'œil avec malice du côté de Grimpette.

— Une belle bête, hein ! fit-il. Et plus terrible qu'elle n'en a l'air... Avec moi, c'est un vrai mouton... *Mais pour quelqu'un qui voudrait entrer chez moi la nuit !... Elle n'en ferait qu'une bouchée !*

Là-dessus, se levant dignement, M. Gallard serra les mains à la ronde, siffla son chien, et sortit du café.

II

LORSQUE l'inspecteur Grimpette s'éveilla, le lendemain matin, il se frotta les yeux. L'espace d'une seconde, il ne reconnut pas le décor familier de sa chambre, à Paris. Puis la mémoire lui revint. Il était chez l'ami Rabonneau.

C'était une pièce très simple, meublée avec cette impersonnalité qui révélait le célibataire. Une vieille femme de journée venait chaque matin faire le ménage et préparer les repas.

Le policier jeta un coup d'œil à son bracelet-montre. Il marquait un peu plus de huit heures. Il s'étira, bâilla et se décida à se lever. Dans la cour, il entendait grincer la poulie d'un puits, puis claquer des sabots sur les dalles mouillées. Un coq chanta tout près, d'une voix enrouée, et sur la route, les essieux d'une charrette lourdement chargée grincèrent.

Ce fut à ce moment qu'on tambourina à sa porte.

— Es-tu réveillé ? Grimpette ! Ho !

L'inspecteur enfila ses pantalons et alla ouvrir, les cheveux encore en broussaille et l'air endormi.

ROMAN POLICIER COMPLET

PAR

GILLES HERSAY

— Pauvre bête ! soupira M. Gallard. Je ne peux faire un pas sans lui... Il m'est bien attaché... Tiens! prends ce sucre, mon vieux...

Il jeta un morceau de sucre par terre et le contempla avec attendrissement, pendant que les autres consommateurs habitués sans doute à cette scène, dissimulaient leur gaieté.

— Il aime le sucre, hein ! fit jovialement le commis-voyageur.

— S'il l'aime ! Pensez-donc... Allons, reste tranquille, maintenant, mon bon chien, reste tranquille !

Il fit mine de caresser la bête imaginaire, lui tapota la croupe.

— Couche là... Couche !

La fille de salle passait. Il lui fit signe.

— Sois gentille... Apporte-lui un bol d'eau... Il a soif, ce pauvre animal...

L'autre ne sourcilla pas. Elle semblait au courant. Elle revint bientôt, portant le récipient demandé, qu'elle posa à côté de la chaise du rentier.

— Tiens, dit-il. Prends...

Il lui glissa une pièce dans la main. La fille eut un léger signe de tête en remerciement, et sans qu'un muscle de son visage ne bouge, elle alla plus loin, appelée par un autre client.

Cette scène avait été si frappante de vérité que Grimpette, empoigné par l'ambiance, se pencha et regarda sous la table, afin de voir si réellement un chien ne s'y dissimulait pas. Mais non ! Il n'y avait rien, ni là, ni ailleurs. M. Gallard avait suivi son manège. Il sourit.

— En admettant que je dorme encore, fit-il, je crois que la façon dont tu t'y es pris, mon vieux, pour le savoir, ne pouvait laisser place au moindre doute !

Rabonneau entra. Il avait un veston d'intérieur, et l'air tout effaré.

— Excuse-moi... dit-il. As-tu bien reposé, quand même ?

— Comme un plomb... Je te remercie...

Il bâilla encore, à se décrocher la mâchoire. Il s'avisa alors de l'air extraordinaire de son ami.

— Qu'est-ce que tu as ? La migraine ? Tu en fais une tête !

— Il y a de quoi ! Mon vieux, ton séjour ici ne manquera pas d'imprévu... Tu vas te retrouver dans ton élément...

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que la mère Pain, ma femme de ménage, vient de m'apprendre quelque chose de formidable... Tu sais, M. Gallard ?

— L'homme au chien ?

— C'est ça... Figure-toi qu'il a été assassiné cette nuit.

Ces mots suffirent à réveiller complètement Grimpette, mieux que ne l'aurait fait un seau d'eau glacée sur la tête. Il se leva brusquement, tous ses sens de vieux chasseur d'hommes alertés.

— Qu'est-ce que tu dis ? Tu blagues ?

— Allons donc ! Ce serait une plaisanterie macabre... Il n'est bruit que de ce meurtre dans le pays, maintenant... On a alerté la gendarmerie.

Grimpette bougonna un juron indistinct. Il était déjà plongé dans la cuvette du lavabo et s'aspergeait d'eau froide à grand renfort d'éponge. L'eau ruisselait sur son cou nu et rouge d'homme sanguin.

— Ça t'intéresse, hein ? poursuivit Rabonneau. Surtout que la personnalité du type est assez curieuse comme ça...

Il ricana.

— Son chien... son fameux chien. Ça n'a pas empêché qu'il se fasse démolir la figure comme le premier venu...

Il haussa les épaules.

— Je passe un veston et nous allons y aller. Mais tu vas déjeuner avant... le café est prêt...

— J'avalerai une tasse de jus...

Ils descendirent au rez-de-chaussée. La mère Pain, une petite vieille toute ridée, balayait la salle à manger en parlant toute seule. L'événement qui bouleversait le bourg était au-dessus de la vie de tous les jours. Il dépassait ses facultés d'émotion. Elle se précipita dans la cuisine pour servir le déjeuner. Mais Grimpette l'arrêta.

— Inutile... Servez-moi seulement une tasse de café. Je boirai debout.

Il la but d'un trait, malgré que le liquide fût presque bouillant. Il avait oublié qu'il était en vacances. C'était instinctif chez lui.

Les deux hommes sortirent ensemble, col du pardessus relevé. Il tombait une sorte de crachin qui enveloppait tout dans un nuage gris et uniforme. Ils passèrent devant la pharmacie. Doloire était sur le seuil. Il fit de grands gestes en les voyant.

— Vous savez la nouvelle ? M. Gallard a été assassiné cette nuit...

Rabonneau fit un petit signe protecteur, qui signifiait : « On sait, on sait... On n'a pas de temps à perdre ! »

Gallard habitait une propriété assez vaste, composée d'une vieille maison aux pierres grises, entourée d'un parc aux marronniers déjà en partie dépouillés par l'arrière-saison. De la route, à travers la grille, ils apercevaient les contrevents gris, et une partie de la porte d'entrée, surélevée par deux marches en pierre. Un grand mur clôturait la propriété.

La grille était ouverte. Un gendarme était posté à l'entrée, précaution utile, car déjà, des curieux s'assemblaient de l'autre côté de la route, dans un pré, et chuchotaient entre eux.

Le gendarme arrêta les deux hommes. Grimpette montra sa carte. Immédiatement, l'autre s'effaça.

— Entrez, monsieur l'inspecteur, dit-il respectueusement. On attend ces messieurs du Parquet d'un moment à l'autre. On a téléphoné.

— Il y a personne sur les lieux ?

— Le capitaine de gendarmerie et le commissaire de police.

— Sait-on quelque chose déjà ?

— Oh ! non, monsieur l'inspecteur. Il n'y a pas tellement longtemps qu'on a découvert le corps...

— Mais je ne vois personne... la maison semble fermée...

— Elle l'est, monsieur... Ce n'est pas chez lui que M. Gallard a été tué, mais à deux cents verges environ de sa propriété... Seulement, c'est plus court de traverser le jardin, pour ressortir de l'autre côté... Par la petite porte qui est tout au fond et qui donne dans le bois qu'on appelle la Coudrée à Giraudot...

Du bras, il indiquait la direction. Grimpette toucha le bord de son chapeau en remerciement, et s'engagea à grandes enjambées dans l'allée de la propriété.

Celle-ci était banale, semblable à toutes les maisons de campagne un peu cossues. Elle n'avait ni originali-

té ni beauté. Les contrevents étaient fermés.

Suivant les indications du pandore, le policier, toujours suivi de Rabonneau, s'engagea dans une petite allée qui traversait le parc, et au bout de laquelle ils apercevaient une trouée : la petite porte dont on leur avait parlé.

La « Coudrée à Giraudot » n'était même pas un bois ; plutôt un taillis. Tout de suite, à une petite distance sur la gauche, ils aperçurent un groupe de gens, parmi lesquels on distinguait l'uniforme noir des gendarmes. Deux autos, arrêtées un peu plus loin, semblait se demander ce qu'elles étaient venues faire dans ce bled.

— Le Parquet doit être arrivé, marmotta Grimpette.

Il hâta le pas. C'est bien cela. De toute évidence, la venue des personnages officiels a ôté un grand poids au commissaire de police et au capitaine de gendarmerie. De leur vie, ils n'ont eu affaire à un meurtre, et semblent bien en peine pour trouver le meilleur bout de l'enquête.

Le juge d'instruction — un petit maigre qui se démène beaucoup — lorgne d'un air peu aimable les nouveaux venus, et leur demande sans aménité ce qu'ils viennent faire là. Grimpette exhibe sa carte, encore une fois. Rabonneau a une telle confiance en ce talisman magique qu'il attend, l'air serein et un tantinet narquois, la réaction du magistrat.

En effet, celui-ci se radoucit instantanément.

— Vous êtes l'inspecteur Grimpette ? Tant mieux . . . Cela épargnera du temps . . Voulez-vous vous charger de cette enquête ?

Grimpette ouvre la bouche pour dire qu'il est en vacances. Mais il répond sans hésiter :

— Avec plaisir, monsieur le juge d'instruction . . .

Il est le premier à s'étonner de cette soudaine décision. Mais il ne la regrette pas. Au fond, il savait qu'il en serait ainsi depuis l'instant où Rabonneau lui a annoncé la nouvelle. Il flaire une curieuse histoire. Et puis, cette étrange personnalité de M. Gallard pourrait bien donner des surprises.

Mais le magistrat s'est tourné tout d'une pièce vers Rabonneau, déjà épanoui dans le triomphe de son camarade, et ajoute de sa voix sèche :

— Et vous, monsieur . . . Qui êtes-vous ?

Rabonneau ne peut qu'invoquer son amitié pour l'inspecteur. Celle-ci n'attendrit pas le juge d'instruction, et il est prié de se tenir hors de l'enquête. Il se retire, assez mortifié, mais se console en pensant que malgré tout, il en a vu et en saura toujours plus long que n'importe qui, grâce à Grimpette. C'est lui qui aura la vedette au « Café du Commerce ».

L'inspecteur, cependant, les poings au fond des poches, considère le cadavre, sur lequel se penche le médecin-légiste. M. Gallard est étendu, face contre terre, un bras étendu, l'autre replié sous le visage. Il a été atteint, par derrière, de deux coups de feu.

— La mort a été instantanée, conclut le praticien en se relevant. Elle doit remonter à neuf heures environ.

Instinctivement, Grimpette regarde sa montre. Elle marque neuf heures et demie du matin. Le crime aurait donc été commis vers minuit et demi.

Laissant les magistrats et les gendarmes s'affairer autour du corps, il regagne à pas lents la propriété. Quelque chose l'intrigue: comment M. Gallard a-t-il pu être assassiné dans ce coin sauvage de bois ? L'assassin a-t-il pénétré chez lui et traîné le corps jusque-là ? Ou bien est-ce la victime qui, vivante encore, s'y est rendue ? Mais pourquoi ?

L'inspecteur espère qu'un examen attentif des lieux lui révélera ce mystère. La tête penchée, il étudie le sol.

Celui-ci ne révèle pas grand'chose, bien que la terre soit détrempée, car une épaisse couche de feuilles sèches forme tapis. Grimpette s'arrêta, souffla, regarda autour de lui. Puis, posément, il tira sa pipe, l'alluma, et continua ses investigations.

Il atteignit de la sorte la petite porte. Là s'amorçait une allée recouverte e. Là s'amorçait une allée recouverte de gravier, et bordée, à droite et à gauche, d'une petit talus herbeux, sorte de trottoir végétal. Grimpette fit la grimace. Ce n'était pas là qu'il pourrait trouver quelque chose d'intéressant . . .

Cependant, il examina les deux rebords de l'allée, espérant découvrir un indice. Mais l'herbe était droite, sans traces. De toute évidence, personne ne l'avait foulée, ou si le corps avait avait traîné, le meurtrier n'allait pas être assez simple pour laisser des marques aussi grossières de son passage.

Grimpette revint vers le lieu où il avait laissé le groupe. On avait déjà chargé officiellement de l'enquête, et cette mission doublait le prestige du policier.

Il ne sembla pas faire cas de tout l'intérêt qui s'attachait de la sorte à sa personne. Il se dirigea vers la table de Rabonneau et s'y assit lourdement.

— Eh bien ? fit son ami.

Dans ces deux mots, il y avait tout un infini d'impatience. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait entendu parler d'un meurtre à Saujon ! Et il fallait que celui-ci se produise juste au moment où l'inspecteur était en congé. Coïncidence ?

Grimpette haussa les épaules et ralluma posément sa pipe.

— On ne peut rien savoir encore, fit-il.

Il jeta un regard autour de lui. Les conversations avaient repris, mais de fréquents coups d'œil étaient lancés dans sa direction. Il comprit qu'il devenait la vedette de l'affaire, et eut un demi-sourire amusé.

— Enfin ! s'écria Rabonneau avec agitation, il doit bien y avoir un motif à cet assassinat ! D'abord, comment M. Gallard a-t-il pu se trouver, la nuit dernière, dans la Coudrée à Giraudot ?

— Vivait-il seul ? demanda posément Grimpette.

— Oui. Cependant, il avait lui aussi une bonne, qui venait le matin et partait le soir.

— J'aimerais l'interroger.

— Facile ! Elle reste en face. C'est la grosse Julia. D'ailleurs, je crois que ces messieurs sont déjà passés chez elle . . . Tu veux que je t'y conduise ?

— J'allais t'en prier, mon vieux . .

Ils se levèrent et traversèrent la salle. En face, de l'autre côté de la rue, il y avait une petite maison. Sur le pas de la porte, un chat ronronnait, malgré le mauvais temps. Il se leva et alla au-devant des visiteurs, comme s'il comprenait que grâce à eux, il allait pouvoir regagner l'abri chaud de la cuisine.

Rabonneau frappa. Presque aussitôt, une grosse commère à la poitrine abondante et aux chairs molles vint leur ouvrir. Elle avait l'air bouleversé. D'un coup d'œil, Grimpette aperçut dans l'ombre du couloir une demi-douzaine de voisines qui étaient venues causer avec l'ancienne bonne à M. Gallard sur l'événement du jour.

— Bonjour, Julia, dit familièrement Rabonneau. Voici M. l'inspecteur Grimpette, de la Sûreté de Paris, qui voudrait vous poser quelques questions.

La brave femme leva au plafond des bras charnus.

— Quelle affaire, monsieur Rabonneau, quelle affaire ! Croyez-vous ? Un monsieur qui était si bien, si brave, si « comme il faut » . . . Monsieur le commissaire est déjà venu . . Mais entrez donc messieurs. vous restez dans le couloir . . .

Elle les fit entrer dans une salle à manger commune, petite, mais rigoureusement propre. Aux murs, les agrandissements photographiques de rigueur. Un chromo enluminé de couleurs vives. Des fleurs de papier dans des vases de loterie à dix sous. Mais tout était ciré, luisant, en ordre, malgré l'heure relativement matinale.

— Dites-moi, commença tout de suite Grimpette, sans vouloir prêter attention aux autres commères qui, groupées dans le couloir, écoutaient de toutes leurs oreilles, à quelle heure alliez-vous chez M. Gallard ?

— A huit heures, mon bon monsieur, et je sortais à huit heures du soir . . . Pensez ! C'est moi qui m'occupais de tout . . .

— Saviez-vous si M. Gallard avait l'habitude de rentrer tard chez lui ?

— Oh ! non ! il était très rangé. Mais je crois qu'il travaillait, avant de se coucher . . .

— A quoi ?

— Ça je ne sais pas ! Il écrivait beaucoup . . .

— En rentrant, le soir, prenait-il les clés de la maison chez vous ?

Elle s'étonna naïvement.

— Non ! J'avais l'habitude, lorsqu'il n'était pas de retour avant mon départ, de les mettre sous une pierre, près de la boîte aux lettres, à droite de la grille.

— Elles n'y étaient pas.

— Ben, c'est qu'il les avait sur lui, cet homme . . .

— Non. On l'a fouillé. Il n'avait que la clé qui ouvre la petite grille.

Sa surprise devint de la stupeur.

— La petite grille du fond du parc?

— Oui . . .

— Ben, il a dû avoir du mal à l'ouvrir, alors ! On ne s'en servait jamais.

— C'est ce qui vous trompe. Cette porte a été huilée récemment, et tournait parfaitement sur ses gonds.

— Jamais M. Gallard ne m'a parlé qu'il se servait de cette porte ! Songez donc qu'elle donne sur un bois qui ne lui appartenait pas, qui est en dehors de la ville quasiment, et où personne ne va jamais, si ce n'est les « drôles » pour ramasser du bois mort . . . Et encore ! Y a point de chemins . . .

— C'est pourtant là qu'on l'a trouvé assassiné . . .

— Parce qu'on l'y aura traîné, tê ! le pauvre chrétien . . .

Et la grosse femme se tamponna les yeux avec un immense mouchoir à carreaux. On entendit renifler une commère dans le corridor. Quelqu'un se moucha. M. Gallard, malgré sa manie, était estimé dans le pays.

Grimpette se rapprocha de Julia et la regarda droit dans les yeux.

— Dites-moi . . . cette clé . . .

— La clé de la petite porte . . .

— Oui . . . Où la mettait-il ?

— Habituellement, elle était accrochée à un clou, dans la cave . . . Même que j'y mets aussi mes balais . . .

— Alors, vous savez si hier, lorsque vous avez fait le ménage, elle était à sa place ?

— Oh ! monsieur l'inspecteur, pour sûr que oui ! Même qu'en voulant

---

MON TESTAMENT

•

Placez à mon côté ma plume.
Sur mon front le Christ, mon orgueil;
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix,
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : J'ai cru, je vois.

Dites entre vous : " il sommeille;
" Son dur labeur est achevé; "
Ou plutôt dites : " Il s'éveille;
" Il voit ce qu'il a tant rêvé. "

Ne défendez pas ma mémoire,
Si la haine sur moi s'abat;
Je suis content, j'ai ma victoire,
J'ai combattu le bon combat.

Louis VEUILLOT

---

enlevé le corps. Il savait que l'autopsie allait être pratiquée le jour même. Peut-être la façon dont les balles avaient été tirées lui indiqueraient-elles l'endroit où l'assassin avait guetté sa victime . . .

Il établit un mannequin rudimentaire fait avec des branches d'arbres, pour indiquer la position primitive du cadavre, recommanda aux deux gendarmes de ne laisser approcher personne et d'éloigner autant que possible les curieux, et revint vers la ville. Il avait besoin de certains renseignements, et pensa que nulle part mieux qu'au « Café du Commerce » il ne pourrait être renseigné.

Comme il s'y attendait, il trouva Rabonneau, avec Semussac et le commis-voyageur, qui discutaient ferme autour de pernods l'événement du jour. D'autres consommateurs devisaient avec animation autour des tables.

Lorsque Grimpette entra, on se tut instinctivement. Toutes les têtes se tournèrent vers lui. On sentait qu'il devait apporter du nouveau. Rabonneau avait déjà annoncé qu'il était

remettre le plumeau à la place, j'ai fait dégringoler la clé et que je l'ai raccrochée . . .

— Vous êtes bien sûre de ce petit fait ? C'est très important . . .

Julia mit la main sur son cœur.

— Sûre et certaine comme voilà ici le portrait de mon pauvre cher défunt qui nous voit et nous entend !

— C'est bien. Je vous remercie. Tu viens, Rabonneau ?

Ils firent demi-tour et sortirent, laissant les bonnes femmes à leur parlotte. Dehors, Rabonneau regarda son ami d'un air ahuri.

— Excuse-moi, mon vieux . . . Mais je ne vois pas du tout ce que la place de cette vieille clé peut avoir à faire avec la mort de notre pauvre camarade . . .

Grimpette plissa ses yeux, ainsi qu'il faisait lorsqu'il était particulièrement content.

— Oh ! peu de chose, en vérité . . . railla-t-il. Ceci nous indique seulement qu'après nous avoir quittés, *M. Gallard est rentré chez lui, a pris cette clé, et est allé dans la Coudraie à Giraudot de son propre gré pour se faire tuer !*

III

L'INSPECTEUR Grimpette obtint le plus facilement du monde d'être chargé officiellement de l'enquête par ses chefs directs. Au fond, on n'en était pas fâché. Puisqu'il se trouvait sur place, comme l'avait judicieusement remarqué le juge d'instruction, c'était du temps de gagné, et on sait qu'en matière d'enquête, les premières minutes sont les plus précieuses.

Comme on l'a vu, le policier n'avait pas tardé à établir tout d'abord un fait capital. M. Gallard était rentré chez lui, y était resté un petit moment, puisqu'il avait quitté le « Café du Commerce » avant dix heures, et était ressorti pour se rendre dans le bois, où il avait été tué. Donc, il avait rendez-vous avec quelqu'un, et quelqu'un avec qui il avait l'habitude de ces rencontres clandestines, puisque la petite porte avait été remise en état par ses soins. Mais qui ?

L'autopsie pratiquée révéla un autre détail : le vieillard avait été abattu par derrière. Cela, Grimpettte s'en doutait déjà. La position du corps, la place des blessures, ne pouvaient guère laisser de doute à cet égard.

Un neveu, prévenu télégraphiquement par Me Coutureau, le notaire, arriva d'Angers. C'était un gros garçon sans distinction, mais qui avait l'air ouvert et franc. Il semblait absolument bouleversé.

D'après les déclarations qu'il fit, il s'appelait Constantin Maigron, et avait, à Angers, un petit commerce de coutellerie. Il n'avait gardé presque aucun rapport avec son oncle. De fait, à Saujon, on ne l'avait pas vu bien souvent. Il se prêta de la meilleure bonne grâce du monde aux interrogatoires qu'on désira lui faire subir. Puis, prétextant les exigences de son commerce, repartit le soir même des funérailles de son oncle, après avoir prié Me Coutureau de le tenir au courant.

— Il va faire un joli rêve, confia Rabonneau à Grimpette, devant leurs commensaux habituels du « Café de Commerce ». M. Gallard était riche, et c'est ce neveu quasi-inconnu qui va hériter de tout . . .

Cependant, l'inspecteur continuait à Saujon une enquête discrète. Pour lui, le principal point à marquer était maintenant connaître avec quel mystérieux personnage la victime avait ces rendez-vous que personne ne soupçonnait. Etait-ce quelqu'un de Saujon ?

Pourtant, cette affaire se serait trouvée réduite pour lui aux proportions du plus banal des meurtres, si cet imprévu que Grimpette pressentait dès les premières minutes, et qui lui avait fait accepter si spontanément cette affaire, ne s'était manifesté.

Il y avait trois jours juste que M. Gallard avait été assassiné, lorsque la nouvelle lui parvint par le truchement ordinaire de la mère Pain, gazette parlée du bourg.

— Y a eu du nouveau cette nuit à la propriété Gallard ! annonça-t-elle tout de go en servant le café du premier déjeuner à Grimpette et à Rabonneau.

Elle pinça les lèvres avec fierté en voyant quel intérêt subit manifestait le policier à cette nouvelle. Il releva la tête et déposa son bol sur la table sans y porter ses lèvres.

— Qu'est-ce qu'il y a eu ?

La bonne femme se rapprocha, mit ses deux mains sur la toile cirée, comme si ce qu'elle allait dire dépassait en extraordinaire tout ce qu'on avait pu ouïr depuis ce jour, et murmura avec un air de circonstance :

— M. Gallard est revenu !

— Qu'est-ce que vous dites ?

On entendit le bruit d'une petite cuiller qui dégringolait. Rabonneau avait fait un geste brusque qui l'avait envoyée par terre.

— Je dis, répéta posément la mère Pain en se campant les deux poings sur les hanches, je dis que M. Gallard, feu M. Gallard, était chez lui cette nuit !

— Vous avez rêvé ! dit brusquement Rabonneau.

Elle se tourna vers lui, l'air fâché.

— C'est point moi qui l'ai vu ! Mais hier soir, sur le coup de minuit à une heure, y avait le grand Michel, le fils au père Grezeau, le maréchal ferrant, qui revenait des Baumettes voir sa « promise », même qu'il avait été invité à dîner chez les parents. Il avait rencontré le Léon Pacaud, et ils revenaient ensemble, lorsqu'en passant devant la maison Gallard, y se sont arrêtés tout net : on distinguait une raie de lumière, à travers les persiennes du premier étage !

— Impossible ! interrompit Grimpette sèchement. Ces garçons ont rêvé. La propriété est fermée et nul ne peut y entrer tant que l'enquête n'est pas terminée.

— Mon bon monsieur, ils ont juré leurs grands dieux que si, qu'il y avait quelqu'un . . .

— Mais qui voulez-vous qui y aille, voyons ?

— Monsieur Gallard, té ! répliqua la bonne femme sur un ton de si absolue foi qu'on aurait pu croire qu'il s'agissait là de la chose la plus naturelle du monde.

Grimpette, pour toute réponse, haussa les épaules.

— Ben, y a plus fort que ça ! reprit la mère Pain, vexée. Non seulement ils ont vu, mais y z-ont entendu !

— Qu'est-ce qu'ils ont entendu ?

— Le chien !

— Le chien ? Quel chien ?

Ce fut au tour de la femme de ménage à hausser les épaules.

— Mais le chien à M. Gallard, donc !

— Vous savez bien qu'il n'avait pas de chien, remarqua posément Rabonneau, qui voulait cacher sa nervosité en faisant des boulettes de mie de pain.

— Justement ! Voilà qui prouve que c'est quelque chose de pas catholique . . . C'est le fantôme de M. Gallard avec le fantôme de son chien . . .

Il fut impossible de la faire démordre de là. Grimpette resta rêveur.

L'histoire n'avait pas tardé à faire le tour de la ville. Les uns prirent la



chose au sérieux et parurent sincèrement effrayés. Les esprits forts — et c'était la majorité — se gaussèrent ouvertement de ce conte de nourrice. Même, deux ou trois lascars prétendirent que pas plus tard que la nuit suivante, ils iraient voir, eux, si le même phénomène se reproduisait !

Pourtant, le grand Michel et Léon jurèrent leurs grands dieux, à qui voulait les entendre, que ce n'était point là des fariboles sorties de leur cervelle trop noyée de vin. D'abord, Michel lui-même n'avait bu que modérément au repas de ses futurs beaux-parents. Quant au Léon, il n'avait même pas un verre d'eau sur la conscience ! et ils avaient bien leurs yeux regardant tout droit devant eux, et non perdus en d'imaginaires visions.

Le temps continuait à être maussade et gris. Par moments de grandes bouffées de vent froid balayaient les épaisseurs de brouillard. Puis celui-ci retombait comme une toile d'araignée humide et malsaine sur la petite ville.

Une sourde angoisse commençait à y régner. Ces histoires d'outre-tombe courant de l'un à l'autre, énervaient. Ce fut bien pis lorsque le lendemain, les costauds, les fortes têtes qui avaient résolu de déserter leurs couettes pour pouvoir s'assurer de la réalité du fait et se gausser des crédules, durent avouer, penauds et convaincus à leur tour, que rien n'était plus vrai. Une lumière errait dans la maison vide de feu. C'était M. Gallard et son chien, ce chien que nul n'avait vu de son vivant, et qui aboyait maintenant dans le jardin !

Cela, c'était plus fort que tout. Plus peut-être que le retour de l'homme assassiné, cette quasi-matérialisation de la bête imaginaire qui avait suivi M. Gallard partout de son vivant, frappait les imaginations de terreur. En deux jours Saujon frôla la panique .

Ce fut à ce moment-là qu'un petit fait nouveau vint s'inscrire dans l'enquête. Le lendemain matin, un gamin se présenta chez Rabonneau, et demanda à parler « au monsieur de la police de Paris ».

Il arriva devant Grimpette, fort intimidé, et en même temps, très fier du rôle, aussi petit soit-il, que le destin lui permettait de jouer dans cette affaire.

— M'sieur, dit-il, papa m'a dit comme ça qu'il fallait que je vienne vous trouver tout de suite . . .

Grimpette se pencha vers le petit bonhomme.

— Pourquoi donc, mon garçon ?

— J'vais vous dire, m'sieur . . . J'suis allé hier soir ramasser un fagot de bois mort dans la Coudrée à Giraudot . . .

— Bon. Eh bien ?

— L'endroit ousque M'sieur Gallard a été tué est entouré . . . On peut pas y aller . . .

— Non, on ne peut pas y aller, fit Grimpette, un peu impatienté. Mais ensuite ?

— Alors, j'ai tourné autour . . . pour voir. Y a des feuilles mortes . . .

— Explique-toi, saperlipopette ! . . . éclata enfin le policier à bout de patience. Qu'as-tu vu ? Qu'as-tu trouvé ?

Décontenancé, le gamin se tut. L'inspecteur comprit qu'il n'avait pas choisi le bon moyen pour arriver à ses fins. Il se pencha vers le gosse.

— Allons, finis ta petite histoire, mon gros . . . Je parie que tu as trouvé quelque chose sous les feuilles mortes ?

— Oui, m'sieur . . . balbutia le gamin. Le v'là . . .

Il tira de sa poche un petit paquet enveloppé d'un journal graisseux, en même temps qu'un bout de ficelle, deux ou trois billes, un bout de craie et un vieux tire-bouchon.

— C'est ça ? dit l'inspecteur, visant le minuscule paquet.

— Oui, m'sieur . . . C'était sous les feuilles mortes, m'sieur. Et y en avait épais dessus, m'sieur, allez ! Alors, papa il a dit comme ça : « Faut porter ça au m'sieur de la police qu'habite chez m'sieur Rabonneau . . . et dès demain matin . . . Ça peut être important. »

Pendant qu'il parlait, Grimpette avait défait le paquet. Il en tira une broche, achetée vraisemblablement à quelque marchand ambulant, et qui représentait une grosse mouche verte, ornée de clinquant. Il la tourna et la retourna entre ses doigts.

— Je te remercie, dit-il. Tu es un brave petit gars. Ton papa a bien fait de t'envoyer . . . Tiens . . . Prends ça . . .

Il fouilla dans sa poche et en tira une pièce de deux francs, qu'il lui tendit. Le gosse, rayonnant, balbutia un vague remerciement et s'enfuit à toute allure.

Resté seul, Grimpette examina encore l'objet. Puis, le réempaquetant, il le glissa dans sa poche. Il savait qu'il avait déjà vu cet objet quelque part.

Le soir, il rejoignit le groupe habituel au « Café du Commerce ». Mais sous un prétexte quelconque, au bout d'un moment il se leva et s'approcha de la caissière, qui était en même temps la patronne de l'établissement.

— Pardon, Madame, fit-il en lui présentant la mouche verte, ne connaîtriez-vous pas ceci ?

La caissière y jeta un coup d'œil.

— Certainement ! s'écria-t-elle. Marie, notre fille de salle, la portait habituellement au corsage. Marie ! Hé ! Marie ! Ta broche !

La fille qui passait s'approcha de la caisse. Grimpette qui l'observait la vit se saisir du bijou sans sourciller.

— C'est bien à vous, n'est-ce pas ?

Elle fit signe que oui, et sans dire un mot, sans même remercier, elle l'épingla à son corsage. L'inspecteur s'était souvenu brusquement que c'était là qu'il avait remarqué la mouche verte le soir même de son arrivée, quand la servante avait apporté un bol d'eau au chien de M. Gallard . . .

— Elle croyait bien l'avoir perdue, continua la patronne. Je vous remercie, Monsieur . . . Où donc avez-vous trouvé ça ?

— Dans la Coudrée à Giraudot . . . juste à côté de l'endroit où fut assassiné M. Gallard, répondit paisiblement Grimpette.

Il fit un geste en avant pour soutenir la fille de salle. Celle-ci avait eu une brusque défaillance. Mais elle se reprit vite, et d'un pas étrangement assuré, s'en fut vaquer à son service . . .

IV

GRIMPETTE la suivit un instant des yeux, sans rien dire, toujours adossé au comptoir. Seulement, ses yeux s'étaient plissés au point qu'on n'apercevait plus qu'une fente de prunelle, celle-ci singulièrement aiguisée et brillante . . .

Quant à la patronne, elle avait eu le souffle coupé.

Lorsqu'elle le reprit, ce fut pour prendre le bec électrique à témoin de sa stupeur.

— Que dites-vous, monsieur l'inspecteur ? Mais ce n'est pas possible, voyons . . . Marie . . . dans la Coudrée à Giraudot . . .

Soudain, elle s'interrompit et resta la bouche ouverte, comme quelqu'un qui est frappé par une pensée subite.

— Dieu du ciel ! murmura-t-elle. C'est que . . . Non . . . ce n'est pas possible . . .

Grimpette se retourna vers elle. Déjà, plusieurs tables avaient remarqué l'aparté qui le réunissait à la caissière, et les regards se faisaient moins discrets. Par-dessus les verres de consommation et les cartes de la belote, l'inspecteur sentait des yeux tournés vers lui.

— Puis-je poser quelques questions à votre fille de salle ? dit-il d'un ton qui indiquait plus un ordre qu'une prière.

— Certainement . . . balbutia la caissière. Seulement . . . voilà . . . Marie est muette . . .

Le policier ne s'attendait pas à cela. Il eut un léger tressaillement.

— Ah ! elle est muette . . . Elle n'est cependant pas sourde, je crois . . .

— Non. Cette infirmité lui vient d'une maladie grave qu'elle a faite à l'âge de huit ans. Mais je pourrai peut-être vous aider à traduire ses réponses . . . J'ai l'habitude . . . Je la comprends assez bien . . .

Elle ajouta, presque bas :

— Elle n'a rien fait de mal, Monsieur, j'en mettrais ma main au feu . . . Marie est une bonne créature. Mais il faut que je vous dise quelque chose . . .

Elle jeta un regard autour d'elle, puis se ravisa.

— Non, pas ici . . . Les murs ont des oreilles. Venez . . .

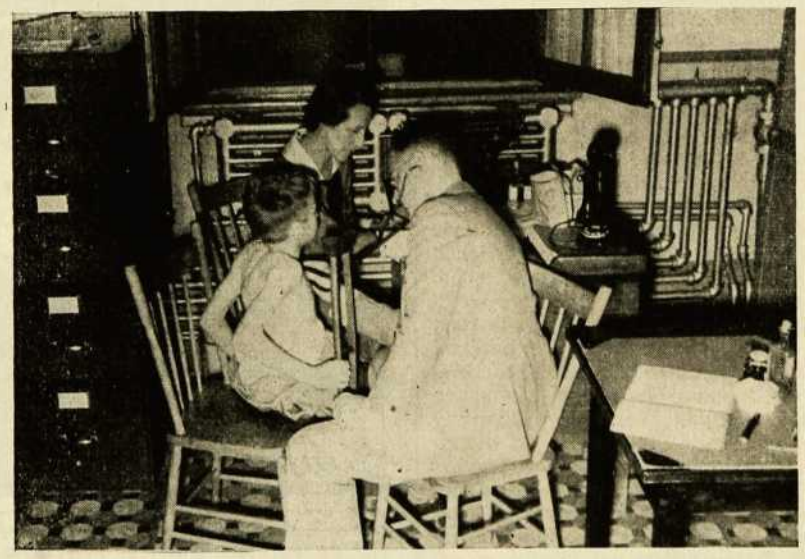
Elle descendit de son piédestal et se dirigea vers une petite porte vitrée, qu'un rideau à carreaux rouges voilait de l'intérieur. Cette porte s'ouvrait sur une pièce qui devait servir de salle à manger. Une statuette en faux bronze garnissait la cheminée. Sur la table, un vase aux couleurs criardes prétendait mettre une note gaie.

Grimpette tira une chaise près de la table et s'assit. Il jeta un regard rapide sur la femme, et comprit qu'elle avait des confidences à faire. Il l'encouragea d'un mot.

— Je vous écoute, Madame . . .

La grosse patronne, maintenant, semblait horriblement perplexe. De toute évidence, un combat se livrait en elle. Peut-être regrettait-elle maintenant le mouvement spontané qui l'avait portée aux révélations. Ce-

LA FEDERATION DES ŒUVRES DE CHARITE CANADIENNES-FRANÇAISES



CAMPAGNE DU 10 AU 19 MARS

PLUS QUE JAMAIS ! . . .

Depuis plusieurs générations, le monde n'a pas connu l'accumulation de détresses dans laquelle il se débat. Il faut les soulager, PLUS QUE JAMAIS, puisqu'elles sont plus nombreuses que jamais.

Il faut que notre cœur s'ouvre vastement, PLUS QUE JAMAIS, puisque ceux-là qui ne peuvent compter que sur nous sont probablement plus malheureux qu'ils ne l'étaient l'an dernier.

Justement parce qu'il y a la guerre, ses horreurs et ses tristesses, il faut que nous pensions, PLUS QUE JAMAIS, aux non-combattants qui luttent contre les inclémences de la destinée.

Et parce que tant d'œuvres de guerre et de paix, toutes nécessaires, nous sollicitent fréquemment, il faut, PLUS QUE JAMAIS, penser à celles-là de qui dépend le soulagement de la souffrance immédiate ou voisine, de cette souffrance qui sévit en tout temps.

Le devoir de la charité s'impose PLUS QUE JAMAIS quand les circonstances sont difficiles, et qu'il se peut qu'on soit distrait des nécessités urgentes par des considérations passagères. Hélas, le pauvre et le malade demeurent.

Car, la femme souffrante, le vieillard abandonné, l'enfant à qui la vie s'annonce dure, ne peuvent compter que sur nous tous ; et, PLUS QUE JAMAIS, nous devons penser à eux. Ils sont parmi nous. Charité bien ordonnée . . .

La charité n'est pas un luxe mais un devoir, surtout pour ceux qui disposent d'un superflu dont leurs frères moins favorisés constitueraient, PLUS QUE JAMAIS, leur nécessaire.

Il paraît que plusieurs gagnent davantage cette année du fait de la guerre ; PLUS QUE JAMAIS, ils doivent songer à celles et à ceux qui ne gagnent pas, qui ne peuvent pas gagner.

PLUS QUE JAMAIS ! C'est le mot d'ordre, la consigne, la devise. Travailler PLUS QUE JAMAIS ; donner PLUS QUE JAMAIS.

pendant, comme il était trop tard pour reculer, elle se décida.

— D'abord, monsieur le policier, sachez bien que si je vous dis ça, c'est pour expliquer peut-être comment la broche de la Marie se trouvait là, et que vous ne croyez pas que c'est elle qui a fait le coup... Car vous la soupçonnez, maintenant, je vois bien ça... Il ne faut pas... Je vous répète que c'est la meilleure créature du Bon Dieu, et que jamais, jamais... Et puis, comment? Marie n'a jamais eu un revolver en sa possession! Je l'ai à mon service depuis qu'elle est gamine, et je n'ai jamais eu à lui reprocher ça...

Et la patronne fit claquer l'ongle de son pouce sur sa dent. Grimpette, patient, résigné à tout, attendait la fin de ce verbiage, sachant bien que le moment des révélations intéressantes ne tarderait pas.

— Elle est venue ici à la mort de sa pauvre mère, qu'était une bien brave et digne femme, et qu'avait eu des malheurs. Elle était seule à élever la Marie, et c'était dur, vous comprenez... Surtout que la petite était de santé délicate...

— Je vois... coupa Grimpette pour rompre les liens.

— Tout ça pour vous dire que je m'y intéresse, et que je serais bien désolée de lui attirer des histoires... Mais surtout que maintenant que vous voilà avec l'œil sur elle, vous finirez bien par découvrir ce que je vais vous dire, et ça risquerait de faire encore plus vilain pour elle...

La grosse femme souffla, reprit haleine, et continua :

— Voilà. La Marie sortait quelquefois la nuit...

Grimpette ne broncha pas. Il soupçonnait quelque chose dans ce genre.

— Y avait M. Gallard qui lui témoignait de l'amitié, depuis quelque temps. Ça se voyait bien, à la façon dont il lui parlait, dont il la regardait... La petite l'intéressait, c'était clair. Marie ne m'a jamais rien laissé comprendre de ces sorties, parce qu'en plus de son infirmité, elle a un caractère assez renfermé... Mais moi, je l'ai compris. Elle couche ici. Je l'ai entendue descendre tout doucement l'escalier. Une nuit, je me suis levée, et sans qu'elle me voie, je l'ai vue sortir, sans bruit. Elle est rentrée une heure plus tard. Et ça s'est renouvelé plusieurs fois.

— Combien, à peu près?

La tenancière rassembla ses souvenirs.

— Oh! deux ou trois fois en tout.

— Vous n'avez jamais cherché à retenir cette jeune fille?

Elle parut embarrassée.

— Vous comprenez. C'était difficile... Marie est majeure, après tout, et en âge de savoir ce qu'elle veut...

Grimpette n'insista pas. Après tout, là n'était pas le point capital de l'affaire.

— Il est évident, reprit la caissière en s'accoudant sur la table et en fixant le policier, comme pour mieux lui faire pénétrer sa conviction, que la Marie a bien pu perdre sa broche au cours de ces sorties. Parce que pour moi, ça ne faisait pas de doute: elle allait voir M. Gallard...

— Il lui était plus facile d'entrer par la porte donnant sur la route que de faire tout ce grand détour, par des bois déserts, pour gagner la petite porte du parc, objecta l'inspecteur.

— Sans doute, mais peut-être craignait-elle les racontars ou bien, était-ce, lui... Enfin, voilà... Voulez-vous que je l'appelle, maintenant?

Mais Grimpette avait déjà changé d'idée.

— Non, merci... Ce que vous m'avez dit suffit.

Il se leva. Elle l'imita.

— Vous n'allez pas lui faire de misères, n'est-ce pas? fit-elle d'un ton suppliant.

— Mais non, bien sûr, dit-il, en homme qui ne veut pas se compromettre.

Il regagna le café. Les têtes se tournèrent vers lui. Il ne sembla pas remarquer la curiosité que son entretien avec la caissière avait suscitée, et traversa la salle le pas lourd, le dos courbé, indifférent au feu des regards croisés sur lui.

— Sacré Grimpette! s'écria Rabonneau avec une gaieté affectée, lorsqu'il se rassit. Tu fais la cour à la caissière, maintenant?

— Elle est encore appétissante, dit Semussac sentencieusement en jetant le dix d'atout.

L'inspecteur eut un demi-sourire.

— Hé! hé! fit-il. De plus difficiles que moi s'en contenteraient encore...

Les autres comprirent qu'il ne voulait rien révéler. Un peu déçus, ils reprirent leur partie. Dans la salle, Marie circulait, indifférente en apparence, la mouche de clinquant au corsage.

Lorsque dix heures sonnèrent, Doloire se leva. C'était l'heure sacramentelle de la séparation. On se couchait de bonne heure, à Saujon.

— Allons, fit-il jovialement, au lit, messieurs!

Sur cette phrase consacrée par une habitude immémoriale, les trois autres se levèrent. Rabonneau bâilla, fit signe au garçon qui passait, une pile de soucoupes en équilibre sur le plateau.

— Combien?...

Il solda l'addition, laissa un pourboire raisonnable, et sortit avec le petit groupe. Derrière eux, on voyait d'autres consommateurs se lever et se diriger vers le portemanteau. Dans la salle, deux becs électriques s'éteignirent.

La nuit était d'un noir d'encre. Grimpette releva le col de son pardessus. Ils firent route ensemble jusqu'à la pharmacie, qui se trouvait sur leur chemin. Presque aussitôt, le percepteur les quitta pour tourner dans une rue adjacente. A grands pas, les deux hommes regagnèrent leur logis.

— Il commence à faire frisquet, déclara Rabonneau. Il fera bon dans son lit ce soir.

Grimpette ne répondit rien.

Ils étaient arrivés devant la porte de la maison du retraité. Rabonneau fit jouer la clé dans la serrure. Ils entrèrent.

Dix minutes plus tard, l'inspecteur était dans sa chambre. Il entendait vaguement Rabonneau, dans une pièce voisine, qui se déshabillait. A un certain moment, un de ses souliers chut à grand bruit sur le parquet. Puis un sommier cria sous le poids d'un corps.

Grimpette était allé à la fenêtre et avait doucement ouvert les volets fermés par les soins diligents de la mère Pain. Une bouffée de vent humide et froid le gifla. Il voulut allumer sa pipe, n'y réussit pas, jura tout bas, et dut repousser la fenêtre. Puis il reprit sa contemplation. Mais réflexion faite, il alla avant éteindre l'électricité. Alors, perdu dans le noir, perdu dans sa méditation, il attendit. Il ne sentait pas le froid de cette nuit de novembre. Dans la rue, personne. A un certain moment, il crut voir glisser une ombre. Mais ce n'était qu'une illusion, ou peut-être quelque chien perdu à la recherche de son logis.

Un ronflement sonore traversa la cloison. L'ami Rabonneau dormait du sommeil du juste. Grimpette eut un petit sourire de satisfaction. Ce fut à ce moment que la demie de onze heures sonna quelque part.



Elle sait que son chic n'est pas seulement superficiel

PETALSKIN
"Slither Slip"

N'AVEZ-VOUS jamais été gênée lors d'un essayage — sous le regard dédaigneux de la vendeuse? Cela n'arrive jamais à Marie. Elle est *surtout* méticuleuse pour sa lingerie. Et elle connaît une façon *économique* d'être toujours bien mise en-dessous — grâce à la lingerie Mercury Van Raalte, si jolie et d'une coupe impeccable! Quand Marie porte l'une de ses *nombreuses* parures si exquises, elle n'est pas ennuyée par des bourrelets à la taille . . . il n'y a jamais un faux pli, même sous sa robe la plus collante!

Les sous-vêtements Mercury Van Raalte sont faits en un Tricot de soie fin spécial, doux et velouté comme du satin . . . le Tricot de soie moule le corps d'une façon tout à fait flatteuse. Et — ce qu'il y a de mieux — il est *renommé pour son bon usage.*

Vérifiez donc dès maintenant votre tiroir à lingerie! Vous y trouverez certainement des choses que vous auriez honte de porter. Ne courez pas le risque d'être gênée — allez au magasin ou au rayon de lingerie que vous préférez et remplacez votre vieille lingerie *tout de suite.* La lingerie Mercury Van Raalte se fait dans tous les modèles — et à des prix à la portée de toutes les bourses. Confectionnée à Mercury Mills, Hamilton, Ont.

• • •

Demandez toujours les Bas Mercury — choix de 3 longueurs, en crêpe, chiffon et pesanteur service . . . Pour les femmes actives, il y a le Knee Flex avec haut 'la-ce-lastic' . . . Toutes les nouvelles nuances en vogue. Dans tous les bons Magasins de Lingerie et aux rayons de lingerie des Grands Magasins.

parce que vous aimez les belles choses vous choisirez

MERCURY
Van Raalte
pour le Chic et la Qualité



"Je suis surprise," déclare la vendeuse Jeannette T—, "de trouver qu'un grand nombre de femmes élégantes se soucient peu de la lingerie qu'elles portent. Je sais, cependant, que même avec un budget modeste comme le mien, une femme bien mise peut avoir aussi de beaux dessous!"



Recherchez cette carte lorsque vous achetez de la lingerie! Demandez le modèle si renommé, Mercury Van Raalte Stryps ou le ravissant Petalskin; en blanc, bleu pastel et rose pétale. Se font aussi pour les femmes difficiles à habiller.

Alors le policier se livra à un étrange manège. Il s'entoura le cou d'un foulard. Puis, de dessous son lit, il tira une petite valise, et de cette valise, une corde à nœud, dont il éprouva la solidité. Il ouvrit le tiroir de sa table de nuit, saisit un browning, s'assura qu'il était chargé, et le glissa dans sa poche. Puis, allant à la fenêtre, il attacha solidement sa corde à l'appui. Il se pencha : elle atteignait largement le trottoir. Alors, leste comme un chat, il se laissa glisser jusqu'à terre.

Arrivé à destination, il prêta l'oreille. Personne n'avait bougé. Dans la rue, le désert, le silence... la nuit. Grimpette arrangea sa corde de façon à ce qu'elle soit le moins apparente possible, jeta un dernier coup d'œil à la maison de son ami, et s'éloigna allègrement, les mains au fond des poches.

— Espérons qu'un cambrioleur malencontreux n'aura pas l'idée de profiter de mon chemin aérien pour rendre visite à ce vieux Rabonneau ! monologua-t-il. Bah ! Tout le monde doit être honnête dans un si petit endroit !

Sur cette réflexion optimiste, il reprit sa promenade. Curieuse promenade, en vérité ! Il marchait à grandes enjambées, et la direction prise le mena tout droit sur la route nationale. A quelque cent pas de l'endroit où il déboucha, une grille s'estompait. C'était la propriété de M. Gallard, décédé.

Grimpette fit halte devant, non sans avoir jeté autour de lui un regard circonspect. Mais il n'y avait personne ; seul le hululement du vent à travers la cime des peupliers bordant la route, s'entendait. Les esprits forts avaient renoncé à percer le mystère des phénomènes qui se déroulaient dans la maison vide, et préféré la douceur de leur édredon à une faction énervante devant la vieille bâtisse.

Il s'approcha de la grille et observa. Il n'y avait pas à s'y tromper. Il y avait de la lumière chez M. Gallard ! Quelqu'un promenait une lampe au deuxième étage. Et par l'interstice de contrevents mal joints, à la faveur d'une nuit opaque, on discernait fort bien le fugitif rayon.

Grimpette resta pensif. Qui donc pouvait venir ainsi, la nuit ? Pour quelle raison ? Dans quel but ? Les scellés avaient été posés par la justice ; nul, du moins il le croyait, ne pouvait s'introduire sans laisser de traces. Or, ce n'était pas la première fois qu'une lumière était signalée ; dès le lendemain, l'inspecteur était venu, dans la matinée, passer une rapide inspection. Rien, en apparence, ne semblait avoir été touché. Par où s'introduisait ce mystérieux visiteur ? Quel était-il ? Fallait-il donc croire, comme les bonnes gens de Saujon, comme le bruit en courait maintenant partout, que M. Gallard revenait habiter sa maison déserte ?

L'inspecteur ne croyait guère aux fantômes. Maintenant qu'il avait la preuve sous les yeux, que les gars qui avaient « vu » n'avaient point rêvé, il résolut, pendant qu'il y était, de pousser plus loin ses petites investigations.

Il longea le mur, cherchant le point favorable. Puis, lorsqu'il l'eut trouvé, il s'accrocha à une saillie, s'enleva vigoureusement, opéra un rétablissement, et se trouva à califourchon sur le faîte du mur.

Il allait se laisser tomber de l'autre côté, lorsque soudain, il suspendit son geste. Quelque part, dans l'ombre, vers la maison, une plainte funèbre s'éleva. *Un chien hurlait à la mort !*

Et cette plainte était si lugubre que le policier frissonna malgré lui. Là-haut, comme à un signal, la lumière s'était brusquement éteinte.

Un moment, l'inspecteur écouta. Nul bruit, à part le claquement sec comme des os entrechoqués des branches dénudées par l'automne.

Il retint sa respiration, tendit l'oreille... Non. La propriété semblait vide, maintenant, absolument vide. Tout semblait l'avoir désertée à la fois : fantôme de l'homme, fantôme du chien...

Alors, il se laissa glisser à terre, revolver au poing.

Scrutant l'ombre à chaque pas, avançant avec des précautions de Sioux, il se dirigea vers la porte d'entrée.

Pour l'atteindre, il devait traverser la grande allée conduisant précisément à la petite porte qui donnait sur la Coudrée à Giraudot. Elle formait une grande bande plus claire, qui paraissait à travers l'obscurité.

Grimpette suivit le talus où l'herbe croissait, et qui amortissait le bruit de ses pas jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la hauteur de la maison. Il allait traverser, lorsque soudain, il s'arrêta figé, croyant rêver...

Un grand cri venait de traverser le silence, un cri terrifiant d'humain pourchassé. Et, comme dans un cauchemar, il vit passer devant lui une forme qui courait, les mains sur la poitrine... Derrière, à quelque vingt pas, une bête fantastique, un chien énorme, noir, à la gueule de feu, galopait silencieusement, à une vitesse folle.

V

Ce qui se passa ensuite resta confus dans l'esprit de l'inspecteur, tant les choses allèrent vite. Instinctivement, il avait déjà braqué son revolver. Il tira sur la bête noire à l'instant même où elle passait en bondissant devant lui. Un long hurlement déchira l'air, puis ce fut tout... le silence complet, peut-être plus énigmatique, plus angoissant encore.

— N... de D...! jura Grimpette tout bas en essuyant d'un revers de bras la sueur qui coulait de son front. Est-ce que je deviens dingo, moi aussi ? Est-ce que je vais croire cette maison hantée comme les braves gens d'ici ?

Cependant, plus de traces de l'être poursuivi ; plus de traces du grand, du gigantesque chien noir. Tout s'était évanoui.

Le policier dut faire appel à toute sa raison pour se convaincre qu'il n'avait pas rêvé. Il fallait aller se rendre compte...

Il sortit de son refuge avec précaution, et s'avança le long du remblai herbeux, en ayant bien soin d'étouffer le bruit de ses pas. Il ne tenait pas à tomber au pouvoir des hôtes étranges de la maison.

Soudain, il buta contre quelque chose d'étendu à terre. Il jura à nouveau. Un gémissement indistinct lui répondit. Il se pencha sur la chose. Ses mains rencontrèrent un vêtement, remontèrent, s'accrochèrent à des cheveux mousseux et fins. Dans son étonnement, il faillit laisser échapper une exclamation.

— Une femme, maintenant !

De toute évidence, il s'agissait là de la silhouette à peine entrevue, et qu'il avait vue poursuivie l'instant d'avant par la bête démoniaque. Il saisit le corps, tenta de le remettre sur ses pieds, mais il vit que ce n'était pas possible.

— Est-elle morte ? ou blessée ?... murmura-t-il, inquiet.

Il crut un instant que c'était son coup de revolver qui l'avait atteinte. Pourtant, il pensait être absolument certain d'avoir atteint le chien...

Et celui-là, où était-il ? Avait-il été blessé, lui aussi ? Puisqu'il avait interrompu sa poursuite...

Grimpette, avec bon sens, se dit que le plus pressé était de sortir de là, et d'en sortir aussi cette inconnue. Il n'osait pas allumer son briquet pour reconnaître ses traits, car il avait peur de donner l'éveil. Et son sens aiguisé, une sorte d'instinct, plutôt, lui disait que des yeux — humains ou extra-humains — l'épiaient, dans l'ombre, et n'attendaient qu'un moment favorable pour lui bondir dessus...

Il enleva le corps, qui ne pesait guère lourd, et, marchant doucement, évitant de faire craquer les brindilles sèches sous ses semelles, prêt à s'enfoncer sous le couvert où il serait relativement plus en sûreté, à la moindre alerte, il se dirigea vers l'endroit où il avait escaladé le mur.

Il le trouva sans difficulté. Il n'était pas très haut. Seulement, son fardeau compliquait l'opération. Grimpette était homme de ressource. Il mit la femme sur son dos, l'attacha solidement avec sa ceinture par les deux poignets, et, les deux mains rendues libres, se mit en devoir d'escalader la clôture.

Moins de deux minutes plus tard, il se retrouvait sur la route, sain et sauf.

— Eh bien !... murmura-t-il seulement.

Malgré le froid humide, il transpirait à grosses gouttes. L'inspecteur en avait déjà pourtant vu de toutes les couleurs. Mais l'atmosphère d'angoisse indéfinissable dans laquelle il avait vécu depuis son entrée dans la propriété lui avait mis les nerfs en pelote.

Il étendit la femme près du mur. Elle était toujours inerte. A sa taille, à ce qu'il en pouvait deviner, il comprit qu'elle était jeune. Il fit jouer son briquet, sans crainte, cette fois. La petite flamme vive brilla sur le visage pâle.

— Marie ! balbutia-t-il.

C'était la fille de salle du « Café du Commerce ». Elle semblait plus gentille et plus jeune que vue là-bas, dans la salle du café. Mais la pâleur de son visage, son immobilité, attirèrent l'attention de Grimpette.

— Est-elle morte ?

Il se convainquit vite que le cœur battait toujours. Il n'y avait point de sang sur ses vêtements.

— Elle est seulement évanouie, pensa-t-il avec soulagement.

Il l'abandonna un instant, afin d'aller jusqu'à la grille. Il se demandait si l'hôte mystérieux de la villa était entré par là. Il en doutait. Homme ou esprit, il avait dû trouver le moyen d'y pénétrer autrement.

La serrure, la chaîne de sûreté, semblaient intactes. Il haussa les épaules. Bien sûr, il avait été naïf de penser que « feu M. Gallard » passerait par la porte d'entrée, comme n'importe qui, ou tout au moins comme quelqu'un qui a la conscience tranquille...

Il revint à l'endroit où il avait laissé Marie étendue, toujours privée de connaissance. Mais arrivé là, il eut un haut-le-corps : la jeune fille avait disparu !

— Ça ! grommela-t-il. C'est fort ! Se serait-elle fichue de moi ?

Une autre hypothèse se présenta immédiatement à son esprit. Marie n'avait-elle pas été enlevée ?

La flambée de colère qu'il avait eue en constatant sa disparition s'éteignit pour faire place à de l'inquiétude. Revolver au poing, il se mit à chercher, soigneusement, le dos courbé, comme un bon chien de chasse, espérant relever quelque empreinte.

Mais le sol était recouvert d'un menu cailloutis qui rendait très difficile la reconnaissance de traces, quelles qu'elles soient. Même les pas de la jeune fille — en admettant qu'elle se soit enfuie elle-même — ne paraissaient point.

L'inspecteur chercha un bon moment. Puis, ne trouvant ni empreinte, ni Marie, se décida, en bougonnant, et fort mécontent de lui, à regagner son logis. Avant de quitter la maison, il jeta, à travers la grille, un dernier coup d'œil. Plus de lumière. Au ciel, deux ou trois étoiles s'essayeient à paraître. Grimpette tourna les talons. Alors, il entendit encore, mais plus éloigné, à une distance qu'il n'aurait pu apprécier, le hurlement du chien de M. Gallard...

La ville semblait toute proche. Au bout de la route, droite, blafarde, luisaient les becs électriques qui annonçaient les premières habitations. D'un pas rapide, il franchit la distance qui l'en séparait, et tourna dans la rue étroite et mal pavée qui conduisait à la place où s'élevait le « Café du Commerce ».

Le bruit d'un pas l'immobilisa dans l'ombre. Une silhouette s'avançait. Bientôt, un homme, sans le voir, le dépassa. Bien qu'il fût étranger au pays, il le reconnut. Rabonneau le lui avait montré, à deux ou trois reprises. C'était un chemineau, ou plutôt, un personnage sans attribution déterminée, braconnier à ses heures, vaguement bûcheron, se louant lorsque le besoin se faisait trop vivement sentir, pour donner un coup de main aux vendangeurs ou aux moissonneurs des environs... Un gaillard plutôt peu recommandable, disaient les bonnes gens, craint par les uns, méprisé par les autres. On l'appelait l'Africain, parce qu'à la suite d'un passé trouble, et dont on ne connaissait rien, il était resté plusieurs années dans la Légion. Il n'était pas bête, mais cette intelligence qu'il montrait parfois, et qui en avait surpris plus d'un, effrayait au lieu de lui gagner des sympathies. On le jugeait plus dangereux qu'une simple brute.

Il habitait, un peu en dehors de Saujon, sur les champs qui bordent la route allant de Saintes à cette petite ville, une cabane qu'il s'était construite lui-même. Pour le moment, il se livrait au commerce des peaux de lapins. Aussi sa cahute était-elle décorée, de chaque côté de la porte, de plusieurs fourrures de tons différents, qui lui servaient d'enseigne. Il fallait, pour y atteindre, traverser deux ou trois fossés à sec, et la lande, à moitié déserte, qui précédait précisément la Coudrée à Giraudot. La rumeur publique, assez encline à juger les gens sur l'habit, et parce que l'Africain passait pour un sauvage et un taciturne dans le pays, n'avait pas hésité à l'accuser du crime. Cette accusation n'avait pas tenu. Cette nuit-là, il était absent de Saujon. Ses traces avaient été retrouvées à Saintes. Il y avait été pour toucher le montant d'une petite pension que lui délivrait l'autorité militaire, et, coïncidence heureuse pour lui, était parti cette fois par le train de nuit au lieu d'attendre celui du lendemain matin. Cette circonstance le sauvait peut-être d'une erreur judiciaire.

Il était déjà loin lorsque Grimpette sortit de son coin ténébreux et reprit son chemin.

— D'où vient-il, ce lascar-là ? songea-t-il.

Après tout, comme c'était le droit de l'Africain, de se promener, si ça lui chantait, toute la nuit comme les chats au Carnaval, il se hâta vers son logis.

Le vent s'était un peu calmé. Grimpette leva la tête, décrocha la corde, et refit en sens inverse le trajet qu'il avait accompli au début de son expédition. Deux coups sonnèrent à la

même horloge, qu'il avait déjà entendue avant de partir. Il détacha la corde, referma soigneusement les volets de bois, et, tout doucement, avec des gestes précis, se déshabilla et se glissa dans son lit. De sa chambre, il entendit les ronflements sonores de l'ami Rabonneau, qui ébranlaient les cloisons avec la conviction que donne une conscience pure et un sommeil calme.

Vingt minutes plus tard, l'inspecteur Grimpette en faisait autant.

•

Lorsqu'il s'éveilla, le lendemain matin, le souvenir de sa nuit agitée lui revint. Il s'habilla, pensant qu'il y aurait beaucoup à faire ce jour-là. Un pâle soleil de fin d'automne essayait de percer le brouillard.

Dès qu'il fut prêt, il descendit. Il avait dormi tard. Il trouva seulement la mère Pain, les manches relevées jusqu'au coude, qui lavait la vaisselle dans la cuisine.

— M'sieur Rabonneau est parti faire un petit tour le long de la Seudre, dit-elle, sans attendre les questions. Il a dit comme ça qu'il ne voulait pas qu'on vous réveille. Si vous voulez aller par là, vous le trouverez sûrement. Voulez-vous déjeuner ?

— Non, merci, répondit Grimpette, enchanté au fond d'avoir les coudées franches.

Il prit son chapeau et se dirigea sans hésiter vers le « Café du Commerce ».

Dans la salle, il y avait peu de monde. Deux rouliers qui buvaient un coup avant de retrouver leur attelage, un petit vieux et trois voyageurs, descendus manifestement de l'autobus qui allait reprendre sa route bientôt vers Rochefort.

Mais Grimpette ne les vit pas. La seule personne qui attira son attention fut Marie, un tablier bleu noué autour de la taille, qui desservait une table, en traînant les savates.

Il alla sans hésiter à la caisse, où la patronne trônait déjà. Celle-ci l'accueillit avec un aimable sourire.

— Où était Marie, cette nuit ? interrogea-t-il brutalement, à mi-voix

La grosse femme laissa tomber son tricot.

— Mais... mais... ici, je suppose ! Vous pensez bien que depuis la mort de ce pauvre M. Gallard, elle n'a plus de motif de sortir.

— C'est ce qui vous trompe. Marie était cette nuit chez M. Gallard.

— Hein ?...

— Vous ne l'avez pas entendue sortir ?

— Mais non... Voyons... voyons... Qu'aurait-ele à faire chez ce pauvre M. Gallard, je vous le demande ?

— C'est ce que je voudrais savoir, grommela l'inspecteur. Il jeta un regard vers la jeune fille qui l'avait certainement vu, mais qui conservait toujours son inaltérable sérénité, et ajouta :

— Il faut que je l'interroge...

— Mais comment ?

— Elle sait bien écrire ?

— Non. Elle forme des chiffres, mais pas des lettres. Vous savez bien qu'elle est devenue infirme à l'âge de huit ans.

— Elle sait lire ?

— Les caractères imprimées seulement.

L'inspecteur s'étonna.

— Et elle réussit à bien accomplir son service ?

— Pourquoi pas ? Elle comprend bien ce que les consommateurs lui commandent... J'en suis très contente.

Grimpette enfonça ses poings au fond de ses poches en un geste qui ne laissait aucun doute sur sa perplexité. Il grommela un remerciement indistinct et tourna le dos.

Il sortit, de fort mauvaise humeur. Cette fille muette compliquait furieusement les choses.

Il regarda l'heure en passant devant la mairie. Il était tout près de midi. Il renonça à faire la visite qu'il voulait encore faire, et retourna déjeuner.

Il ne parla point de sa visite nocturne à la propriété de M. Gallard. Sans doute ne tenait-il pas à ce qu'elle se sache. La caissière du « Café du Commerce » ne parlerait-elle pas ? Si elle parlait, tant pis ! Après tout, elle ne savait pas comment Grimpette connaissait l'escapade de sa fille de salle...

Dès le repas terminé, il s'excusa près de Rabonneau et fila à l'étude de Me Coutureau. Il voulait avoir des précisions sur la situation de M. Gallard.

La conversation fut longue. Lorsque l'inspecteur en sortit, il semblait toujours aussi taciturne. Cependant, à la façon dont il alluma sa pipe et reprit sa marche, quelqu'un qui l'aurait bien connu aurait saisi une certaine jubilation intérieure...

Il fut absent toute l'après-midi. Il était retourné à la maison Gallard. Grimpette se demandait encore s'il avait rêvé, ou bien si vraiment les événements de la nuit étaient réels...

Il retrouva aisément ses traces, sur le mur de la propriété. Mais il avait plu pendant le reste de la nuit, et il ne trouva ni les marques de pas de Marie, ni celles du chien. La maison semblait vide, calme comme tombe. Il examina la serrure de la porte d'entrée : elle était intacte. Intactes également les autres ouvertures. De plus, les scellés n'avaient point été touchés... Pourtant, il était bien sûr d'avoir vu de la lumière chez M. Gallard !

A la tombée du jour, il repartit, bien décidé à poursuivre la lutte contre cet ennemi invisible, et à avoir le dernier mot. Naturellement, il alla rejoindre le groupe habituel au « Café du Commerce ».

La salle avait déjà reçu la plupart de ses pratiques. Entre les tables, le garçon et Marie circulaient. Cette dernière ne jeta même pas un regard sur Grimpette. Lorsque celui-ci, après lui avoir fait signe, commanda un bock, elle ne sourcilla pas.

Sous prétexte d'aller téléphoner, Grimpette, un moment plus tard, se leva et se dirigea vers la cabine, au fond de la salle. Il vit la caissière le suivre d'un regard anxieux. Il ne voulut pas y prendre garde. Seulement, en passant tout près de la jeune fille, qui s'était accoudée, suivant son habitude, au bar, près du percolateur, attendant un signe des clients, il lui prit le bras.

— Que faisais-tu, cette nuit, chez M. Gallard ? interrogea-t-il à mi-voix.

Il espérait une réaction, un sursaut. Mais rien. Marie avait entendu car elle tourna vers lui le regard étonné de deux yeux bleus très purs. Mais dans ces prunelles limpides, l'inspecteur ne put lire que de la surprise, et rien autre chose.

Il regagna sa place.

— Flûte, grommela-t-il. C'est commode de se débattre avec une muette !

Ils engagèrent une partie de manille. Il y avait là le percepteur, le pharmacien, Rabonneau, enfin, les habitués. Ils étaient si occupés qu'ils ne tournèrent point la tête lorsque la porte s'ouvrit et qu'un homme entra. Celui-ci se débarrassa de son vêtement, de son chapeau, et vint prendre place à une table qui se trouvait libre à côté de celle des joueurs. Ce fut à ce moment seulement que Grim-

Le Cadeau du Canada au Monde de la Beauté



FAY WRAY

Talentueuse actrice d'origine canadienne dont les dernières productions Columbia RKO "Legacy" et "Wildcat Bus" passent en ce moment dans les cinémas du Canada. Ne manquez pas de les voir.



Jouissez du plaisir d'avoir de BELLES MAINS DOUCES

Fay Wray est une des plus charmantes contributions du Canada à Hollywood et au monde de la beauté. Partout où passent ses films, Fay Wray se fait admirer par son jeu parfait, sa vivacité et son exhubérante jeunesse. Comme cette brillante actrice, le Baume Italien Campana est aussi d'origine canadienne. Il y a déjà des années, on le fabriquait spécialement pour protéger la peau des Canadiennes contre les rigueurs de l'hiver septentrional.

Aujourd'hui, le Baume Campana est la lotion pour les mains que préfèrent toutes les femmes du continent. Il est fait d'ingrédients dispendieux mais il suffit d'une seule goutte pour une application sur les deux mains. Il n'est pas collant. A 15¢, 25¢, 35¢, 50¢ et $1.00 aux comptoirs de cosmétiques.

Si, à une lotion, vous préférez une crème, essayez la nouvelle Crème pour les Mains Campana—en pots à 25¢ et 50¢.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

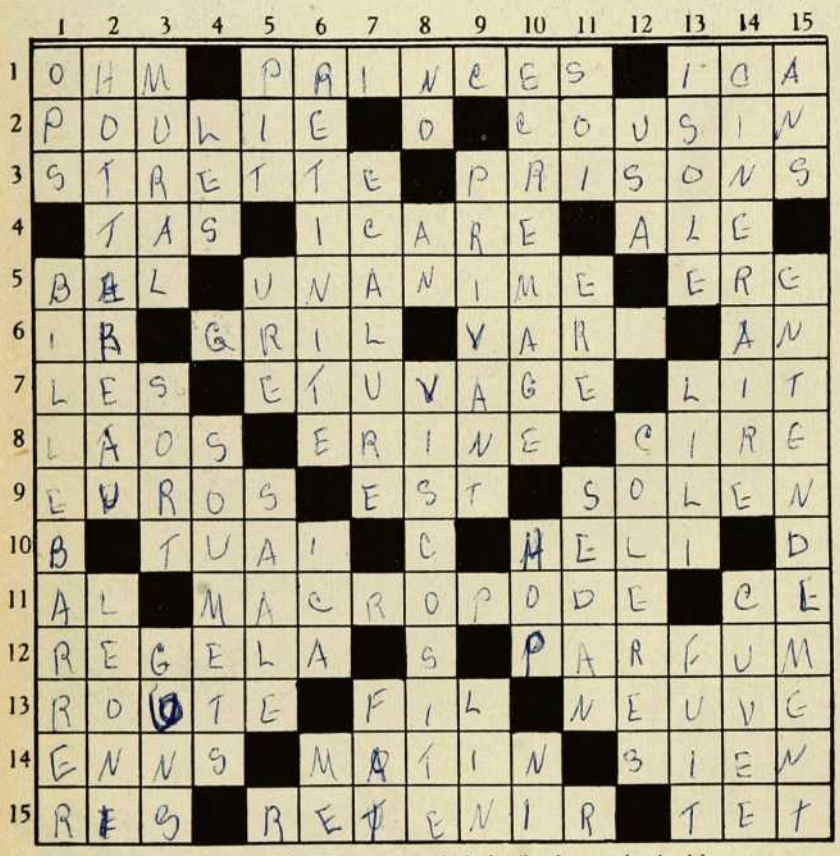
Problème No 480

M. Elphège Arseneau, 231, rue Taschereau, Arvida, P. Q.; Mme Paul Langlois, Boîte 459, Rimouski, P. Q.; M. Alfred Gingras, 5683, 1re Avenue (Rosemont), Montréal, P. Q.; Mlle Gertrude Lachance, Ste-Anne-de-Beaupré, P. Q.; Mme Henri Roberge, 101, rue du Roi, Québec, P. Q.; Mlle Jacqueline Dagenais, 10525, rue Péloquin, Montréal, P. Q.; Mlle Rollande Lauzon, 5938, 2e Avenue (Rosemont) Montréal, P. Q.; M. Benoît Laberge, Sanatorium St-Laurent, Hull, P. Q.; Mlle Marie-Claire Comtois, McMasterville (comté Verchères), P. Q.; Mme Albert Bacon, 58 Langevin, Chicoutimi, P. Q.

Solution du Problème No 481



LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 482



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

Adressez : LES MOTS CROISES, *Le Samedi*, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Unité principale de résistance électrique. — Hommes qui appartiennent à une famille souveraine. — Ville du Pérou.
2. Roue de bois ou de métal sur laquelle on passe une corde. — Issus de l'oncle ou de la tante.
3. Finale d'une fugue. — Lieux où l'on enferme les criminels.
4. Monceau d'objets. — Fils de Dédale. — Bière anglaise.
5. Dieu suprême des Babyloniens. — Sans exception. — Epoque.
6. Terminaison. — Ustensile de cuisine pour faire cuire sur le charbon la viande ou le poisson. — Maki de Madagascar. — Année.
7. Article. — Action de cuire à l'étouffée. — Meuble.
8. Région de l'Indochine. — Instrument de chirurgie. — Cierge.
9. Vent de l'est chez les Grecs. — Point cardinal. — Mollusque lamellibranches.
10. Otai la vie. — Grand prêtre chez les Juifs.
11. Préfixe. — Qui a de longs pieds. — Ceci.
12. Gela de nouveau. — Odeur agréable.
13. Voie de terre. — Tranchant d'un instrument. — Qui n'a pas servi.
14. Ville d'Autriche. — Gros chien de garde. — A lui.
15. Nom vulgaire du thymus du veau. — Faire demeurer. — Crâne.

VERTICALEMENT

1. Déesse de l'abondance chez les Romains. — Bigarrer de couleurs mal assorties.
2. Petite hotte. — Sculpteur, fondeur et médailleur né à Arezzo.
3. Qui croît sur les murs. — Destinée. — Fusils (en anglais).
4. Article. — Deviens maître.
5. Petit oiseau, dans le langage des enfants. — Bison d'Europe. — Rivière d'Allemagne.
6. Inflammation de la rétine. — Ville du Pérou jadis célèbre par la fabrication de ses poteries. — Moi.
7. Pellicule dure de certains fruits. — Sot.
8. Lac du Soudan. — Douze mois. — Etat de ce qui est visqueux.
9. Refusant à quelqu'un la jouissance de. — Linacée des régions tempérées.
10. Action de séparer la crème du lait. — Interjection. — Négation.
11. Pronom personnel. — Point de départ de chaque chronologie particulière. — Drap fin.
12. Employa. — Irritations.
13. Hors de contact avec un corps bon conducteur de l'électricité. — Sobriquet familier de Liliane. — S'éloigne rapidement.
14. Urne qui renferme les cendres d'un corps brûlé après la mort. — Contenu d'une cuve .
15. Vieillesse. — Faculté par laquelle on comprend.

pette, levant les yeux, reconnut le neveu de M. Gallard, Constantin Maigron. Il fit signe à Marie. Celle-ci accourut pour prendre la commande.

Alors, sans un cri, mais le regard exorbité, elle glissa brusquement à terre tout d'une pièce, sans connaissance . . .

VI

ENFIN, ne trouves-tu pas étrange cet évanouissement subit de la Marie ? » questionna pour la dixième fois Rabonneau, tandis que les deux amis regagnaient leur gîte à pas lents. « Jamais je ne l'ai vue perdre connaissance. Et puis tout d'un coup . . . crac. Elle avait l'air effrayé de quelqu'un qui fait une découverte extraordinaire . . . »

Grimpette sourit.

— Mon vieux, tu as une imagination fertile, et je te félicite. Tu n'as jamais vu une femme s'évanouir sans cause . . . ou du moins sans cause extraordinaire ? Fatigue, surmenage . . .

Rabonneau réfléchit.

— Evidemment, tu dois avoir raison . . . Mais ce sont toutes ces histoires qui finissent par vous tourne-bouler la cervelle. Tu sais ce que je t'ai dit : peut-être la Marie serait-elle mêlée à tout cela . . . Ce qui est certain, c'est que le neveu à la mère Victorine, qui est la voisine de la mère Pain, notre femme de ménage, prétend, l'autre soir, avoir rencontré la Marie qui sortait de la propriété Gallard.

Grimpette haussa les épaules et s'arrêta pour allumer sa pipe.

— Cancans, fit-il simplement.

Les deux amis reprirent leur chemin sans mot dire.

Pourtant, l'inspecteur était, lui aussi, tourmenté par ce souvenir beaucoup plus qu'il ne voulait le dire. Bien sûr, l'évanouissement de la fille de salle devait avoir une cause. Mais laquelle ? Constantin Maigron ? Explication peu plausible, en y réfléchissant. Il n'avait rien de particulièrement effrayant. Mais le policier, en un éclair, avait cru apercevoir, derrière la vitre du café, près de laquelle d'ailleurs était assis le neveu de M. Gallard, une figure collée, qui regardait à l'intérieur. Etait-ce réel ? Etait-ce une illusion ? Voilà : il n'aurait su le dire exactement, tant la vision avait été fugitive. Elle n'avait duré — si elle avait vraiment existé — que l'espace d'un éclair. Grimpette n'avait même pu identifier le visage subitement apparu . . .

Et c'était ce souvenir qui le tracassait. Il coïncidait juste avec l'évanouissement subit de Marie.

Ils entrèrent dans le corridor. Rabonneau tourna le commutateur électrique. Puis, après s'être souhaité mutuellement bonne nuit, ils se séparèrent.

Grimpette n'avait pas sommeil. Il eut envie de renouveler sa promenade nocturne de la veille. Décidément, la maison de feu M. Gallard renfermait un mystère qu'il aurait donné cher pour éclaircir. Mais l'inspecteur était têtu. On verrait bien qui triompherait !

Il ouvrit donc avec précaution sa fenêtre, attacha la corde, et, comme la nuit précédente, se glissa dehors.

Il y avait moins de brouillard. Mais le vent persistait, et, entre l'échancrure des nuages, la lune pointait par instants une corne de crevrette aiguë.

Bien qu'il tentât d'étouffer le bruit de ses pas, il lui semblait qu'ils résonnaient étrangement dans la ville endormie. Il était tard — pour Saujon. Il calcula qu'il arriverait vers minuit à la propriété Gallard. C'était l'heure préférée par le défunt propriétaire pour ses petites incursions.

Pour y arriver, il devait contourner justement le « Café du Commerce ». Une fois sur la place, la rue s'étendait toute droite, presque sans coude, jusqu'à la maison abandonnée.

Il venait de s'engager dans cette voie qui allait aboutir sur la place, lorsque soudain, une petite porte basse s'ouvrit brutalement. Et il se trouva nez à nez avec le patron du café. Celui-ci avait enfilé ses pantalons si vite que par-dessous le paletot, on voyait pendre les bretelles. Il était pieds nus dans des pantoufles de cuir, et toute son attitude annonçait à la fois la plus grande hâte et le plus profond désarroi.

Celui-ci était tel qu'il ne s'étonna pas de se trouver juste devant l'inspecteur. Il s'accrocha convulsivement à son revers de paletot.

— Ah ! monsieur . . . monsieur, balbutia-t-il. C'est le ciel qui vous envoie !

— Peut-être ! riposta flegmatiquement Grimpettte. Qu'y a-t-il ?

— Entrez, entrez . . . Ma femme vous expliquera . . . Moi, je cours chez le docteur Franchard . . .

Pressentant quelque chose d'anormal, le policier ne se fit pas répéter l'invitation. Il pénétra dans une petite cour cimentée, qui donnait derrière le café. A travers les vitres, au rez-de-chaussée, et au premier étage, il vit l'électricité allumée. Au second, une fenêtre était également éclairée.

— Tiens ! pensa-t-il. Serais-je arrivé à point ?

Sans façon, il traversa la courette, poussa la porte vitrée, et se trouva dans la cuisine. C'était une grande pièce dallée de carreaux rouges. Une femme, en peignoir et en papillotes, faisait chauffer de l'eau. Il reconnut la grosse caissière.

— C'est toi, Hector ? fit-elle sans se retourner.

Au même instant, elle pressentit son erreur. Elle tourna la tête et jeta un léger cri d'étonnement.

— Comment, monsieur l'inspecteur, c'est vous ? Dieu juste ! Comment avez-vous appris . . . C'est affreux, n'est-ce pas ?

— Chère madame, dit posément le policier en lui prenant la casserole d'eau bouillante des mains, car dans son trouble, elle menaçait de s'échauder les pieds, je ne sais rien, rien. Je passais par hasard. Qu'est-il arrivé ?

La patronne leva les bras au ciel, dans un geste coutumier.

— Ce qui est arrivé ? Une chose affreuse . . . On a assassiné la Marie !

Grimpette ne s'attendait pas à cela. Il fit un bond.

— Nom d'un chien ! marmotta-t-il en se donnant un grand coup de poing sur le front. Je comprends ! Triple buse ! Dire que j'arrive trop tard !

— Excusez-moi, monsieur, reprit la patronne en reprenant possession de la casserole d'eau chaude. Il faut que j'aille auprès d'elle . . . Mon mari est parti chercher le docteur Franchard, qui habite à côté . . .

— Est-ce que je peux vous accompagner ? Un premier examen serait fort utile pour l'enquête . . .

— Bien sûr . . . Je voulais seulement préparer tout ce dont le docteur aura besoin pour le pansement. . .

Grimpette dissimula un geste de joie.

— Elle n'est donc pas morte ?

— Non . . . Elle respire encore . . . Mais la pauvre petite semble vilainement touchée . . . Un coup de revolver en pleine poitrine ! Pensez donc !

— Vous n'avez rien entendu ?

— Absolument rien... Ou plutôt, si : le bruit qu'elle a fait quand elle est tombée...

— Pardon, interrompit Grimpette, en suivant la grosse femme dans l'escalier. Vous me dites qu'elle est tombée. On ne l'a donc pas atteinte dans son lit ? Elle n'était pas couchée ?

— Ah ! je n'en sais rien, tenez.. Elle était pourtant en costume de nuit... Mais le fait est qu'elle est tombée juste devant la fenêtre.

— Ceci indiquerait qu'elle a cherché à fuir son agresseur.

— C'est bien possible...

Ils atteignaient le palier du second étage, lorsqu'ils entendirent du bruit en bas. La patronne expliqua :

— Voilà mon mari et le docteur...

Presque aussitôt, on monta l'escalier. De là-haut, Grimpette pouvait entendre les explications confuses que le patron du café prodiguait au médecin. Mais il ne s'y intéressa pas: il lui tardait d'examiner les lieux de ce nouveau crime.

Lorsqu'il pénétra dans la petite pièce qui servait de chambre à coucher à la fille de salle, son regard alla tout droit au lit. Marie y était étendue, les yeux clos ; un bandage hâtivement fait avec des serviettes lui bourrait la poitrine. On sentait qu'on avait pris pour arrêter le sang les premières choses qui étaient tombées sous la main.

Grimpette alla tout de suite à la fenêtre, qui était grande ouverte, malgré le froid de cette nuit de novembre. Le vent faisait voler les rideaux et le petit tapis de table tout taché au milieu de la pièce. Il se pencha au dehors.

La chambre donnait sur la rue étroite qu'il avait suivie lui-même quelques instants auparavant. L'escalade ne semblait guère facile ; pour tout dire, impossible. Aucune corniche, aucun rebord où le visiteur eût pu s'accrocher. Il examina rapidement le rebord de la fenêtre. Pas une éraflure. Il ne lui fallut pas longtemps pour acquérir la conviction que l'assassin ne *pouvait* pas être venu du dehors dans cette pièce.

Il sortit quelques instants dans le couloir, car le docteur désirait examiner la blessée. Il employa ces quelques instants à interroger le patron du café, qui était venu le rejoindre.

— Lorsque vous avez été alerté, demanda l'inspecteur, vous êtes-vous levé aussitôt ?

— Bien sûr ! J'avais justement un peu mal aux dents, et je ne dormais qu'à moitié. Quand j'ai entendu tomber la Marie, j'ai sauté du lit et j'ai dit à ma femme : « On dirait que la Marie se trouve mal ! Va donc voir ! »

— Où couchez-vous ? interrompit l'inspecteur.

— Juste au-dessous de sa chambre, à elle...

— Et vous n'avez pas entendu de détonation ?

— Vaguement... Mais il m'a semblé que c'était un contrevent que le vent faisait claquer.

— Et immédiatement après, vous n'avez entendu aucun bruit dans la maison ?

— Aucun ! Ça, je peux le jurer...

— Qui couche ici ?

— Nous trois seulement. Le garçon est marié et rentre chez lui.

— Vous êtes certain que si l'assassin s'était enfui après son coup fait, vous l'auriez entendu ?

Le bonhomme hocha énergiquement la tête.

— Oh ! c'était impossible qu'il sorte sans qu'on l'entende, voyons ! Tout était fermé ! J'ai l'habitude de vérifier moi-même, avant d'aller me coucher, toutes les serrures...

Il avait l'air si absolument convaincu que le détective resta perplexe.

— Il a pu se cacher chez vous, et sortir plus tard... Peut-être y est-il encore ? insinua-t-il.

A cette idée, un effroi visible se peignit sur la figure du cafetier.

— Que dites-vous ? L'assassin chez moi ? Ici ? Non... ce n'est pas possible...

Grimpette lui saisit le bras, une pensée subite lui venant.

— Quand vous êtes arrivé à la porte de la chambre de votre bonne, était-elle fermée ?

— Oh ! oui ! Elle a la mauvaise habitude de tirer la targette, le soir, et j'ai dû faire sauter celle-ci pour entrer...

Le docteur sortait juste à cet instant. L'inspecteur jeta un rapide coup d'œil sur le battant, et se convainquit sans peine que c'était la vérité. La targette qui servait à clore la porte avait été arrachée. Il revint dans le vestibule, où le docteur Franchard, et les deux tenanciers parlaient à mi-voix mais avec animation.

— Monsieur est justement le policier de Paris qui s'occupe de l'affaire Gallard, présenta le cafetier.

Le praticien lui jeta un coup d'œil à travers ses lorgnons.

— Eh bien, monsieur l'inspecteur, vous voilà encore avec une nouvelle affaire sur les bras ! Moins grave que la première, car la pauvre fille s'en tirera, je l'espère, mais ce sera de justesse... La balle est passée à un demi-centimètre du cœur. Oh ! le gaillard savait ce qu'il faisait !

— S'il vous plaît, docteur... D'après vous, d'après l'aspect de la blessure, pouvez-vous me dire à quelle distance la balle a été tirée ?

— Mais... d'assez loin, il me semble, car il n'y a aucune trace des brûlures que produit la déflagration de la poudre lorsqu'on tire à bout portant. D'ailleurs, on l'a changé de linge. Vous pourrez examiner la chemise que la pauvre fille avait sur elle au moment de l'attentat. Je vais m'occuper de la faire transporter immédiatement à l'hôpital. Elle ne peut rester ici. Je crains d'ailleurs qu'une intervention chirurgicale soit nécessaire...

Le docteur sortit, tandis que Grimpette revenait dans la chambre. Marie avait toujours les yeux clos. Une pâleur livide couvrait son visage. L'inspecteur haussa les épaules, après l'avoir contemplée un moment.

— Pauvre gosse ! murmura-t-il. C'est elle qui paie...

Il trouva sur une chaise le linge que portait la blessée. Celui-ci était taché de sang. Mais aucune trace de brûlure. Le détective jeta un regard autour de lui. L'exiguïté de la pièce rendait cette circonstance assez curieuse. L'homme n'avait certainement pas tendu le bras, car, de ce fait, il aurait tiré presque à bout portant sur la jeune fille placée devant la fenêtre. Ou bien avait-elle été atteinte dans l'autre sens, qui était celui de la longueur, et s'était-elle traînée, ensuite, devant la fenêtre. Il rejeta tout de suite cette hypothèse. Il y aurait eu des marques de sang. Celles-ci n'apparaissaient que devant la croisée, et pas ailleurs.

Ses recherches furent troublées par des infirmiers qui venaient chercher la blessée en auto-ambulance. On emporta la jeune servante, inerte, dont la tête pâle ballotait sur l'épaule. Un des hommes fit la grimace :

— Elle a été salement touchée...

Lorsqu'ils furent sortis, Grimpette jeta un dernier coup d'œil circulaire. Il était quatre heures du matin. Il pensa qu'un peu de repos ne pourrait pas lui faire de mal. Il ferma la porte, et remarqua alors qu'il n'y avait pas de clé. Il la réclama au patron.

L'homme revint avec la clé. Grimpette l'essaya et constata qu'elle fonc-

D'un Arôme Délicat

THÉ "SALADA"



EN LISANT...

LA REVUE POPULAIRE

vous aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens

EN MARS

LA RENCONTRE DE MINUIT

par MAGALI

Un des plus beaux romans de la littérature française.

•

Lisez également une foule d'articles richement illustrés sur les sujets les plus variés.

•

PROFITEZ de notre abonnement spécial

$2.00 pour 2 ans

(Pour le Canada seulement)

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & Cie, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada

La BEAUTÉ peut-elle vraiment RENAÎTRE?

"Oui," *dit Lady Esther* "grâce au renouvellement de L'ÉPIDERME!"



Un nouvel épiderme se forme constamment sous la surface de la peau. Ma Crème-4 Fins (pour les soins du visage) aide à lui donner la fraîcheur, la beauté de la jeunesse.

C'EST EXACT . . . un épiderme tout comparable à celui de l'enfance remplace de jour en jour les tissus superficiels qui disparaissent peu à peu!

Ce processus de "desquamation" est aidé, accéléré, par ma Crème-4 Fins. Les cellules vieillies et inutiles disparaissent et le nouvel éderme se révèle dans tout l'éclat de sa fraîcheur.

Ces particules ne se détachent pas facilement . . . elles adhèrent à la peau et la poudre étant ainsi empêchée de former une couche bien unie, vos traits paraissent vieillis et fatigués. Ma Crème-4 Fins, en les imprégnant de son humilité, les détache aisément.

Vous en aurez la preuve en vous servant de la Crème-4 Fins "Lady Esther" au moins deux fois par jour, et surtout avant de vous poudrer. Notez alors la douceur de votre peau et l'uniforme et parfaite adhérence de votre poudre!

Consultez votre médicin au sujet des crèmes dites "de beauté." Demandez-lui ce qu'il pense de la véracité de réclames des produits "Lady Esther"... s'il n'est pas exact que cette crème supprime les cellules superficielles desséchées, rafraîchit l'épiderme et aide la Nature à dégager les pores de la peau.

(Vous pouvez coller ceci sur une carte postale)
LADY ESTHER, Toronto, 12, Ontario.

GRATIS! Veuillez m'envoyer, GRATIS ET FRANCO, un tube de votre Crème-4 Fins, et vos 9 nouvelles nuances de poudre. 6-32

Nom_____

Adresse_____

Municipalité_____ Province d_____

tionnait. Il ferma la porte à double tour et glissa la clé dans sa poche.

— Excusez-moi, dit-il. J'en ai besoin.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Certainement . . .

Il redescendit les deux étages, accompagné par le couple. Derrière lui, le cafetier ferma soigneusement la petite porte de la cour. Grimpette reprit le chemin de son « home » temporaire.

Mais cette fois, il aperçut une figure inquiète qui se penchait à l'appui de la fenêtre. C'était Rabonneau, qui, éveillé par on ne savait quelle cause, avait constaté, plein de stupeur, que son hôte avait pris la poudre d'escampette de cette originale façon.

Grimpette, sans s'émouvoir, refit son ascension. Ce ne fut que lorsqu'il fut dans la chambre que Rabonneau s'écria :

— Enfin, d'où viens-tu ? Es-tu somnambule ? Amoureux ?

L'inspecteur sourit.

— De la caissière du « Café du Commerce », hein ?

« Dame ! Mon gaillard, dis-moi la vérité. Tu penses bien que je serai discret . . .

— Eh bien, oui ! je viens du « Café du Commerce ».

— Ah ! ah !

— Mais pas pour la caissière, pour la petite Marie . . .

— Non ?

— Elle a manqué être assassinée cette nuit . . .

Rabonneau sauta en l'air, son sourire évaporé.

— Que dis-tu ?

— La vérité. Je suis arrivé comme on venait de lui flanquer un coup de revolver en pleine poitrine . . .

Rabonneau se laissa tomber sur une chaise.

— Incroyable . . . Epouvantable . . . Formidable. murmura-t-il.

— Ça rime, remarqua flegmatiquement l'inspecteur. Maintenant, mon vieux, laisse-moi tranquille, veux-tu ? tu seras mignon. Je tombe de sommeil.

— Mais enfin, s'écria Rabonneau en se levant d'une pièce, comment se fait-il que tu sois arrivé là juste à temps . . . que tu aies été prévenu, ici . . . enfin, je n'y comprends rien !

— Ne cherche pas à comprendre, mon bon, et fiche-moi la paix . . . Bonne nuit !

Et, se tournant vers le mur, l'inspecteur, qui s'était jeté tout habillé sur son lit, poussa son premier ronflement.

VII

SUIVANT sa promesse, le policier retourna au « Café du Commerce » dès le lendemain matin. Une première conjecture pouvait se présenter : l'assassin serait-il le cafetier lui-même ? Mais depuis sa visite à la propriété de feu M. Gallard, et celle qu'il avait faite le lendemain au notaire Coutureau, Grimpette avait de bonnes raisons de croire que le coup venait d'ailleurs. Seulement, voilà : il ne suffit pas d'avoir des présomptions, il faut des preuves, et c'était celles-ci que le limier s'efforçait maintenant de découvrir afin d'agir.

L'examen de la chambrette, au grand jour, lui enseigna plusieurs choses utiles. D'abord, qu'il était matériellement impossible que la petite Marie ait été surprise dans sa chambre.

Ensuite, il fallait s'arrêter à un point, très important par lui-même. Le cafetier prêtendait qu'il avait dû enfoncer la porte pour entrer, et sa femme était également catégorique à ce sujet. En ce cas, l'assassin n'était point dans la chambre de la fille de salle ; mieux : *il n'était point dans la chambre lorsqu'il avait tiré*, car comment se serait-il échappé ?

— C'est idiot, monologua Grimpette en furetant. Mais le problème se pose ainsi : ou bien l'homme a tiré sur Marie en étant ailleurs qu'ici, ou bien l'arme qui a tiré n'était point tenue par une main ! Mais en ce cas, comme dans le cas du suicide, on trouverait l'arme . . . Car je ne pense pas que le revolver, son coup fait, ait eu la présence d'esprit de se tirer des flûtes tout seul . . .

Une idée lui traversa l'esprit. Peut-être que de la rue . . . Il ouvrit la fenêtre, se pencha. Non. La rue était trop étroite. D'ailleurs, la blessure, en ce cas, eût été oblique, et non en ligne droite. *Certainement que l'assassin était en face de la petite bonne !*

Cette énigme l'occupa toute la journée. Ce ne fut que le soir, au moment où allait sonner l'heure de l'apéritif au « Café du Commerce », qu'il se traita tout haut d'âne bâté et d'idiot. Il était encore à la fameuse fenêtre. Il n'avait encore rien trouvé, rien pris, si ce n'est un superbe rhume de cerveau. Mais l'inspecteur n'en avait cure. Il venait — peut-être — d'entrevoir enfin la solution cherchée à son problème !

Il fila chez Rabonneau, et, enfermé dans sa chambre, procéda à une minutieuse toilette. D'un fond de malle, il tira une barbe postiche, une paire de lunettes. Il se grima en quelques coups de crayon, jeta un dernier coup d'œil sur la glace, et, satisfait sans doute de son ouvrage, sortit, complètement transformé.

Il retourna tout droit dans la petite rue d'où il venait. Mais là, au lieu d'entrer dans la cour du café, il se mit à muser, en homme peu pressé, et tomba enfin en arrêt devant une maison, de l'autre côté de la rue, qui annonçait, grâce à un écriteau déteint, « chambre à louer ». Il sonna.

Bientôt, une femme d'un certain âge vint ouvrir. Elle le dévisagea d'un air sournois avant de lui livrer passage.

— Je vois que vous avez des chambres à louer. Je désirerais visiter, demanda aimablement Grimpette.

— Entrez ! bougonna la femme.

Elle le précéda dans un escalier sombre, aux marches de bois glissantes, qui sentaient l'humidité. Un chat fila entre ses jambes.

— J'en ai deux seulement ! annonça-t-elle.

— Oh ! une me suffira ! protesta le visiteur.

La première était une assez belle pièce, donnant sur un jardin.

— Vous serez tranquille, ici !

— Cette chambre me paraît très convenable, en effet, convint Grimpette, bonhomme, mais peut-être serait-elle un peu chère pour moi. . Voyons l'autre . . .

— L'autre est plus petite, en effet . . .

Elle sortit dans le couloir, le suivit, ouvrit une porte. En passant, elle en referma une autre, expliquant :

— Ici, c'est ma chambre . . .

Grimpette entra dans une pièce un peu plus exiguë, meublée d'un lit de bois antique, d'un fauteuil, d'une table et d'une petite toilette. Une commode occupait un angle, surmontée d'un plâtre bon marché.

— C'est l'autre chambre à louer, dit la femme.

L'inspecteur en fit lentement le tour. En passant devant la fenêtre, il réprima un tressaillement de joie : elle donnait exactement en face de celle de la chambre de la Marie ! Etant donnée l'étroitesse de la rue, il était possible qu'un coup de revolver, tiré de là, ait atteint la jeune fille de l'autre côté. Enfin ! il tenait donc le bon bout !

Il remercia poliment, promit de rendre réponse au plus tôt, et descendit. Il avait envie de chantonner. Il avait l'impression que tout ce qui lui restait à faire, maintenant, y compris l'enquête sur le meurtre de M. Gallard, ne serait qu'un jeu d'enfant.

Il revint chez Rabonneau, se dégrima, reprit son aspect habituel, et se hâta de se rendre au « Café du Commerce » où on l'attendait pour la quotidienne partie de belote. Bien qu'à des yeux ordinaires, ces parties semblent distraction frivole et inutile, le policier y trouvait le plus grand intérêt : c'était là qu'il se documentait le plus complètement et le plus discrètement sur ce qu'il avait besoin de savoir, et cela, sans attirer l'attention.

Tout en abattant un carré d'as qui fit faire la grimace au pharmacien Doloire et au percepteur Semussac, il amena adroitement la conversation sur le voisinage.

— J'ai aperçu, en face du café, de l'autre côté de la rue, une femme qui loue des chambres. Si j'ai idée de revenir, ou de prolonger mon séjour, je ne pourrai abuser tout de même de ton hospitalité, mon vieux Rabonneau. J'avais pensé . . .

Rabonneau se mit à rire.

— Malgré tout ton flair de policier émérite, tu te tromperais joliment si tu allais te fourrer là, mon bon ! Cette femme est la veuve Fournier ; je crois, et même je suis certain qu'elle est dans les meilleurs termes avec ce bandit d'Africain. Il y va souvent, la nuit. C'est une société peu recommandable pour un honnête inspecteur de la Sûreté !

Grimpette se mit à rire aussi.

— Tu as raison ! Je préfère aller carrément à l'hôtel, bien que j'aie horreur de ça . . .

— Tu n'as qu'à rester chez moi, farceur ! Y es-tu si mal ?

— Trop bien, justement ! Je m'enlise . . .

— Bah ! bah ! pas tant que tu veux bien le dire . . . Atout, atout et atout ! Vous êtes capot, Semussac !

Grimpette estima que les deux heures qu'il avait passées au « Café du Commerce » étaient cette fois-ci encore, du temps bien employé. Il venait de recueillir un maillon de plus à sa chaîne.

Mais le soir, au lieu de dérouler sa corde romantique pour son escapade, il dit à Rabonneau :

— Mon cher, cette nuit, je dois m'absenter. Veux-tu me laisser partir par la porte ?

— Cette idée ! Naturellement . . . Tant que tu voudras . . . Mais est-il indiscret de te demander où tu vas courir la prétentaine ?

— Chez feu M. Gallard . . .

Rabonneau prit le ciel à témoin d'une pareille imprudence. Mais comme il vit Grimpette doucement obstiné, il n'insista pas.

Deux heures plus tard, foulard autour du cou et revolver au fond de la poche, Grimpette repassait le mur de la propriété abandonnée. Il avait bien l'intention, cette fois, de poursuivre la lumière entrevue jusqu'en enfer si c'était nécessaire. Mais il saurait si elle appartenait à un vivant ou à un mort ! A vrai dire, il ne se faisait aucune illusion : l'inspecteur, par son métier même, n'était pas romanesque.

Il alla tout droit, non à la porte d'entrée, mais à une petite fenêtre basse qu'il lui serait facile d'escalader. Sans hésiter, il fit sauter les scellés, et, d'un coup de poing, enfonça une vitre, non sans avoir pris la précaution de l'enduire de mastic, afin d'amortir le bruit de la chute.

Lorsque ce fut fait, il fit jouer l'espagnolette, et, silencieusement, pénétra dans la place.

Il avait repéré la lueur baladeuse au premier étage. En général, d'ailleurs, c'était là qu'on l'apercevait. Il mit revolver au poing, et, dans une obscurité totale, se dirigea vers l'escalier.

Il avait à peine monté deux marches, lorsque son instinct l'avertit d'une présence en haut, sur le palier. Presque aussitôt, il entendit légèrement craquer une marche. Quelqu'un descendait ! Fatalement, ils allaient se rencontrer !

Il n'entendait pas marcher. Pourtant, il distinguait quelque chose — quelque chose qu'il ne pouvait arriver à définir. Grimpette était brave, mais il aimait bien comprendre les choses. Or, ce bruit-là, il n'arrivait pas à en définir la nature ! « *On* » marchait, certes, puisque des marches avaient encore craqué ! « *On* » marchait, puis on s'arrêtait ! Et ce n'était pas un homme, bien sûr, qui marchait de la sorte !

Grimpette s'aplatit contre la muraille pour laisser passer l'adversaire. Il avait bien son briquet, mais il ne voulait pas en faire usage. Il cherchait à dompter ses nerfs. Il était sur le point de toucher au but ! Il frôlait le mystère ! Ce n'était pas le moment de reculer !

Tout à coup, cependant, il ne put réprimer un frisson d'épouvante. Le « quelque chose » était tout contre lui, et il sentait qu' « *on* » reniflait son vêtement. Bandant toute sa volonté, il se força à étendre les mains. Il rencontra une masse velue. Il l'empoigna. Au même instant, le « quelque chose » poussa un grognement et se jeta sur lui.

Le choc fut si rude que l'inspecteur perdit l'équilibre. Ce fut probablement ce qui le sauva. Il tira au jugé. Un hurlement plaintif lui répondit.

Grimpette se retrouva au bas des degrés un peu contusionné, mais sans grand dommage. Il se tâta, et son premier soin fut cette fois d'allumer sa lampe électrique. Alors il jura :

— Bon Dieu ! Un chien !

Un grand chien noir était étendu tout près de lui, secoué par les derniers spasmes de l'agonie. Soudain, au premier étage il distingua clairement un bruit de pas, humains, cette fois.

— « *Il* » y est encore !

D'un bond, il fut debout et s'élança dans l'escalier, lampe au poing. Il ne s'agissait plus de ruser.

Sur le palier, il hésita une seconde. Puis, entendant fuir au second, il s'élança :

Brusquement, il fit un saut de côté. L'escalier tournait. Mais caché par le coude, un homme était là — du moins, une main avec un poignet apparaissait. Cette main tenait un revolver. Par deux fois, elle fit feu sur le détective. Grimpette sentit un coup de fouet au bras gauche. Tandis qu'il cherchait à reprendre son équilibre, l'autre disparaissait.

— Crapule, va ! Il m'a touché . . .

La blessure, heureusement, n'était pas grave. Il se banda étroitement avec son mouchoir et reprit la course. Mais ce fut en vain qu'il chercha et parcourut les pièces du second étage. Le visiteur nocturne avait disparu !

Grimpette comprit qu'il avait été joué au moment où il entendit de nouveau une dégringolade dans l'escalier, un bruit de pas, puis une porte qui se fermait violemment. Mais quelle porte ? Elles étaient — du moins il le croyait — toutes fermées et condamnées . . .

L'inspecteur était heureusement un homme de sang-froid.

Lorsqu'il comprit que le pseudo-fantôme avait bel et bien disparu, il se contenta de sourire.

— Bah ! pensa-t-il, je le rattraperai toujours . . . Et moi, je vais pouvoir travailler en paix . . .

VIII

Monsieur Dobigné, le juge d'instruction, venait à peine d'arriver à son bureau, lorsqu'on lui remit un télégrame dont il fit immédiatement sauter la bande. Il déchiffra :

« Urgent venir après-midi deux heures Saujon pour sujet meurtre Gallard. »

C'était signé : Inspecteur principal Grimpette.

Le juge d'instruction eut un geste de satisfaction.

— Enfin ! murmura-t-il. Il a sans doute trouvé quelque chose de sérieux . . .

Il constata que la matinée n'était pas encore très avancée, et se plongea dans ses dossiers.

Grimpette avait envoyé cette dépêche dès le lendemain de son équipée nocturne chez feu M. Gallard, à l'ouverture même de la poste, ainsi que plusieurs autres. Il y avait été en compagnie de Rabonneau. Celui-ci lui proposa de prendre un verre avant de continuer leur promenade. Mais l'inspecteur refusa.

— Mon vieux, merci. Une autre fois. J'ai encore de l'ouvrage . . .

Les deux hommes se séparèrent. Tandis que Rabonneau continuait son chemin, Grimpette attrapait un petit chemin de traverse qui conduisait vers la Coudrée à Giraudot.

Le taillis avait l'aspect mort et lugubre des bois en automne. Sous les pieds du policier, qui avançait avec précaution, les branches mortes craquaient.

Il aperçut de loin le mur de la propriété Gallard. Mais ce ne fut pas de ce côté qu'il se dirigea. Plus loin, à travers les troncs dénudés, il distinguait déjà une cabane informe, où des peaux de lapins, accrochées, séchaient.

Il s'y dirigea tout droit. Au fond de sa poche, ses doigts caressèrent machinalement la crosse de son revolver. Son bras gauche, blessé, le faisait un peu souffrir et lui communiquait une légère fièvre. Mais tout à la joie du succès prochain, l'inspecteur n'en avait cure.

Il arriva à la hutte et, s'approchant de la fenêtre, chercha à distinguer l'intérieur à travers le carreau sale. Il n'y avait personne. Il alla à la porte. Celle-ci était fermée à clef. Grimpette eut son mince sourire de coin, et sans façons, tirant un couteau à grosse lame de sa poche, il se mit bonnement en devoir de forcer la serrure . . .

Il ne lui fallut pas grand effort pour arriver à ce résultat. Le battant céda tout de suite. Il fit deux pas à l'intérieur et regarda autour de lui.

L'ameublement était peu compliqué. Dans un coin, une méchante paillasse. Quelques ustensiles de cuisine grossiers traînaient près de l'âtre éteint. Une commode boiteuse dans un angle. Une vieille table, une chaise dépaillée. Au fond, une porte.

Grimpette y alla tout droit et l'ouvrit. Ele donnait sur une sorte de minuscule pièce sans fenêtre, où quelques fagots de brande étaient entassés.

L'inspecteur fit demi-tour, alla tout droit à la commode et se mit en devoir de fouiller méthodiquement les tiroirs. Il y avait peu de choses. Mais sous un tas de guenilles — car on ne pouvait pas appeler cela du linge — il vit ce qu'il cherchait : un revolver . . .

— Hé ! allez donc ! murmura-t-il jubilant intérieurement.

Il fourra l'arme dans sa poche. Juste à cet instant, il eut conscience





C'est avec une farouche détermination que cette jeune et énergique nation a endossé son armure et saisi son épée. D'un océan à l'autre, le Canada accélère l'allure de son effort de guerre. Des tanks, des avions, des obus, des vivres et des articles d'équipement de toutes sortes sont expédiés en vitesse afin d'assurer la victoire. Le Canada est dans la lutte jusqu'au bout !

Les sacrifices personnels doivent égaler cet effort national.

Il est de votre devoir de fournir des dollars si essentiels pour aider votre pays à poursuivre victorieusement son oeuvre. Il est de votre devoir d'**épargner** afin de pouvoir prêter votre argent à la nation quand on viendra vous en demander.

L'argent, autant que les hommes et les armes, est un facteur décisif dans cette guerre. L'épargne est une nécessité nationale.

Épargnez pour la Victoire

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

d'une présence. Il se retourna : l'Africain, sur le pas de sa porte, le considérait d'un œil mi-narquois, mi-menaçant.

— Ousqu'il y a de la gêne, y a pas de plaisir, hein ? fit-il en s'avançant lourdement.

Mais Grimpette en avait vu d'autres. Il laissa l'homme s'approcher.

— Laisse ton fusil, ordonna-t-il. Ça pourrait te coûter trop cher. J'avais justement besoin de te voir. Causons !

•

L'horloge, chez Rabonneau, était une vieille patraque au long coffre, dont le balancier de cuivre tictaquait lourdement. Autour de la table de chêne de la salle à manger, Grimpette et son ami, assis dans deux fauteuils se faisant vis-à-vis, fumaient.

— Alors, s'ébahissait Rabonneau, tu crois, toi, que l'assassin de M. Gallard viendra, comme ça . . . parce que tu le demandes ?

Grimpette secoua sa pipe, examina le fond, car elle ne tirait pas bien.

— Naturellement, qu'il viendra, affirma-t-il.

— Tu m'épates, Grimpette !

— C'est le commencement !

Juste à cet instant, on sonna. Ils entendirent la mère Pain qui allait ouvrir.

— Voilà ton assassin ! murmura Rabonneau, un peu pâle.

M. Dobigné, le juge d'instruction, entra.

— Bah ! fit Rabonneau, stupéfait, est-ce possible ?

Grimpette lui poussa le coude pour le faire taire.

— Eh bien ? monsieur l'inspecteur, interrogea le magistrat, dès les premières poignées de mains échangées. Et votre meurtrier ?

— Je l'attends d'un instant à l'autre, monsieur le juge d'instruction ! Je vous ai simplement prié de venir, afin que vous assistiez vous-même à l'arrestation et constituiez un témoin de choix, car le gibier sera peut-être un peu difficile à forcer . . .

Grimpette lui désigna une porte, puis s'y dirigeant, l'ouvrit.

— Puis-je vous demander, monsieur le juge, de bien vouloir rester dans cette pièce-ci ? Vous entendrez parfaitement . . . sans vous montrer. . .

Lorsque la porte fut refermée, Rabonneau se tourna vers son ami. Il semblait un peu nerveux.

— Voilà de la vraie mise en scène ! remarqua-t-il. On dirait un drame de l'Ambigu !

— Tu ne crois pas si bien dire ! remarqua placidement Grimpette. Les bons seront récompensés et les méchants punis . . .

Un coup de sonnette l'interrompit.

— Cette fois, fit Rabonneau, avec un rire saccadé, c'est l'assassin !

La porte s'ouvrit devant le notaire, Me Coutureau, serviette sous le bras.

— Cher maître, s'empressa Grimpette, voulez-vous prendre place ? Vous savez ce que je vous ai dit et quel rôle vous aurez à jouer . . .

Le notaire s'inclina.

— Je sais, monsieur l'inspecteur . . .

On sonna.

Rabonneau tressaillit nerveusement.

La mère Pain introduisit Constantin Maigron. Il fit un salut à la ronde, d'un air à la fois surpris et embarrassé.

— Excusez-moi, monsieur, de vous avoir convoqué ici, dit aimablement Grimpette. Mais vous n'allez pas tarder à savoir pourquoi . . .

Un coup de sonnette . . .

C'était le patron du « Café du Commerce » . . .

Il eut le même air étonné que Maigron en apercevant la société qui était rassemblée là. Rabonneau, lui, ne disait plus rien mais sursautait nerveusement à chaque nouveau coup de sonnettte.

Il y en eut encore un.

Les plus surpris, cette fois, ne furent pas les nouveaux venus, mais les assistants. C'était l'Africain, suivi de la veuve Fournier.

— Cette fois, déclara paisiblement Grimpette, je crois que nous sommes au complet.

— Mais monsieur, fit Constantin Maigron en se soulevant de sa chaise, que sommes-nous venus faire ici ?

— Régler devant Me Coutureau la succession de feu M. Gallard, répondit paisiblement l'inspecteur.

— L'action de la justice est donc éteinte ?

— Elle va l'être dans quelques instants . . .

— Vous avez trouvé l'assassin ?

— Oui . . .

Ce petit mot tomba comme une pierre. On entendit la respiration oppressée des assistants.

Maigron rompit encore une fois le silence.

— En ce cas, monsieur l'inspecteur, qui est-ce ?

— Vous, monsieur, répliqua Grimpette sans élever la voix.

Il y eut un moment de stupeur. Puis la voix furieuse de l'accusé s'éleva.

— Je proteste ! C'est ridicule ! C'est injuste ! De quoi m'accusez-vous ?

— Oh ! de presque rien, fit l'inspecteur, toujours aussi calme. Seulement du meurtre de votre oncle, M. Gallard, et de la tentative de meurtre sur la fille de salle Marie Leduc et sur moi . . . Ceci sans oublier la violation de domicile placé sous scellés et contrôle de la justice . . .

Constantin Maigron s'était laissé retomber sur sa chaise. Il bégaya :

— C'est faux . . .

— Peuh ! Tout est clair comme si j'y avais assisté. Auparavant, je dois vous révéler un petit détail qui vous expliquera l'intérêt que M. Gallard, votre oncle, prit pour Marie, la muette. Elle était sa fille.

— Non ! s'exclama Rabonneau, abasourdi.

L'inspecteur lui fit signe de se taire.

— Monsieur, ajouta-t-il, était au courant de ce secret de famille.

Il désigna le patron du « Café du Commerce ».

— Tout comme Me Coutureau et vous-même . . . Vous espériez hériter de votre oncle, et ce fut un gros désappointement lorsque M. Gallard vous fit part de sa décision de tout donner à sa fille, afin de réparer le mal qu'il avait pu faire jadis en ne la reconnaissant pas. Vous êtes revenu le voir souvent, puis, devant sa volonté inébranlable, vous lui avez donné rendez-vous, une nuit. Il était fort original, et n'avait jamais voulu, disait-il, vous recevoir chez lui, à cause de son pseudo-chien. C'est ce qui explique l'entrevue dernière que vous eûtes dans la Coudrée à Giraudot. Là, devant un ultime refus de votre oncle de modifier ses dernières volontés, vous l'avez tué lâchement, par derrière . . . Mais le meurtre avait eu un témoin : cet homme . . .

Son bras désigna l'Africain, qui opina du menton.

— Vous avez voulu vous en faire un allié, et lui avez offert une importante somme d'argent. Séduit, celui-ci accepta, et vous révéla même un secret : un passage souterrain, qui conduisait de la cave de la maison de votre oncle à un amas rocheux, situé non loin de sa cabane, et qu'il avait découvert un jour. Vous l'avez utilisé pour opérer nuitamment des perquisitions dans la maison afin de découvrir le fameux testament qui faisait Marie légataire universelle . . . Vous ne l'avez pas trouvé, pour la cause excellente que c'est Me Coutureau qui le possédait . . . Et pour effrayer les curieux qui pourraient être intrigués par la lumière dans cette maison vide, vous n'avez pas hésité à amener tout simplement d'Angers votre propre chien, en grand secret, que vous lâchiez, la nuit, dans la propriété, et qui restait enfermé, le jour, dans le passage secret. Voilà comment le chien de M. Gallard s'est trouvé enfin matérialisé.

Grimpette se tourna vers le patron du « Café du Commerce » sans écouter Constantin Maigron qui bégayait :

— C'est faux . . . c'est faux . . . Qu'on le prouve !

— Vous, monsieur, vous connaissiez fort bien le secret de la Marie. Et soit parce que votre femme et vous étiez réellement attachés à cette malheureuse, soit parce que vous espériez bien en retirer vous-même un petit bénéfice, car la succession est fort importante, vous avez facilité ses sorties et ses rendez-vous nocturnes avec M. Gallard, puis c'est vous, ensuite, qui l'avez persuadée de se rendre dans la maison afin de rechercher le testament qui était, redoutiez-vous, au profit du neveu, Constantin Maigron. La pauvre fille a bien failli payer cette expédition de sa vie, car sans moi, elle était mise en pièces, non par un fantôme de chien, mais par le molosse en chair et en os de Maigron, qui opérait lui-même justement.

— Monsieur ! hurla Constantin Maigron, pâle de fureur, lorsqu'on ose porter de semblables accusations, on les prouve !

— J'y arrive, monsieur . . . Patience ! Ne trouvant pas le testament, vous avez pensé qu'il existait un moyen plus simple et plus radical d'hériter : **supprimer l'obstacle . . .** L'Africain vous introduisit chez la veuve Fournier, et d'une fenêtre en face de la chambre de la servante, vous avez tiré, après l'avoir attirée à la fenêtre par un subterfuge quelconque. Et puis, il y avait une autre raison. *Marie savait que c'était vous, l'assassin ! L'Africain qui la courtisait, le lui avait dit !* Elle s'est évanouie en vous voyant ! Elle devenait trop dangereuse . . .

Constantin Maigron, en apprenant la trahison de son ancien complice, n'avait pu retenir une exclamation de fureur.

— Misérable ! cria-t-il. Je lui avais déjà donné dix mille francs !

LE PLUS GRAND PROBLEME CANADIEN DE L'HEURE PRESENTE

. . . Après la Guerre

. . . Après le Rapport Sirois :

La Canalisation du Saint-Laurent

Attentif à tous les problèmes d'intérêt national et désireux d'offrir à ses lecteurs une synthèse des solutions qui s'imposent, au double point de vue CANADIEN et CANADIEN-FRANÇAIS, LE SAMEDI commencera, LA SEMAINE PROCHAINE, une série de 3 articles sur les avantages et les désavantages de la Canalisation du Saint-Laurent par un économiste capable de traiter ce difficile problème avec autorité :

M. RAYMOND TANGHE,

professeur à l'Université de Montréal.

Son premier article paraîtra dans

LE SAMEDI DU 22 MARS, en vente le 15 mars.

— Tiens ! fit paisiblement Grimpette, voilà un aveu et une preuve, il me semble . . . Vous qui en demandiez, justement !

L'homme blêmit et se rassit lourdement. On vit trembler ses mains sur ses genoux.

— Eh oui ! Il a changé d'avis, quand il a su qu'il travaillait contre celle qui risquait, un jour, de le rendre riche, si elle l'épousait. C'est pourquoi nous nous sommes tout de suite entendus, lorsque j'ai été lui pousser une petite visite chez lui. Un revolver, trouvé dans un de ses meubles, m'a révélé votre nom, grâce à l'armurier qui vous l'avait vendu . . . Les balles tirées sur M. Gallard, sur Marie et sur moi, étaient identiques et provenaient de la même arme : la vôtre. Vous voyez comme tout s'enchaîne ? Il a bien vu que je ne venais point pour l'accuser du meurtre . . . Il devra répondre de complicité, mais il s'en tirera avec le minimum, s'il n'a pas de casier judiciaire trop chargé. J'ai peur que vous, vous ne soyez pas si veinard . . .

Constantin Maigron ne pensait plus à protester. Mais il était vert.

— J'ai découvert enfin le passage secret la fameuse nuit où je vous ai pourchassé dans l'escalier . . . vous vous souvenez ? Dans votre précipitation, vous n'aviez oublié qu'une chose : refermer la trappe qui donnait accès au souterrain. Voilà ce qui arrive quand on est distrait !

Il avait à peine achevé ces mots, que Constantin Maigron, d'un bond formidable, avait bousculé le patron du « Café du Commerce » qui se trouvait devant et s'élançait vers la porte, dans un geste instinctif de bête traquée. L'Africain eut un mouvement pour le retenir, peut-être. Me Coutureau se leva. Mais Grimpette ne bougea pas.

La porte s'ouvrit. Derrière, il y avait deux gendarmes. Une seconde plus tard, Constantin Maigron avait les deux poignets emprisonnés dans une paire de menottes, et était ramené dans la salle où le juge d'instruction venait d'entrer.

— Mes félicitations, monsieur l'inspecteur ! dit-il à Grimpette. C'est du beau travail ! Je vais pouvoir enfin commencer l'instruction de cette affaire, d'apparence si compliquée . . .

Le policier sourit.

— Compliquée ? Oh ! non, monsieur le juge d'instruction . . . Il suffisait de mettre en pratique ce vieil adage de la justice, toujours vrai : « Cherchez à qui le crime profite . . . » C'était simple . . .

— Mais encore fallait-il trouver. . .

Le magistrat se retira, suivi presque aussitôt par Me Coutureau, toujours digne. Les gendarmes avaient déjà emmené le prisonnier.

— Toi, fit Grimpette en se tournant vers l'Africain, tu sais ce que tu m'as promis ? Tu restes à la disposition de la justice, mon gaillard : on n'en a pas fini avec toi. Lorsque ton compte sera réglé, tu épouseras la Marie si ça te chante. Elle guérira, sois tranquille. Et tu auras le double avantage d'avoir une femme riche et pas bavarde.

— Monsieur l'inspecteur, dit le patron du « Café du Commerce », si j'osais vous proposer une tournée ainsi qu'à M. Rabonneau . . .

Grimpette sourit.

— Ce n'est pas de refus ! Il est cinq heures : Semussac et Doloire doivent nous attendre déjà pour la partie de belote. Et je me sens ce soir une sacrée veine !

GILLES HERSAY

LA MÊME NUIT

(Suite de la page 9)

. . . Quand il est revenu, les yeux à jamais perdus, comme c'est une fière nature qui ne veut pas faire souffrir, il m'a rendu ma parole. Il a craint trop de tristesse pour moi. Sous aucun prétexte il n'a voulu accepter que je sois sa femme. Sous aucun. Il veut demeurer tout seul.

•

« Alors, alors, sentant que tout serait inutile, toutes mes prières, j'ai trouvé ce moyen, ce seul moyen, auquel quelques pieux complices m'aideraient . . . On imaginerait la coïncidence émouvante, un jour, d'un accident qui, moi aussi, me priverait de la vue, coïncidence qui serait comme providentielle . . .

« Et me sachant frappée de la même façon qu'il est frappé, de la même douleur, de la même nuit, il ne refuserait plus, n'est-ce pas, monsieur, il ne refuserait plus d'associer sa vie à la mienne.

« Mais il ne faut pas qu'il devine. Il faut que l'illusion soit complète, et vous savez combien, chez les aveugles, la sensibilité est aiguë. Je dois être pour lui une sœur de souffrance . . . Alors il acceptera . . . et nous irons blottir notre bonheur quelque part, comme deux oiseaux blessés — blessés d'une semblable blessure.

« Après ! . . . je ne sais pas, monsieur . . . Cela dépendra . . . Peut-être lui révélerai-je le cher subterfuge . . . Peut-être vaudra-t-il mieux ne rien dire . . . Aurai-je la force d'aller jusqu'au bout ? . . . Ne l'aurai-je pas ? . . . L'essentiel est qu'il soit heureux, lui qui a tant souffert, vraiment heureux et par moi . . . de ce bonheur auquel il ne voulait pas croire parce qu'il ne croyait plus à la lumière, et que je voudrais qu'il le trouve, au fond de la nuit . . . »

HENRY DE FORGE

CHOSES DRÔLATIQUES

Madame — Vous êtes certaine que mon mari est entré ivre hier soir ?

La bonne — Oui, madame, et la preuve, c'est qu'il a oublié de m'embrasser en arrivant . . .

•

— Comment fais-tu pour reconnaître les deux jumelles l'une de l'autre ?

— C'est bien simple : lorsque j'arrive, Jeannette rougit.

— La clef du succès est de savoir ce que nos concitoyens ont le plus besoin . . .

— . . . Et de le leur donner ?

— Non, de le garder pour soi.

•

— Quelle est la principale qualité du bon journaliste ?

— Il faut qu'il soit capable de manger beaucoup de discours dans des banquets où les plats sont vides.



● Certaines personnes souffrent à cause d'une simple chose. Elles se croient "régulières", pourtant elles n'éliminent pas *complètement*. Des poisons pénètrent dans leur sang et quand celui-ci est surchargé d'impuretés, des douleurs peuvent se produire en nombre d'endroits de leur corps.

Il existe un moyen bien facile de remédier à cet état de choses—ce sont les Sels Kruschen! Kruschen contient non pas un seul, mais bien plusieurs sels minéraux. Ensemble, ces sels s'attaquent à la cause de nombreux malaises et douleurs. Ils aident à stimuler le foie, le rein et le canal digestif. L'élimination est *complète*, grâce à une plus grande propreté interne. Les impuretés sont expulsées du système et le sang est débarrassé de son surplus de poisons. C'est alors que vous pouvez enfin jouir de la bienfaisante "sensation Kruschen" de bonne santé et vigueur. Kruschen se vend dans les pharmacies à 25c et 75c.

Chaque matin, dans votre café ou de l'eau chaude, prenez la quantité qui tient sur une pièce de dix sous.



C'EST LA PETITE DOSE QUOTIDIENNE QUI FAIT TOUT

KRUSCHEN



La beauté physique c'est la joie de vivre

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.

Casier Postal, 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom _____

Votre adresse _____



LA FAUTE DE L'AUTRE

Par EMILE RICHEBOURG

IL SE RAPPELAIT la joie qui avait inondé son cœur loresque, souriante, elle avait mis sa main dans la sienne, puis les heures d'ivresses de la traversée lorsque, penchés sur le bastingage du navire, ils s'entretenaient de leurs rêves d'avenir.

A New-York. il était si fier des triomphes qu'obtenait partout sa beauté, et lui était heureux de l'avoir à son bras, il avait foi en elle comme en Dieu même, le temps s'écoulait avec la rapidité d'un songe.

Et cette villa des Fleurs, où maintenant il promenait sa tristesse, elle avait été témoin de son bonheur; il avait eu tant de plaisir à l'orner au gré de sa fantaisie. Que de fois,assis côte à côte sous ses épais massifs, la main dans la main, n'avaient-ils pas prêté l'oreille au chant des oiseaux et échangé des baisers qui le remuaient jusqu'au fond de l'âme !

Et de tout cela il ne lui restait rien que l'amer souvenir.

Criminelle, oui, elle l'était assurément; mais lui-même n'avait-t-il aucun reproche à s'adresser ?

Il avait quarante-quatre ans, elle n'en avait pas vingt. Son humeur s'é tait assombrie dans les graves soucis des affaires, et elle ne connaissait la vie que par les côtés joyeux ?

Comment n'avait-il pas prévu que cette union disproportionnée pouvait engendrer de fatals mécomptes !

Elle l'avait trompé; mais combien d'autres auraient menti comme elle, comme elle n'auraient pu résister à l'appât des millions qu'il lui offrait imprudemment.

Elle avait troublé son foyer d'un amour incestueux. Mais là encore n'avait-il pas à accuser son aveuglement ?

Il avait laissé, sans les surveiller, deux jeunes gens en perpétuel contact; il n'avait pas réfléchi que l'ardeur de leur jeunesse était un péril auquel ils devaient presque fatalement succomber. Faut-il s'étonner, si l'on rapproche deux matières combustibles, que la flamme en jaillisse ?

Ah ! oui, il avait été bien aveugle.

Il regrettait le temps où il ignorait. Pourquoi lui avait-on révélé la navrante vérité ? L'illusion était si douce; pourquoi la lui avait-on ravie ?

C'était cette infernale Eléna, qui lui avait rendu l'épouvantable service de l'éclairer, parce qu'elle voulait donner un élément à sa haine.

Elle avait acquitté sa dette de reconnaissance en broyant son cœur, en anéantissant pour sa famille toute espérance de bonheur.

Oh ! celle-là, il la détestait de toute la puissance de haïr qui était en lui, et la pensée de cette créature éveillait en lui un âpre désir de se venger.

Il l'avait jusqu'alors retenue captive parce qu'il voulait se servir d'elle pour arriver à tout connaître. Mais maintenant que son œuvre diabolique était accompli, il la jetterait sur le pavé, pauvre et misérable comme elle était entrée dans sa maison; il la poursuivrait partout de sa haine et la réduirait à maudire le jour où elle était née.

Il méditait les raffinements de sa vengeance lorsqu'un domestique lui apporta une carte. Il y lut le nom de Juan Marinez.

— Cet homme, dit le domestique, a sonné à la porte, il voulait entrer, mais Marmor s'y est opposé.

— Il a bien fait.

— Alors il m'a prié de solliciter en son nom la faveur d'une entrevue.

— Je ne veux pas que cet homme pénètre chez moi ; demandez-lui son adresse ; j'irai le trouver demain matin.

Il ne fut pas surpris; il avait reçu une lettre d'un de ses employés qui l'avertissait que Marinez s'embarquait sur le même paquebot qui emportait cette lettre.

— Que me veut cet homme ? se dit-il ; nous verrons.

Puis, après un moment de réflexion :

— Cette entrevue décidera peut-être du parti, que je dois prendre à l'égard de sa fille.

Il continua sa promenade, mais bientôt le tintement de la cloche lui annonça l'heure du déjeuner.

Il n'avait que deux couverts ; le père et le fils, sans se communiquer leurs réflexions, jetaient un regard attristé sur les places de Valentine et d'Edouard, vides désormais.

Le repas fut court, comme d'habitude ; ni l'un ni l'autre, ne firent honneur aux plats qui se succédaient devant eux.

La conversation manqua également d'entrain, malgré les efforts de James pour arracher son père à la mélancolie de ses idées.

On arriva ainsi au café.

— James, dit M. Barruett, as-tu fait tes calculs ? Sais-tu s'il nous restera quelque chose après la liquidation ?

— Je crois, mon père, sauf erreur, car je n'ai pas encore étudié l'affaire dans tous ses détails, que nous pourrons dérober au naufrage quelques milliers de dollars.

— Il faudra mettre en vente la villa des Fleurs ?

— Oui, mon père.

— Et aussi notre hôtel de Paris.

— Je le sais, le prix de ces immeubles est entré dans mes calculs.

— Mon pauvre James, tu ne t'attendais pas, quand nous prodiguions l'or sans compter, que nous tomberions si bas.

— C'est l'histoire de tous les jours; combien de nos compatriotes ont perdu et refait plusieurs fois leur fortune.

— Ils n'ont pas comme nous traversé une de ces crises qui paralysent la volonté.

— Qu'en savez-vous, mon père ? Le double coup qui vient de vous atteindre est terrible, mais j'ai toujours pensé que votre courage est supérieur à toutes les épreuves.

M. Barruett secoua la tête.

— Mon père, reprit James, j'ai toujours entendu dire que le travail est le grand consolateur, que celui dont la tête et les bras sont occupés finit toujours par oublier ses peines. Nous travaillerons.

— Oui, nous travaillerons.

Les Américains ont bien des défauts, mais un des traits de leur caractère est une remarquable énergie : rarement ils se laissent abattre et, après un revers, ils rebondissent sans jamais perdre confiance.

M. Barruett était bien de son pays. Il se laissa gagner par le langage réconfortant de James, qui, voyant l'effet de ses paroles, apporta un surcroît d'insistance dans son langage.

Ils dressèrent des plans, formèrent des combinaisons, projetèrent des opérations auxquelles la vie d'un homme n'aurait pu suffire.

Tout à coup M. Barruett interrompit son fils.

— Il me vient un scrupule, dit-il.

— Lequel, mon père ?

— Nous oublions Eliane.

— Nous parlons affaires, elle n'a rien à y voir.

— Tu l'as toujours appelée ta sœur, cependant tu sais, sans doute.

— Que vous n'êtes pas son père, qu'elle a été introduite frauduleusement dans notre famille. Eléna me l'a dit.

— La vipère ! Si nous relevons notre fortune, tu en auras été la cheville ouvrière. Est-il bien juste qu'elle recueille le fruit de ton travail ? Elle n'y a pas droit.

— Mon père, Eliane a eu jusqu'ici sa place à notre foyer avec tous les avantages qui se rattachent au nom de miss Barruett ; si vous le voulez bien, il continuera d'en être ainsi.

— Bien, James, le malheur qui abaisse tant de gens t'a grandi, tu es un noble cœur.

Après un moment de silence il reprit :

— Nous la garderons auprès de nous, c'est entendu ; mais nous aurons beau faire, nous ne pourrons remplacer une mère.

— La sienne s'occupait si peu d'elle.

— C'est vrai, mais la présence d'une mère est toujours une protection pour une fille. Depuis que Valentine n'est plus, je remarque déjà un changement chez elle.

— Vous croyez qu'elle éprouve un profond regret.

— Je ne dis pas cela, la pauvre enfant est encore trop jeune pour comprendre ; le mystère de la mort échappe à cet âge.

Mais elle n'est pas sans remarquer que la physionomie de cette maison n'est pas la même. Les vêtements noirs qu'on lui a fait prendre, la tristesse des visages, le silence qui règne autour d'elle, tout provoque en elle, non des réflexions, mais des impressions dont elle ne se rend pas bien compte.

Elle sent très bien que je ne suis plus pour elle ce que j'étais naguère. Je jouais avec elle, je me prêtais à tous ses caprices ; maintenant je ne puis plus, non, je ne pris plus !

Si je faisais le cheval avec elle à ses cris répétés de : Hue, dada ! hue, dada ! Je ne pourrais me retenir de pleurer !

Pauvre innocente ! je ne puis l'accuser de ce qui est arrivé, et cependant je ne puis la voir sans qu'un souvenir douloureux me serre le cœur.

Elle est venue me trouver le fouet à la main et a voulu que je prenne la position chevaline pour monter sur mon dos. Je lui ai refusé et elle s'en est allée en disant d'un air boudeur :

— Papa ne m'aime plus.

Je l'aime encore, mais suis-je bien certain de l'aimer autant que par le passé ? Puis-je répondre surtout que mon affection n'ira pas s'affaiblissant avec le temps ?

Ah ! le souvenir, l'implacable souvenir ! Qui me donnera l'oubli ?

Nous la garderons auprès de nous, James; nos cœurs, le devoir nous le prescrivent, mais je crains bien que notre tâche ne soit entourée de bien des difficultés.

Ils pressentaient des difficultés plus grandes encore qu'il ne le disait. Eliane avait beau être irresponsable de la faute maternelle ; sa présence ne rappellerait-elle pas toujours la souillure de sa naissance ? Dépendrait-il de lui de l'aimer comme si elle était réellement sa fille ?

James pouvait bien en toute sincérité promettre qu'elle serait pour lui ce qu'elle n'était pas auparavant Il ne manquerait pas de se répéter qu'elle n'avait aucun titre au nom de sœur qu'il lui avait jusqu'alors donné, et qu'elle occupait au foyer de la famille une place à laquelle elle n'avait pas droit.

Déjà l'enfant n'avait-elle pas deviné que les temps étaient changés ?

Les deux hommes se levèrent de table ; James se rendit au Havre pour s'occuper des formalités de la mise en vente et son père se rendit dans le jardin.

Il ne se sentait pas le cerveau assez libre pour se livrer fructueusement à un travail de tête.

Il passa près d'une pelouse où se trouvait Eliane avec sa gouvernante : Marmor se tenait dans une allée à quelques pas, remplissant ses fonctions de chien de garde.

L'enfant avait ses jouets, mais ne paraissait pas s'amuser ; il s'arrêta, croyant qu'elle viendrait à lui, mais elle ne parut pas s'apercevoir de sa présence ; il en fut péniblement affecté et poursuivit sa promenade.

S'il avait levé les yeux, il aurait pu voir Eléna qui, à sa fenêtre, jouissait des ravages qu'elle avait apportés dans le bonheur de la famille.

Déjà elle avait éprouvé la hideuse volupté de la haine en voyant les deux cercueils s'acheminer sur la route en pente pour aller au cimetière.

Le lendemain matin, M. Barruett se rendit au Havre; il n'en revint qu'à l'heure du déjeuner et, en sortant de table, monta dans son cabinet de travail. A peine installé, il sonna un domestique auquel il dit :

— Allez prévenir miss Eléna que je l'attends.

Elle ne tarda pas à se présenter, cachant son inquiétude sous le masque d'un calme sournois.

Elle se préparait à s'asseoir.

— Restez debout ! lui dit-il durement.

Frémissante, elle obéit.

— J'espère, dit-elle, que vous allez me rendre ma liberté, car il vous a plu de faire de moi votre prisonnière, et Marmor obéit sans doute à vos ordres en me surveillant.

— Vous oubliez que c'est à moi de vous interroger, à vous de répondre.

— Soit, je vous écoute.

— Je crois vous avoir dit que votre père était vivant.

NOTRE FEUILLETON — No 13
Publié en vertu d'un traité avec la Société de Gens de Lettres.

— Vous me l'avez dit en effet, mais cela m'importe peu ; il m'a abandonnée depuis ma plus tendre enfance. Je ne suis rien pour lui ; il n'est rien pour moi.

— Je l'ai vu ce matin.

— Ah ! il vous a parlé de moi.

— N'allons pas si vite, nous y viendrons. Je tiens d'abord à vous donner quelques détails qui confirmeront sans doute les sentiments de respect et d'affection que vous venez de manifester.

Il ne paie pas de mine, cet excellent Marinez ; il s'était fait habiller de neuf, mais ressemblait à un habitué des bas quartiers de New-York endimanché. Il était grotesque dans son veston déjà sale, avec un pantalon qui faisait divorce avec son gilet et une chemise souillée de gouttes d'une liqueur visqueuse.

Dame, il n'est pas habitué à la société des salons bien fréquentés. On m'a adressé le résumé de sa vie, elle est vraiment édifiante.

Il s'était enfui avec une danseuse, vous savez cela ; il ne roulait pas sur l'or ; il voulut forcer son amie à trafiquer de ses charmes, à son profit bien entendu. Elle se refusa à faire ce joli mêtier ; furieux, il la roua de coups, mais reçut à la joue une estifilade dont il porte encore la trace.

Ce bel exploit lui valut quelques mois de prison.

Fainéant comme une couleuvre, il ne pouvait trouver des ressources que dans le vol.

A Mexico, il oublia sa main dans la poche d'un passant et eut la maladresse de se faire pincer. Partout il se recommandait à l'attention de la police, aussi était-il constamment obligé de changer de patrie.

Le récit de tous ses hauts faits serait monotone, quoiqu'il s'appliquât à varier ses procédés pour s'approprier le bien d'autrui.

Les voyages, qui instruisent la jeunesse, furent peu profitables pour lui, et il ne put jamais arriver à pratiquer adroitement l'escroquerie.

Que voulez-vous ! l'homme n'est pas parfait.

Il ne perdait pas de vue le visage de la créole et jouissait de son humiliation. Il continua :

— Je ne sais par suite de quelles circonstances il revint à New-York, où il espérait sans doute que ses fripponneries d'autrefois seraient oubliées.

Il se procura quelques ressources dont il serait bien embarrassé d'avouer les origines. Les crises commerciales fournissent de bonnes occasions aux fripons.

J'ignore comment il parvint à se procurer des papiers compromettants pour un négociant qui était en relations d'affaires avec moi. Seul, je pouvais en tirer parti ; c'est pour cela qu'il est venu me trouver au Havre.

— Soyons de moitié, m'a-t-il dit dans son élégant langage, nous partagerons la galette.

— Vous avez accepté ? fit la créole.

— Non, miss Eléna, j'ai refusé ; il en a été très surpris ; les coquins ne comprennent rien à la conduite des honnêtes gens.

Il mâchonnait d'un air furieux le morceau de tabac qu'il avait dans la bouche et projetait de temps en temps des jets de salive jaunâtre.

Pouah ! il est répugnant, votre père.

J'oubliais de vous dire qu'il avait absorbé dans les cabarets borgnes un nombre notable de verres de gin, et sa bouche exhalait des odeurs qui n'avaient rien de commun avec les parfums dont vous imprégnez votre chevelure.

Je mentirais en vous le représentant comme un parfait gentleman.

Eléna laissait voir son embarras et son dégoût, mais ce n'était que le prélude de l'humiliation qu'il lui réservait.

— Votre père, reprit-il, allait se retirer, lorsque je lui ai dit :

« Monsieur Marinez, vous ne me parlez pas de votre fille ?

— C'est vrai, répondit-il, je n'y pensais pas. »

Excellent père, n'est-ce pas ?

Homme de calcul, il songea tout de suite au parti qu'il pourrait tirer de la situation.

« Monsieur Barruett, dit-il, vous avez élevé Eléna, vous n'avez pas manqué de lui assurer une dot en rapport avec votre situation. »

J'eus la cruauté de dissiper brutalement son illusion.

« Votre fille n'aura pas un centime de moi. Je pourrais même vous réclamer le prix de sa pension pendant les années qu'elle a passées chez moi ; mais je vous en fais grâce. Je vous la rendrai sans rien réclamer de vous. »

Je dois vous avouer, Eléna, que cette déclaration ne fit pas monter vos actions dans son esprit.

Une fille sans argent, sans un métier lucratif, que pouvait en faire un aventurier de bas étage, sans feu, ni lieu ?

« Vous devez désirer la connaître, ajoutai-je, la vue de son portrait réveillera peut-être en vous l'amour paternel. »

Je lui montrai votre photographie.

Je dois reconnaître qu'il n'est pas dépourvu de goût ; il vous trouva fort belle, et ce n'était que justice.

Ses yeux s'allumèrent, et je compris tout de suite que vous acquériez un grand prix à ses yeux. Votre respectable père n'a pas de préjugés et il me le laissa bien voir.

Pour lui tout est objet de spéculation, et il ne voit pas de raisons pour qu'un père ne trafique pas de la beauté de sa fille, pourvu qu'il en trouve le prix. Or, vous serez d'un placement facile.

— Ce que vous dites est abominable ! s'écria Eléna, les yeux étincelants de rage.

— Pourquoi donc ? Je vous ai bien étudiée ; vous avez l'âme d'une courtisane ; n'étant point capable de faire œuvre de vos dix doigts, vous ne pouvez être que cela.

Dame, tout n'est pas rose dans le métier où il vous fera entrer et pour lequel vous avez toutes les aptitudes. On commence souvent par porter des robes de velours et on finit par se vêtir de cotonnade.

Les femmes de votre espèce ne sont pas comme le vin, leur valeur commerciale n'augmente pas avec les années.

Il y a au Havre une rue où les matelots vont dépenser leurs économies en compagnie de femmes faciles. C'est là que vous pourrez bien échouer à la suite de chutes successives.

Il prenait plaisir à la cingler des outrages les plus sanglants.

Elle était devenue pourpre ; le feu de la colère lui jaillissait des yeux.

— Vous croyez donc que je me prêterai à ce rôle infâme ? dit-elle.

— Vous serez en puissance de père ; il est vrai qu'il y a une loi pour protéger les enfants contre la tyrannie des parents ; vous invoquerez les tribunaux, soit, mais vous n'aurez pas un sou pour faire les frais d'un procès, et, comme vous êtes étrangère, vous n'aurez aucun droit à l'assistance judiciaire ; il vous faudra des preuves, et votre père est assez adroit pour se mettre à couvert. Vous vous heurterez contre des difficultés insolubles.

Vous pourrez toujours essayer ; on viendra aux renseignements chez moi, et voici ce que je dirai :

« Cette fille était sur le pavé ; elle a trouvé un asile et même tous les raffinements du luxe dans notre maison ; elle a payé ses bienfaiteurs en y apportant la discorde et le deuil.

A l'âge de l'adolescence, elle était déjà le résumé de tous les vices. Elle a tenté de séduire celui qui lui servait de père, je n'ai pu comprendre alors cet excès de corruption précoce ; plus tard, je me suis rappelé son manège de courtisane éhontée.

Ayant échoué auprès du père, elle a tenté l'assaut d'un des fils, celui-ci l'a repoussée avec dégoût.

Alors, gonflée de fiel, elle n'a eu d'autre pensée que de faire le mal. Elle a pratiqué avec un art infernal l'espionnage, toutes les armes lui ont été bonnes pour faire saigner les blessures et faire répandre les larmes. Par elle, deux tombes se sont prématurément ouvertes, et elle aurait sans doute commis d'autres méfaits si je ne l'avais honteusement chassée, avec le regret de ne pas m'en être débarrassé plus tôt.

Je conclus : demain votre père vous attendra sur la route ; car je ne veux pas qu'il souille ma maison de sa présence, et en vertu des droits qu'il a sur vous, prendra possession de votre personne.

— Et si je refuse ?

— Marmor est fort ; il vous prendra dans ses bras et vous jettera à la porte comme un animal malfaisant.

Encore un mot : Vous n'emporterez que vos effets de corps, et auparavant on vous fouillera.

— Vous me croyez donc capable de vous voler ?

— Je vous crois capable de toutes les infamies. Maintenant, sortez.

D'un geste il lui indiqua la porte.

Elle sortit suffoquant de rage. Oh! cet homme qui l'avait piétinée, qui avait cherché les paroles les plus outrageantes pour meurtrir son orgueil, avec quelle joie elle se serait vengée sur lui !

Si en la livrant à son père il avait espéré lui infliger le plus cruel supplice,il avait réusi, car à cette seule pensée son cœur frémissait de colère.

Mais elle avait encore près d'une journée devant elle, elle comptait bien l'utiliser pour trouver le moyen de se soustraire à cette effrayante destinée.

M. Barruett alla trouver son fils.

— Je viens de faire une exécution, dit-il. Eléna a été sans pitié pour nous, j'ai été sans pitié pour elle. A mes yeux ce n'était pas une femme, mais la personnification de toutes les passions mauvaises. J'ai eu la satisfaction de voir que tous mes coups portaient. Sa figure était décomposée.

— Ne craignez-vous pas, mon père, d'avoir exaspéré sa haine ?

— Sa haine a atteint un degré qu'elle ne peut dépasser, d'ailleurs, elle partira demain.

— Tant mieux ; il me semble que l'air que nous respirons est empesté par elle.

Ils se remirent au travail ; M. Barruett reprenait confiance ; la situation était moins mauvaise qu'il ne l'avait cru ; plusieurs créances, qu'on avait supposé perdues, paraissaient, après mûr examen, revoir figurer à l'actif de la maison Barruett.

En prenant congé de son père pour se retirer dans sa chambre, James se réjouissait de le voir moins abattu que la veille.

Il était onze heures, tout le monde était endormi dans la villa, lorsque le cri : « Au feu ! » retentit au dehors dans le silence de la nuit ; la porte extérieure fut secouée par des coups extérieurs.

— Au feu ! répétait-on du dehors.

M. Barruett et son fils descendirent dans le jardin. Les domestiques réveillés en sursaut y étaient déjà.

"BEEF-STEAK
SERVI EN TASSE



est peu ordinaire
MAIS —
Vous pouvez jouir de la saveur du Boeuf avec une tasse de
BOVRIL"
THÉ DE BOEUF CONCENTRÉ
40-20F
"C'EST RÉCONFORTANT"



TANTE LUCIE est l'image de la solitude. Dans votre entourage, il y a peut-être de ces femmes silencieuses et tragiques. On dit en songeant à elles : "Elles étaient pourtant bonnes et jolies . . ." Mais savez-vous toute la vérité ? Ces femmes souffrantes sont restées les esclaves des malaises particuliers à leur sexe ; et sans la santé, il n'y a pas de bonheur durable, de joie sereine, de vie complète !

Des milliers et des milliers de femmes heureuses vous diront ce qu'elles doivent aux pilules FEMOL. Ce concentré végétal allège l'épreuve mensuelle et permet de franchir avec sérénité les étapes pénibles de la vie. FEMOL *n'est pas* un simple calmant. FEMOL tonifie les organes et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Chaque boîte suffit pour un traitement d'un mois et renferme une brochure médicale que vous lirez avec profit.

FEMOL
CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL
DISTRIBUTEUR :
INSTITUT CAZO
637, rue Craig ouest, Montréal.

D'une des chambres de l'étage supérieur restée jusqu'alors inoccupée sortait une lueur rouge qui déjà éclairait la cime des arbres. Peu à peu un second foyer d'incendie éclatait dans une autre aile.

Ce qui aggravait le danger, c'est qu'un vent d'est, froid et sec, soufflait, et que c'était aussi dans la partie est de la maison que commençait l'incendie.

Bientôt des jets de flammes jaillirent des fenêtres et léchèrent les murs. Le sommet de l'édifice ne présentait plus qu'une large bande embrasée.

M. Barruett avait accumulé dans sa villa des Fleurs, des meubles, des peintures, des tableaux, tout ce qui pouvait ajouter à la magnificence de cette splendide demeure.

Le feu trouvait tous les aliments qui pouvaient l'aider à se propager et faisait de rapides progrès. Les chambres de bonnes, les greniers ne formaient plus qu'un brasier.

Le toit s'écroula en répandant tout autour une pluie d'étincelles et de matières embrasées.

Les étages inférieurs allaient avoir le même sort, car rien ne pouvait désormais arrêter la marche du fléau.

Il descendait, gagnait constamment du terrain, augmentant d'intensité à mesure qu'il s'attaquait à un ameublement plus complet.

Les domestiques, dans une confusion inexprimable, se culbutant les uns les autres, s'efforçaient d'enlever les objets les plus précieux et, dans le trouble de leurs idées, emportaient des choses sans valeur, abandonnant à la destruction ce que leur maître aurait surtout tenu à conserver.

C'était devant la maison un désordre sans nom, un amas de meubles déjà atteints par le feu, de vaisselles en partie brisées.

M. Barruett assistait, pâle, inerte, à l'œuvre de destruction qu'il se sentait impuissant à arrêter.

Tout à coup, il vit la gouvernante qui, affolée, était descendue en chemise, n'ayant pas pris le temps de se vêtir.

— Où est Eliane ? demanda-t-il.

La malheureuse ne put que faire une réponse inintelligible, elle avait perdu la tête et oublié l'enfant dans son berceau.

M. Barruett voulut s'élancer, mais Marmor, se plaçant devant lui, le retint, puis s'élança au cœur de l'incendie. L'escalier était en partie détruit ; une fumée épaisse, asphyxiante, barrait le passage.

Le nègre, très agile et doué d'une grande force, pénétra au centre de l'incendie, gravit les marches, dont plusieurs s'écroulèrent sous ses pieds, puis disparut dans un tourbillon de fumée.

Il y eut un moment d'anxiété terrible parmi les assistants ; tout le monde pensait qu'il avait partagé le sort d'Eléna.

Mais au bout de quelques instants, qui parurent un siècle à tous, il reparut tenant l'enfant dans ses bras. Mais il s'agissait de revenir, de franchir le rempart de feu qui lui barrait le passage. Il fit un bon prodigieux, franchit les débris en feu qui lui brûlaient les pieds et les cheveux, les habits en cendres, il reparut dans le cercle des spectateurs.

Eliane, enveloppée dans une couverture, sans blessure, mais évanouie, fut remise par lui à M. Barruett, qui la dévora de baisers.

Le nègre se déroba aux félicitations. Une autre chose le préoccupait. Depuis le commencement de l'incendie, il n'avait pas perdu de vue Eléna qui, le sourire du triomphe sur les lèvres, repaissait ses yeux du spectacle de ce désastre.

Elle se rapprocha de la porte, attendant l'arrivée des pompiers pour fuir sans être aperçue.

Tout à coup, elle vit à quelques pas le nègre qui fixait sur elle un regard flamboyant. Elle eut peur et voulut l'éviter, mais elle n'en eut pas le temps.

Elle se sentit enlacée par le milieu du corps et soulevée de terre : elle poussa des cris perçants, mais les bras nerveux qui la portaient ne la lâchèrent pas.

La porte du rez-de-chaussée venait de céder sous l'action du feu ; Marmor la franchit.

Plus loin, un lit avec ses tentures se consumait, à côté des meubles qui ne formaient plus que des charbons ardents.

Le nègre jeta la créole au milieu de cette fournaise, ses vêtements ne formèrent bientôt qu'un voile de flammes autour d'elle. Ses appels désespérés se perdaient au milieu des crépitements de l'incendie, ses derniers sanglots s'éteignirent, puis rien, si ce n'est l'odeur nauséabonde de chairs rôties.

Marmor s'attarda quelques instants pour jouir du supplice de sa victime, cela suffit pour le perdre.

Quand il voulut retourner sur ses pas, il vit se dresser devant lui une muraille de flammes.

Il l'aurait cependant franchie si une poutre ne s'était abattue sur lui et lui avait brisé le crâne.

Savait-il qu'Eléna avait allumé l'incendie autant pour se venger que pour assurer sa fuite ? Ou bien voulait-il la punir de ses méfaits antérieurs ? C'est un secret qu'il emporta avec lui dans la tombe.

La villa des Fleurs était isolée de toute autre habitation, et la porte extérieure était restée fermée jusqu'à l'arrivée des pompiers du Havre.

On n'avait pas cherché à lutter contre l'incendie ; tout effort pour l'arrêter eût été impuissant. Les murs étaient trop légers et les matières combustibles trop abondantes.

Lorsque la pompe, après avoir gravi les hauteurs d'Ingouville, pénétra dans la cour, il ne restait plus de l'élégante villa et des communs que des pans de murs à moitié calcinés et un amas de décombres embrasés.

L'eau des bassins servit à les éteindre, et bientôt les marins qui partaient pour la pêche purent reconnaître la place où, la veille s'élevait l'édifice bien connu de la population à la colonne de fumée noirâtre qui s'élevait au-dessus des arbres.

Le kiosque de Valentine dressait toujours sa coquette construction au milieu des arbustes qui l'entouraient ; le feuillage qui la tapissait n'avait pas même été fané par le feu de l'incendie. Il ressemblait à une antithèse railleuse avec les débris sans nom qui subsistaient seuls de la pompeuse habitation.

Il était assez grand pour fournir un abri à la famille pendant le reste de la nuit.

Mais M. Barruett repoussa bien loin l'idée d'y pénétrer ; c'était un lieu maudit dont il s'était interdit l'accès pour lui et pour les siens.

Pendant les heures froides qui précédèrent la levée du soleil, il tint constamment dans ses bras la petite Eliane, s'efforçant de la réchauffer contre sa poitrine.

Elle se réveilla enfin et ouvrit ses grands yeux, étonnés de ne pas voir les rideaux de son lit, les murailles de sa chambre.

— Pauvre enfant ! dit M. Barruett. Heureusement, tu ne peux comprendre encore. Garde longtemps ton ignorance ; il faudra bien qu'un jour, trop tôt, tu apprennes les malheurs qui ont éclaté autour de ton berceau.

XIII

Conclusion

Aux scènes de haineuses rivalités, aux égarements de la passion effrénée, hâtons-nous d'opposer le tableau d'un foyer dont aucun nuage n'a troublé l'harmonie et la sérénité.

Jacques de Valmont s'était marié selon son cœur. Lui et Lydie possédaient la première condition du bonheur dans le mariage : la communauté de sentiments, la certitude que l'amour de l'un était partagé par l'autre.

Ils avaient, par surcroît, l'opulence, un nom justement considéré, des amis éprouvés. Ils pouvaient être classés parmi les heureux de ce monde.

Le comte avait donné sa démission pour se vouer tout entier à sa famille et à la gestion de sa fortune dont il faisait le plus noble emploi, répandant les bienfaits autour de lui, ouvrant généreusement sa bourse aux malheureux et aux œuvres humanitaires.

L'indépendance n'entraînait pas pour lui le droit à l'oisiveté. Sa vie était très occupée ; il ne connaissait pas l'ennui et le temps s'écoulait avec la rapidité d'un songe pour le jeune ménage.

Il n'y avait qu'une ombre au tableau de leur félicité ; il leur manquait ce complément de la famille dont parle Victor Hugo.

Tête sacrée ! Enfant aux cheveux blonds ! Bel ange à l'auréole d'or !

Et ils se rappelaient ces autres vers du poète :

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Souvent, la charmante image d'Eliane se présentait aux yeux de Jacques et ses pensées prenaient alors une teinte de mélancolie.

C'était sa fille ; il se rappelait qu'il l'avait tenue dans ses bras, la couvrant de baisers qu'elle lui rendait avec abandon, et il lui semblait entendre le son argentin de sa voix.

Pourquoi ne pouvait-il l'avoir toujours auprès de lui, assister au développement de son corps, aux transformations de son intelligence ?

C'eût été le rayon de lumière qui manquait à sa demeure.

C'était sa fille et il n'avait pas, il n'aurait jamais le droit de l'appeler son enfant ! Elle appartenait à un autre qui disposerait de son sort et, plus tard, quand devenue jeune fille elle passerait auprès de lui, il lui serait interdit de lui témoigner sa tendresse autrement que comme un étranger obligé de mesurer ses paroles, de dissimuler ses sentiments.

Ces réflexions lui revenaient souvent; il les renfermait en lui-même pour ne pas affliger sa chère Lydie et l'excellent M. Gresham, qui l'aimait comme un fils et qui lui répétait :

— Puisez dans mes coffres, Jacques ; tout ce que je possède vous appartient.

Les deux époux étaient allés passer quelque temps à Mérelle, chez la vieille grand'mère.

Elle ressentait une sorte de rajeunissement au contact de ses enfants, les encourageait à la gaîté, et sa figure rayonnait quand tous les trois étaient assis à la table de famille.

Souvent ils faisaient ensemble de longues promenades en voiture ; souvent aussi, elle leur disait :

— Allez tout seuls, mes enfants ; mes vieilles jambes ne pourraient vous suivre.

Ils faisaient alors des excursions dans les montagnes du Jura, aspiraient à pleins poumons l'air vif des hauteurs, les senteurs réconfortantes des bois de sapins et rentraient le teint animé, l'appétit aiguisé par la course.

Un jour, en descendant de voiture, ils remarquèrent l'air soucieux de la comtesse. Elle leur présenta un journal.

— Lisez le récit du double suicide de Valentine et d'Edouard, récit incomplet, car le rédacteur n'avait pas été initié à tous les détails du drame.

Ils furent atterrés.

— Jacques pensa tout de suite à l'enfant :

— Et Eliane, Eliane, dit-il, que va-t-elle devenir ?

La catastrophe prévue depuis longtemps dépassait toutes ses prévisions. Eliane n'était plus qu'une étrangère dans cette maison où sa mère laissait un souvenir maudit. N'était-ce pas à lui de donner un asile, une famille à l'orpheline ?

Il savait bien que sa chère Lydie serait d'accord avec lui, et il se rappelait les paroles de l'enfant :

— Je voudrais que tu sois ma maman !

Il ne réfléchit pas longtemps, et s'adressant à sa femme :

— Lydie, nous allons repartir pour Paris.

— Partez donc, mes enfants, dit la grand'mère, je prévoyais votre résolution.

Elle était habituée à lire dans le cœur de son petit-fils et comprenait son anxiété.

Ce ne fut cependant que le surlendemain qu'ils arrivèrent à Paris.

Ils s'entretenaient avec M. Gresham des tragiques événements, parlaient de la ruine de M. Barruett, que tous s'accordaient à plaindre. Ils se livraient à des commentaires qui se rapprochaient beaucoup de la vérité, le caractère de Valentine fournissant un fil conducteur à leurs suppositions. Le nom d'Eliane revenait sans cesse dans la bouche de Jacques.

Qu'allait devenir la pauvre enfant!

Tout à coup on annonça la visite de Mme de Gassie. Elle avait appris le retour des jeunes époux et s'était empressée d'accourir.

Elle était encore plus pâle que d'habitude ; son visage était douloureusement contracté.

— Vous connaissez la catastrophe ? dit Jacques, la mort de Valentine et d'un de ses beaux-fils ?

— Oui, mais vous ne savez pas tout.

Elle tira de sa poche un journal et mit le doigt sur un article.

L'incendie de la villa, la mort d'Elêna et de Marmor y étaient racontés.

Après l'avoir lu, Jacques poussa un cri d'horreur.

— Eliane! Eliane ! dit-il.

Une affreuse angoisse lui serrait le cœur.

Mme de Gassie était aussi bouleversée que lui.

— Ah ! mes amis, dit-elle, je suis bien malheureuse, je suis la cause première de toutes ces catastrophes.

Elle était courbée sous le poids du désespoir.

Jacques et Lydie cherchaient à la consoler ; elle avait commis une imprudence, mais elle ne pouvait en prévoir les conséquences.

— Imprudence bien coupable, dit-elle, jamais, jamais je ne me la pardonnerai.

Jacques et Lydie employaient les mots les plus affectueux pour calmer les reproches de sa conscience, elle ne trouvait pas d'expressions assez sévères pour qualifier sa conduite.

— Quand je pense, dit-elle amèrement, que je me livrais d'un cœur léger au métier de marieuse, sans son-

ger aux terribles catastrophes qu'il peut entraîner après lui. Ah ! misérable folle que j'étais !

— Vous oubliez, chère amie, dit Lydie, que vous avez contribué à mon mariage avec Jacques. L'avez-vous regretté ?

— Oh ! non ; mais alors la femme d'autrefois n'existait plus, la lumière s'était faite en moi et je savais qu'aucun alliage impur ne se mêlait à vos sentiments. Vous étiez dignes d'être heureux et je trouvais une consolation à vous aider à l'être.

Pendant ce temps-là, Jacques avait pris un parti.

— Lydie, dit-il, veux-tu m'accompagner au Havre ?

— De grand cœur, mon ami.

— Me permettez-vous de me joindre à vous ? ajouta Mme de Gassie.

— Venez, vos conseils nous seront utiles.

Le lendemain, ils prirent tous les trois l'express et descendirent au Havre dans un des principaux hôtels ; ils louèrent deux chambres à coucher et un salon.

Ils apprirent que M. Barruett s'était installé avec James et Eliane dans un hôtel beaucoup plus modeste. Il était retenu au Havre par la réglementation de quelques affaires, entre autres par ses démêlés avec la Compagnie qui avait assuré la villa des Fleurs.

Jacques de Valmont ne voulut pas ajourner la visite qu'il devait faire à l'Américain.

Il ne se dissimulait pas ce que cette démarche présentait de délicat.

Il n'avait pas la certitude que la fatale lettre avait été remise à M. Barruett, mais il devait le supposer. Dans tous les cas, ses relations avec Valentine étaient vraisemblablement connues de lui.

Il est vrai qu'en Orient, la jalousie du passé n'existe pas. Un mari ne garde pas rancune à sa femme des souillures qui ont précédé son mariage. Mais il n'en est pas ainsi chez les peuples d'Occident, où l'on pardonne rarement à ceux qui nous ont précédés dans le cœur de la femme aimée.

M. Barruett ne devait pas échapper à la loi commune, et celui qui avait été l'ami de Valentine ne devait pas s'attendre à recevoir un cordial accueil.

En effet, lorsque Jacques se présenta, il put remarquer sur le visage de l'Américain une légère contraction des traits. Celui-ci n'osa pas refuser la main que lui tendait le visiteur, mais il ne la pressa pas ; toute son attitude était d'une froideur glaciale.

James, qui était occupé à dresser des comptes devant une table, ne se leva pas ; sa physionomie était également malveillante.

Eliane était assise auprès de la fenêtre ; elle était pâle et triste sous ses vêtements de deuil, ses joues avaient perdu leur fraîcheur.

D'un élan spontané, elle se précipita vers son bon ami, qui la couvrit de caresses.

— Chère enfant, chère enfant ! dit Jacques.

Ses yeux laissèrent échapper des pleurs.

— Eliane, Eliane, que faites-vous ? dit M. Barruett d'une voix sévère.

D'un geste, il réprima cet élan.

L'enfant jeta sur lui un regard attristé et retourna lentement à sa place.

— Monsieur, dit Jacques, l'aimable réception que vous m'avez faite à New-York, nos anciennes relations à Paris, m'ont encouragé à venir vous voir.

L'Américain s'inclina sans répondre.

— Monsieur Barruett, continua Jacques, M. Gresham, mon beau-père et votre ami, m'a chargé de vous dire que si vous éprouviez quelque embarras d'argent, il serait heureux de vous venir en aide.

— Remerciez mon ami Gresham, mais sa fortune appartient à sa fille et à son gendre. Il ne doit rien en distraire ; d'ailleurs, j'espère bien me relever sans le secours de personne.

La conversation avait débuté sur un ton qui n'autorisait pas Jacques à sortir des banalités.

La présence de James ne lui permettait pas d'aborder le sujet qui l'intéressait avant tout.

— Monsieur Barruett, dit-il, si j'osais, je vous prierais de me reconduire.

— J'allais vous le proposer.

Les deux hommes sortirent et pendant quelques temps longèrent les quais encombrés de monde sans échanger une parole, chacun des deux sentant la gravité de la situation. Ils gagnèrent ainsi une partie du rivage où il n'y avait personne.

M. Barruett rompit le premier le silence.

— Monsieur le comte, dit-il, vous me parliez tout à l'heure de l'accueil courtois que vous avez reçu chez moi, c'est que j'ignorais alors ce que j'ai su depuis.

— Qu'avez-vous appris ?

— Qu'avant mon mariage avec Mlle Merson, elle avait été votre amie.

— Je ne puis le nier.

— Non, vous ne le pouvez pas, car j'en ai la preuve irrécusable. Cette lettre est bien de votre main ?

Il tira de sa poche la lettre accusatrice qui ne le quittait jamais et avait, à cause de cela, échappé à l'incendie.

— Monsieur Barruett, permettez-moi de m'expliquer franchement, comme un galant homme parlant à un galant homme. Tous les deux, nous avons été trahis. Lorsque j'ai écrit cette lettre, je ne pouvais prévoir que Valentine vous épouserait assez hâtivement pour que je ne fusse informé qu'après le fait accompli. Je l'ai amèrement regretté.

— Sans doute parce que cela pouvait avoir des conséquences désagréables pour votre ancienne amie.

— Non, monsieur, elle m'avait donné le droit de la haïr ; je n'avais cependant contre elle aucun sentiment de vengeance ; elle m'était indifférente. Mais je tremblais pour vous, pour Eliane.

Quand de la Franche-Comté je suis revenu à Paris, les conséquences de la confiance que comme moi vous aviez placée en elle étaient irréparables. Vous étiez parti sur la « Bretagne » avec celle que vous aimiez d'un amour aveugle.

Tout ce que pouvaient espérer pour vous ceux qui s'intéressaient à votre bonheur, c'était que vous ignoriez toujours la vérité, c'était que Valentine réparât sa faute, en payant d'une reconnaissance sans bornes l'honneur que vous lui aviez fait en l'épousant.

M. Barruett resta quelques instants pensif, promenant silencieusement ses regards sur l'immensité de la mer. L'accent, la physionomie de son interlocuteur, avaient une expression de sincérité dont il était touché.

— Vous avez raison, dit-il enfin ; l'illusion était douce et j'étais heureux tant que je ne savais pas, mais quel cruel réveil quand mes yeux se sont ouverts à la lumière !

Monsieur le comte, ajouta-t-il, vous ne m'avez pas dit comment cette lettre était tombée aux mains de l'infâme créature qui me l'a remise.

— Un misérable que vous avez connu, de Migrane, l'avait volée et voulait s'en servir pour exercer un honteux chantage, extorquer de l'argent. Votre femme avait cru la racheter à prix d'or, mais il n'en avait livré que le fac similé ; tous les moyens ont été tentés pour ravoir l'original. Finalement un moyen audacieux fut employé. La nuit, au Havre, où il s'était rendu, on envahit sa maison, on le terrassa ; malheureusement, il était en tête à tête avec une femme qui s'enfuit en emportant sa lettre.

— La créole, l'infernale créole : mais comment ce de Migrane en était-il possesseur ?

— Je suis obligé, monsieur Barruett, d'accuser une personne qui m'a autorisé à vous faire l'aveu de sa faute. Mme de Gassie l'avait trouvée chez Valentine et c'est à elle qu'il l'a dérobée.

— Mme de Gassie ! elle savait ? Oh ! maudite soit la confiance que j'avais mise en cette femme !

— Ne soyez pas si sévère, monsieur Barruett. Elle ne pouvait prévoir l'avenir. Le repentir a suivi de près ; jamais elle n'a pu se consoler. Tout ce qu'il lui a été possible de faire pour réparer sa faute, elle l'a fait. J'ai été témoin de son désespoir quand elle déplorait son impuissance. Elle s'est condamnée à une vie de pénitence et de macérations; la belle mondaine qui brillait avec tant d'éclat dans les fêtes a étonné le monde par l'austérité de sa réclusion.

Plaignez-la, car elle aussi a été victime.

M. Barruett ne répondit pas ; depuis qu'il entendait la voix douce et persuasive de Jacques, ses pensées s'inclinaient à l'indulgence. Il n'y avait qu'un seul être contre lequel son ressentiment ne capitulait pas.

C'était Eléna que, même morte, il maudissait comme l'instrument de son supplice.

Jacques attendait l'occasion de lui parler d'Eliane.

— Monsieur Barruett, dit-il, j'ai un aveu à vous faire ; lorsque je suis allé à New-York, j'avais la pensée d'enlever Eliane.

— Oh ! monsieur le comte.

— J'ai vu que vous l'aimiez d'une tendresse infinie, j'ai renoncé à mon idée plutôt que de vous déchirer le cœur.

— Oh ! oui, c'eût été un coup mortel, je l'aimais tant !

— Alors, mais maintenant ?

— Maintenant, je l'aime encore. Pourquoi la rendrais-je responsable d'une faute qu'elle n'a pas commise ? Cependant, ajouta-t-il avec quelque hésitation, il m'est impossible de me dissimuler à moi-même que je ne puis plus avoir avec elle le même abandon, le même laisser-aller. Quand je la vois, une autre image se dresse devant moi. Ma voix, mes yeux ne sont plus les mêmes. Elle s'en aperçoit sans doute, car elle n'a plus ce rire qui me rendait si joyeux ; elle ne me provoque plus à jouer et ne connaît plus ce charmant babillage qui autrefois remplissait la maison.

Puis, je ne pourrai plus lui procurer le bien-être et le luxe dont elle était entourée. Peut-être m'en voudra-t-elle de ce changement.

— Vous allez retourner en Amérique, monsieur Barruett, vous serez absorbé par les affaires. Il vous sera bien difficile d'entourer cette enfant des soins que réclame son âge.

M. James ne peut aimer le souvenir de sa belle-mère ; lui sera-t-il possible d'aimer sa fille ?

M. Barruett ne répondit pas ; cette réflexion, il se l'était faite lui-même.

Les deux hommes se comprenaient sans s'expliquer plus clairement. Jacques, remarquant la tristesse de l'Américain, ne jugea pas à propos de poursuivre plus loin la conversation.

— J'espère, monsieur Barruett, dit-il, que vous voudrez bien faire visite à ma femme.

— Oui, monsieur le comte, j'irai.

(Lire la suite page 37)

LA SCIENCE PROTÈGE



La peau délicate de votre Bébé...

Le Savon Baby's Own n'est pas simplement un savon pour la toilette. Il est le résultat d'années d'une évolution scientifique et d'un soin infini dans la fabrication—un savon pur, doux, non-irritant, qui nettoie à fond et possède un parfum subtil agréable, si en rapport avec la peau d'une tendresse précieuse des bébés.

Les mères soigneuses ont confiance au Savon Baby's Own et les médecins et infirmières attachés aux cliniques en recommandent l'usage.



Le Savon de Beauté d'une Précieuse Pureté

LA VÉRITÉ SUR LES CORS



●Les cors sont causés par pression et frottement. Mais il est maintenant facile de les enlever. Placez d'abord un emplâtre Blue-Jay sur le cor ; ceci soulage la douleur en ôtant la pression. Un médicament spécial agit ensuite sur le cor, le détache et permet de le soulever. En évitant ensuite pression et frottement, vous empêchez la réapparition du cor. Achetez les Emplâtres Anti-cor Blue-Jay — 25c pour 6.

EMPLÂTRES ANTI-COR **BLUE-JAY** BAUER & BLACK

ASTHME BRONCHITE

FAITES VENIR UN ESSAI GRATUIT

Si vous suffoquez, si votre respiration est sifflante, haletante, si vous respirez avec difficulté — si vous êtes malade et las de vous lever la nuit à cause de l'insomnie — c'est que vous n'avez pas encore demandé un ESSAI GRATUIT du remède qui m'a apporté le soulagement. J'ai souffert le martyre il y a six ans, mais mes crises de suffocation et de respiration embarrassée sont maintenant disparues. Je dors profondément toute la nuit. Je ne puis vous promettre des résultats similaires ou meilleurs que ceux que j'ai obtenus. Mais, si vous m'envoyez vos nom et adresse sur une carte postale, je vous donnerai une généreuse démonstration du fameux Traitement Free Breath absolument gratuit. Si vous acceptez cette offre d'essai gratuite, écrivez aujourd'hui même à M. O. W. DEAN, Free Breath Products Co., Dept. 1116, Toronto, Ont.

20 verges d'étoffes à robes $2.98

40 verges, $5.79. Spun Crêpe Anglais ; imprimé ; broadcloth anglais. Vente d'écoulement. Longueur de 4 verges; nouveaux dessins, nuances à la mode. Valant jusqu'à 75c la verge. Envoyé C.O.D., plus quelques centins pour frais de poste. Garantie de remboursement.

TEXTILE MILLS, Dépt. 53 B, MONTREAL



Martyre d'Eliane

par PAUL D'AIGREMONT.

MONSIEUR Gourdon sonna, en effet, et un garçon de bureau s'étant présenté reçu l'ordre d'aller quérir le témoins en question.

La sage femme répéta exactement les mêmes paroles que Fitou, avec la passion et l'acharnement en moins.

Elle impressionna fortement le procureur.

Il fit parler d'autres personnes également, et toutes répétèrent ou à peu près les mêmes affirmations.

Elles étaient plus vagues et moins précises, mais de toutes, il ressortait que mademoiselle de Mazolles exaspérait Etienne, et que celui-ci, plus d'une fois, l'avait menacée de se débarrasser d'elle par n'importe quel moyen.

Vers onze heures, comme monsieur Gourdon était rompu de fatigue, on vint lui apporter deux nouvelles.

D'abord l'autopsie était terminée.

Le résultat ne laissait aucun doute et sur l'heure du crime et sur les moyens avec lesquels il avait été commis.

L'état de la digestion et de l'estomac permettaient d'affirmer que le meurtre avait eu lieu entre onze heures et demie et minuit, plutôt vers minuit . . .

Les blessures relevées sur le corps de la morte démontraient que deux instruments avaient servi à la tuer : un vulgaire couteau à lame épaisse et solide, puis un instrument plus fin, plus aigu, de forme particulière, c'est-à-dire un sujet, mais mieux encore un compas, comme ceux dont se servent les ingénieurs ou les architectes.

La lame triangulaire, aigüe, très fine et longue, avait pénétré dans la poitrine du côté gauche, et avait touché en plein le cœur.

La mort avait été instantanée.

Il existait également d'autres traces sur le corps de la morte, c'étaient celles de la strangulation, accompagnée d'ecchymoses profondes sur le bras gauche.

Il y avait eu lutte évidemment, et la victime avait dû se dégager, car le rapport le certifiait, la blessure au cœur seule avait donné la mort, mais instantanément.

Monsieur Gourdon réfléchissait profondément, en étudiant les termes aussi nets que catégoriques et cependant très modérés du rapport que les deux docteurs Landre et Longuavoine avaient rédigé en commun.

Il se disait que vu l'opinion publique — même en admettant que dans un moment d'exaspération arrivée à son paroxysme, Boncœur eût perdu la tête et se fût débarrassé de cette vieille fille acariâtre, méchante et égoïste qui le martyrisait, — la situation d'Etienne, après ce rapport, devenait particulièrement délicate.

Il était profondément absorbé dans ses réflexions, lorsque la porte, subitement ouverte, donna passage au docteur Laffitte.

Il était resté auprès de l'ingénieur pendant que le vieux médecin pratiquait l'autopsie à l'hôpital avec le docteur Landre, son confrère et son élève.

— Longuavoine m'a chargé de venir tout droit vous prévenir, monsieur le procureur, dit-il, lorsque M. de Boncœur aurait recouvré ses sens.

Or, depuis quelques minutes, M. de Boncœur, quoique brisé de fatigue, comprend tout ce qui se passe autour de lui. Non seulement il est en état de répondre aux questions qu'on lui adresse, mais il en posa lui-même de fort nombreuses.

— Lesquelles ? . . .

— Il parle constamment de mademoiselle de Mazolles. Il devine qu'elle est morte et pleure abondamment.

— Ah ! . . . Et quelles paroles prononce-t-il par rapport à cette vieille parente ?

— Il dit simplement qu'il a peut-être eu tort de lui résister. Il regrette de n'avoir pas eu assez de patience avec elle.

— Ah ! fit une seconde fois le procureur.

Le magistrat regarda Etienne jusqu'au fond de ses prunelles si claires, si droites. Et plus que jamais il eut cette impression profonde et réelle que ce loyal garçon n'était capable ni de mentir, ni de commettre une action basse et vile . . .

Cependant, il se raidit contre ce sentiment tout intime, et comme un magistrat n'a le droit de juger que sur des preuves, non sur des intuitions, il dit à brûle-pourpoint :

— Oui, elle est morte, bien morte, mais point écrasée comme vous paraissez le croire.

Etienne devint livide.

— Ah ! fit-il vivement. Comment alors ? . . .

Monsieur Gourdon, de ses lèvres tremblantes, laissa tomber un seul mot :

— Assassinée ! . . .

Boncœur se dressa tout d'une pièce.

— Assassinée... répéta-t-il les yeux hors de la tête . . .

Puis, au bout de quelques secondes d'une stupeur qui certainement n'était pas jouée, il dit encore :

graves, et qui me mettraient sur la trace de la vérité. Expliquez-vous.

— Et moi, je vous dis encore, je ne peux accuser personne.

Ce n'est pas dans mon caractère. Mais interrogez-moi, et tout ce que vous désirerez savoir, je vous le dirai en répondant aux questions que vous m'adresserez.

— Que vous était mademoiselle de Mazolles ? . . .

— Je n'en sais rien.

— Comment ! est-ce possible ? . . .

— C'est la vérité. Elle se faisait appeler « ma faute » par moi. Comment était-elle ma tante ? Du plus loin que je me souviens, cette question m'a toujours préoccupé, et je la lui ai posée mille et mille fois. Toujours cette demande a provoqué chez elle de violents accès de mauvaise humeur; ou bien elle ne voulait pas me répondre, ou bien elle me disait : « Quand il le faudra, je te l'expliquerai. Mais je veux seule juger du moment opportun pour cela . . .

Une autre fois, comme je lui faisais observer; « Mais si je suis votre neveu, je suis donc le fils ou le petit-fils de votre unique sœur madame Tissier ? » . . .

Elle m'a répondu avec colère :

— « Tu ne sais ce que tu dis, tu n'est rien à ma sœur. Je t'ai fait me nommer « ma tante » pour que tu sois moins seul au monde ».

Pas un mot de plus.

— Alors veuillez me raconter comment s'est passée votre dernière soirée avec elle.

— Bien volontiers, mais il faut que je vous donne certaines explications.

— Je vous écoute.

— Je suis ingénieur, vous le savez. Mon éducation, au moins d'après les paroles amères que mademoiselle de Mazolles ne me ménageait pas, avait été cause de très durs sacrifices de sa part.

De cela, je lui gardais une reconnaissance profonde.

Cette reconnaissance eut été évidemment plus grande si mademoiselle de Mazolles m'avait un peu moins reproché, ce que je lui avais coûté... Mais, que voulez-vous, il faut prendre les gens comme ils sont.

— Et ces reproches ont-ils souvent dégénéré en scènes violentes . . .

— De sa part, c'était facile. Ma tante s'exprimait ordinairement avec une grande vivacité de son caractère.

Elle criait et ronchonnait toujours, et à propos de tout.

Mais voulez-vous que je continue le récit très exact de ce qui s'est passé entre nous, durant les dernières heures que nous avons vécues ensemble.

— Je vous le demande.

— Donc, étant ingénieur, et même sorti dans les *bottiers*, c'est-à-dire dans les dix premiers de l'école, je pensais bien utiliser mes brevets et m'employer de façon intelligente quelque part.

Vous comprenez que la vie de Santenay, que vous connaissez et ce qu'on peut y faire n'étaient pas pour me séduire, moi qui depuis si long-

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Au cours de l'enquête dirigée par M. Gourdon, le magistrat sentit que la résolution de Etienne de Boncœur était de celle que rien n'entame. D'autre part, la déclaration de Félix de Mazolles avait impressionné, malgré lui, le procureur et l'avait mis horriblement en méfiance.

Et sans laisser le médecin continuer :

— Je vais auprès de lui, dit-il.

Il avait déjeuné à la hâte; il était libre.

Il prit, en effet, son chapeau, et vivement malgré son extrême fatigue, poussé par l'idée de remplir son devoir, idée qui dominait tout en lui, il se dirigea à pas pressés vers la maison de Gardère, dans laquelle Etienne se trouvait toujours.

La fièvre l'avait quitté, mais sa blessure le faisait horriblement souffrir. En dépit de la défense formelle du docteur Longuavoine, il avait voulu se lever. Une intolérable douleur lui avait arraché des cris et l'avait forcé à se recoucher.

— Ah ! monsieur . . . monsieur . . . s'écria-t-il dès qu'il vit le procureur, donnez-moi des nouvelles exactes de ma pauvre vieille tante . . .

J'espérais tant qu'elle ne serait qu'évanouie, quand je vous l'ai rapportée . . .

On me dit qu'elle est morte, bien morte, sans que rien n'ait pu la faire revenir à elle . . . Est-ce vrai ? . . .

Gourdon était impressionné jusqu'aux mœlles.

Boncœur jouait-il la comédie ? . . .

Ou bien était-il sincère ? . . .

Alors il ignorait l'assassinat, et tout . . .

— Ah ! mon Dieu, quelle punition! Pauvre tante ! . . . Pauvre tante ! . . .

Il leva violemment ses deux bras au-dessus de sa tête, rejoignit les mains en un geste tragique et fit craquer toutes les articulations de ses doigts crispés.

La punition de quoi ? . . . demanda le procureur d'une voix calme, mais énergique.

Etienne ouvrit la bouche. Il leva les yeux, vit le regard du magistrat attaché, scrutateur, sur son visage, alors l'intuition de l'accusation portée contre lui naquit en son âme le prit, l'affola. Il comprit qu'il allait avoir à se défendre. Non pas avec des sentiments et des mots, mais posément, sérieusement, car son bonheur, son seul bien à lui, qui n'avait pas de famille, qui était seul au monde, allait être en jeu.

Une sueur froide au front, il se raidit.

Sa volonté, de premier ordre comme son intelligence, reprit le dessus et il répondit :

— Je ne peux pas accuser, moi qui vais avoir probablement à vous prouver mon innocence, monsieur le procureur, mais interrogez-moi, et tout ce que je pourrai vous dire honnêtement, je vous le dirai, comptez-y.

— Vous avez évidemment fait allusion en parlant d'une punition qu'aurait encourue mademoiselle de Mazolles à des faits peut-être très

---

NOTRE FEUILLETON — No 2

Publié en vertu d'un traité avec la Société de Gens de Lettres.

temps rêve de mettre en valeur l'énergie et la volonté qui sont en moi . . .

Donc, il a quelques mois, voyant que je n'étais pas d'une grande utilité à mademoiselle de Mazolles, j'avais écrit à mes anciens professeurs leur demandant de penser à moi s'ils entendaient parler d'une situation d'avenir.

Ils savaient tous que le travail et les difficultés n'étaient pas pour m'effrayer.

Ils m'avaient promis leur appui.

Une première fois, l'un d'eux, qui me porte en réel intérêt, avait trouvé pour moi une place d'ingénieur électricien dans une usine d'Australie.

Avant d'accepter définitivement, je prévins ma vieille parente.

— Comment prit-elle la chose ?

— Aussi mal que possible.

— Expliquez-vous.

— Elle prétendait que mon devoir strict était de me consacrer à elle, de ne pas la quitter, de rester constamment à ses côtés.

— Elle vous aimait peut être passionnément.

— Etienne eut sur ses lèvres fines, une expression de profonde mélancolie, mêlée à un scepticisme profond.

— Mademoiselle de Mazolles ne m'a jamais aimé, dit-il enfin.

A l'âge où les autres enfants vivent surtout de caresses, de gâteries, ou d'affections, je n'ai jamais reçu d'elle ni un baiser, ni une parole qui m'eût rendu si heureux, moi, dont le cœur d'enfant était assoiffé d'expansion et de tendresse . . .

— Alors, à quoi attribuez-vous la dépense qu'elle a faite de ne pas aller au loin chercher une situation ?

— Elle est morte ! . . . J'aime mieux ne pas parler de certaines choses . . . Je me reproche, même à l'heure actuelle, mon jugement sévère sur elle.

Toujours est-il que devant ces objurgations ses scènes, ses violences, j'ai refusé, l'an passé, les brillantes propositions qui m'étaient faites

Peut-être, me disais-je, au fond d'elle-même, y a-t-il dans son cœur fermé un coin qui m'appartient . . .

Et je restais à Santenay dans ce désœuvrement qui m'était si douloureux, supportant encore les reproches cruels qu'elle me faisait sur mon inutilité, sur le peu de ressources que je lui apportais . . . sur ce qu'elle dépensait pour moi.

— Mais c'était horrible cela. . . ne put s'empêcher de s'écrier le procureur qui pourtant s'était promis d'écouter Boncœur sans lui donner aucune preuve d'approbation ou de blâme.

Il ajouta en pensant à ce que ce cher garçon avait enduré :

— Vous avez dû beaucoup souffrir?

— Au delà de tout, mais passons...

Je croyais, en effet, que mon devoir strict était de supporter cette vie pénible et je serais resté fidèle à ma résolution malgré des injustices dont on ne peut avoir l'idée, si une chose n'était venue bouleverser notre vie de fond en comble.

— Quelle chose ?

— Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la grande déception que mademoiselle de Mazolles avait éprouvée dans sa jeunesse, et qui avait, affirmait-on, fait dévier son caractère et fermé son cœur à tout jamais ? . . .

— Ses fiançailles avec le baron Victor de Mazolles, et l'abandon de celui-ci ? . . .

— Précisément. Elle avait conservé de ce fait, au moins en apparence, une rancune profonde.

— Vous dites en *apparence* ? . . .

— Oui . . .

— Pourquoi cette restriction ? . . .

— Parce que cet ancien fiancé si détesté, contre lequel j'avais entendu toute ma vie des récriminations incessantes, des récriminations, qui, certains jours, en devenant plus intenses, touchaient à la haine la plus furieuse, est arrivé un beau matin, mourant, à Santenay. A quelques vingt-quatre heures de là, le curé est venu de la part du moribond demander à mademoiselle de Mazolles d'aller le voir.

Elle n'a ni hésité, ni attendu, mais pas seulement un quart d'heure, vous m'entendez ?

—-Comment, elle y est allée ?

— Elle y a volé. Le curé est entré chez elle vers six heures.

Il n'avait pas terminé sa phrase que mademoiselle Christine pénétrait dans sa chambre, laissant le prêtre seul et en plan dans la fameuse salle des gardes.

Elle a mis un bonnet plus propre sur ses cheveux gris et sans manteau, sans gants, sans rien, elle a couru comme une folle à la villa du bord de l'eau.

— C'est incroyable . . . Elle y est restée longtemps ? . . .

— Quatre jours sans sortir. C'est-à-dire qu'elle a soigné son ancien fiancé, qu'elle ne l'a plus abandonné une minute, couchant dans sa maison, y mangeant, s'y étant installée comme chez elle

Elle a reçu ses recommandations dernières.

On m'a affirmé qu'elle l'avait enseveli de ses mains . . .

— Et vous ?

« Comment, moi ? . . .

— Etes-vous allé dans cette maison-là ?

— Jamais de la vie. Je ne connaissais ce monsieur que par de fort laides histoires que ma vieille parente m'avait ressassées depuis que j'étais au monde. Je n'avais pour lui, on le comprendra, qu'une estime fort médiocre.

Mademoiselle de Mazolles m'a bien envoyé chercher, mais j'ai refusé et de mettre les pieds chez ce vieux grédin, et surtout de paraître à son enterrement.

— Comment a-t-elle pris cela ?

— Aussi mal que possible. D'autant plus qu'ayant promis de veiller sur le fils unique du baron, monsieur Félix de Mazolles, mademoiselle Christine l'a journellement reçu chez elle quand elle a été revenue dans sa maison...

— Journellement, dites-vous ? . . .

— Plus que journellement même, c'est-à-dire plusieurs fois par jour.

Ils demeuraient des heures entières en grande conférence, seuls tous les deux . . .

Elle paraissait lui raconter toutes ses affaires par le menu.

Une fois même elle l'a envoyé à la recette générale à Auch, toucher des coupons de rentes, chose qu'elle n'avait jamais faite avec moi.

— Et vous, que deveniez-vous au milieu de tout cela ? . . .

— Je sentais que je les gênais, et je fuyais la maison, d'autant plus que ma vieille parente me faisait des scènes plus violentes encore qu'auparavant : me reprochant mon peu de sympathie pour ce garçon qu'elle adorait, auquel elle trouvait toutes les vertus, et qui m'horripilait, moi, car j'estimais qu'il était faux, menteur et hypocrite.

— Avez-vous eu des discussions ensemble, monsieur de Mazolles et vous ?

— Jamais. Je lui avais défendu de se mêler de ma conduite ou de mes affaires, et presque toujours je sortais dès qu'il arrivait.

C'est du reste ce que j'ai fait hier au soir encore . . .

Le procureur sursauta violemment, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Comment, hier soir ? . . .

— Oui, hier au soir : et j'ai même laissé monsieur de Mazolles seul avec ma tante, j'étais dans un état à ne pouvoir le supporter. Hier, moins que jamais.

— Expliquez-vous . . .

— Je suis prêt à le faire.

— D'abord, quelle heure était-il quand monsieur de Mazolles est venu chez sa tante ? . .

— Dix heures moins quelques minutes.

— Et quand vous êtes parti, vous ?

— Dix heures et quart ou dix heures et demi, à peu près.

— Voyons . . . voyons . . . La fièvre ne vous a pas fait perdre la mémoire ? . . .

— Si je l'ai perdue un instant, ce qui est possible, je l'ai bien retrouvée, je vous le jure . .

— Vous parlez bien d'hier au soir avant la catastrophe ?... Pas d'avant-hier ? . . Insista encore monsieur Gourdon, tant les affirmations précises, et paraissant si sincères de Marianne, l'ancienne nourrice, lui avaient laissé une impression profonde.

Mais Etienne aussi, avec ses grands yeux largement ouverts, la façon dont il disait tout ce qu'il savait . . . tantôt s'accusant, tantôt regrettant ses paroles sévères, tantôt au contraire, se laissont aller à l'exaspération que cette vieille fille, toujours égoïste et impitoyable, lui avait causée. Etienne lui inspirait une entière, une absolue confiance.

Lequel des deux, de Marianne ou de Boncœur, mentait, cherchait à le tromper ? . . .

— Oui, affirma l'ingénieur, parfaitement, cela se passait hier soir.

— Comment la discussion, entre vous et mademoiselle de Mazolles, a-t-elle commencé ?

— J'avais reçu, avant-hier, une lettre d'un autre de mes professeurs.

Cette fois-ci la situation paraissait magnifique, on me demandait à Sydney, dans une maison aussi importante que sérieuse.

Je réfléchis longuement, car je ne voulais prendre aucune décision à la légère.

Mais j'estimais néanmoins que mademoiselle Christine n'étant plus seule au monde, son neveu ne lui marchandant pas ses visites, je pouvais enfin songer à moi.

Je me donnai alors jusqu'hier soir pour bien me décider, et me trouvant toujours dans les mêmes dispositions, ayant consciencieusement pesé mon devoir, je résolus d'annoncer mes projets, le soir même, à ma vieille parente.

Ce que je fis.

Avec toutes sortes d'égards, je lui exposai ma situation délicate chez elle, vis-à-vis d'elle, chargeant son budget, vivant de charité et étant souvent une gêne pour elle.

— J'eusse déjà, et depuis longtemps travaillé de mon état, si l'idée de vous laisser seule, et la défense que vous m'en faisiez ne m'eût fait hésiter, lui dis-je.

Vous m'avez dix fois, vingt fois, depuis deux ans, empêché de partir.

Aujourd'hui, où nos conditions de vie ont changé, je suis décidé . . .

Elle entra dans une colère folle, me menaçant, m'insultant, me défendant plus que jamais de partir.

— Vous avez votre nouveau neveu, monsieur de Mazolles, qui me remplacera avantageusement ici, lui dis-je avec un très grand calme.

Et comme elle insistait, qu'elle se montait, qu'elle criait à faire écrouler la maison, je lui répondis encore:

— Tout ce que vous pourrez dire ou faire est inutile. Ma résolution est prise. J'irai gagner ma vie. Je ne vous serai à charge plus longtemps.

— Et avec quoi partiras-tu ? me dit-elle enfin, car tu n'auras plus un fifrelin de moi, pas un liard, tu entends ! . . .



44RF
Avec des toasts, muffins, brioches, gaufres et crêpes.
Sirop Doré Bee Hive



MAIS PAS AUSSI ÉNORME QUE LA VALEUR BRANVIN

Branvin, rouge ou blanc, est le choix des Canadiens d'un océan à l'autre . . . un vin vieilli à point . . . à la saveur corsée . . . d'une richesse qui satisfait . . . cependant, qui ne coûte pas plus cher que les vins ordinaires.

JORDAN WINES (Québec) LTD. Q9
MONTRÉAL - QUÉBEC
Produisent aussi le fameux Porto et Sherry "Challenge"



SEULEMENT $1.75 FLACON D'UN GALLON
Bouteille de 26 oz. 40¢
Bouteille de 40 oz. 60¢

LA MEILLEURE VALEUR EN VIN AU CANADA
BRANVIN de JORDAN

Bouilloire Community Plate. Les fabricants recommandent Silvo pour votre argenterie.



Silvo

Le poli que requiert votre argenterie

Silvo enlève de la surface de l'argenterie, de façon rapide, douce et inoffensive, toute trace de ternissure et de taches. Par sa vertu bienfaisante, Silvo redonnera et conservera à VOTRE argenterie sa splendeur première.

S9F

Silvo
POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE



Madame ou Mademoiselle.
Nous pouvons vous prouver qu'un commerce Rawleigh a domicile peut vous rapporter des Profits aussi considerables que font les hommes. Au-dela de 135 necessites. Si vous voulez commencer en affaires pour vous-meme sans capital et avec notre aide, faites-le immediatement et vous ne devriez jamais regretter votre decision. Pour renseignements complets, ecrivez a Dept. C-SAM

THE W. T. RAWLEIGH CO., LTD. MONTREAL



C'est un bon tonique qu'il vous faut

Un tonique que vous pourrez facilement digérer et assimiler, qui ne constipe pas, et qui vous fera vite recouvrer force, santé et énergie. Ce tonique c'est le délicieux

M1

Elixir Tonique du Dr Montier

VOS FAUSSES DENTS

glissent-elles ou tombent-elles ?

FASTEETH, poudre améliorée que l'on met sur les dentiers pour les tenir bien en place. Les fausses dents ne peuvent plus ni glisser, ni remuer, ni tomber. Aucun goût de colle ou de pâte. FASTEETH est une poudre *alcaline* (non-acide). Ne surit pas. Empêche "l'haleine des dentiers". Procurez-vous FASTEETH dans n'importe quelle pharmacie.

— Je ne vous demande rien, lui déclarai-je. Vous avez déjà trop fait pour moi, Je m'engagerai comme aide-chauffeur sur un paquebot en partance. Je suis décidé à tout, excepté à des actions honteuses. Or, le travail, quel qu'il soit, n'est pas dans cette catégorie-là, au contraire . . .

— Ne lui auriez-vous pas dit à ce moment précis :

— Je vous réduirais en miettes plutôt que de renoncer à ma volonté . . .

— Non, il y a erreur. Des mots à peu près semblables ont, en effet, été prononcés entre nous, mais ils n'avaient pas le sens que vous dites.

Comme elle m'injuriait plus fort et me menaçait du poing, je lui ai déclaré :

— Pour me faire renoncer aujourd'hui à cette idée très juste et très sage de gagner ma vie, il faudrait me réduire en miettes.

— Vous le jurez ? . . .

— Absolument. Par un singulier phénomène, la scène est aussi présente à mon esprit que si elle s'était passée il y a cinq minutes.

— Où a-t-elle eu lieu, cette scène ?

— Dans la salle à manger, celle qui donnait sur le jardin.

— Et les fenêtres étaient-elles ouvertes, ou fermées ? . . .

— Grandes ouvertes, comme toujours.

— A-t-on pu vous entendre ?

— De chez Fitou et de la maison de Marcellin, le maréchal ferrant ? Parfaitement. Il n'y avait personne chez le maréchal, mais chez Fitou, ils étaient nombreux, à cause de Louise qui était malade.

— Comment la visite et l'immixtion de monsieur de Mazolles dans votre affaire ont-elles eu lieu ?

— Comme ma tante m'injuriait et criait de plus belle, monsieur de Mazolles, tout simplement, est entré sans frapper.

D'abord, la porte de la route était toujours ouverte, ainsi que dans la plupart des maisons de Santeney; ensuite, dans notre dispute, nous avons bien pu, mademoiselle de Mazolles et moi, ne pas entendre le bruit de la sonnette

Bref, dès qu'elle l'a vu, ma tante, toujours hors d'elle-même, lui a fait part de ma résolution

— Dis, Félix, lui a-t-elle crié, toi qui m'aimes, toi qui es un brave cœur, comprends tout le déshonneur dont ce misérable va me couvrir ?...

On dira que je l'ai jeté dehors pour ne pas le nourrir quand, au contraire j'ai fait de si durs sacrifices pour lui . . .

Moi qui l'ai élevé, hébergé, chauffé, dans quel ridicule ne va-t-il pas me faire tomber ?

— Alors qu'a répondu monsieur de Mazolles ? . .

— Il a dit textuellement ceci :

« Etienne ne peut pas, ne doit pas « partir, ce sont des mots en l'air « qu'il regrette déjà, j'en suis con- « vaincu . . Son devoir est de demeu- « rer auprès de vous aussi longtemps « que vous désirez l'y garder . . . »

Alors, mon nom prononcé familièrement par cet être que je n'avais jamais autorisé, ni même encouragé à le faire, la façon dont il s'occupait de mes affaires quand je le lui avais toujours défendu, plutôt avec une certaine raideur; les paroles qu'il osait prononcer, tout cela porta mon exaspération à son comble . . .

— Je vous ai prié, monsieur, lui dis-je très vivement, une fois pour toutes, de vous mêler de ce qui vous regardait. Or, j'estime que ce qui me concerne ne vous touche en rien. Faites-moi donc le plaisir de vous taire, et cela sur-le-champ ! . . .

Il prit fort mal la chose, étant encore soutenu éperdument par ma tante qui redoublait ses injures.

La dispute devint violente, très violente même.

J'ai la tête de plus que ce monsieur, mes forces sont triples des siennes...

J'étais sur le point de lui faire un mauvais parti.

Mais le sentiment de ma dignité me revint à temps.

Je me dirigeai vers la porte en disant :

— Je devrais vous corriger comme vous le méritez. Mais vous ne valez certainement pas la peine que je commette une action au-dessous de moi.

Adieu, ma tante . . . Puisse ce triste sire ne pas donner raison à l'opinion que j'ai de lui et qu'il mérite certainement. Demain, je partirai . . .

Et je les ai laissés : lui, en proie à une rage froide, indescriptible, elle, bredouillant de colère, me montrant le poing.

— Où êtes-vous allé à ce moment précis ? . . .

— Je suis sorti dans le jardin.

La demie de dix heures a sonné peu après au couvent des Ursulines, tout proche, vous le savez.

Je me suis alors assis sous la tonnelle du bout du jardin, j'y suis resté assez longtemps. Puis n'entendant plus parler chez ma tante, pensant que le calme y était revenu, ayant moi-même repris possession de mon énergie, j'ai quitté le jardin.

Mais j'avais réfléchi longtemps sous la tonnelle, et onze heures sonnaient quand je me suis éloigné du vieux château . . .

— De quel côté vous êtes-vous dirigé ?

Etienne ouvrit la bouche, mais, tout à coup, il s'arrêta, hésita et au bout de quelques minutes seulement, il dit :

— Je ne voulais ni rester sur mon banc où le froid de la nuit me gagnait, ni en rentrant à la maison m'exposer à y retrouver monsieur de Mazolles.

Alors, comme j'avais besoin de me remuer un peu, j'ai erré dans la campagne.

— Est-ce la vérité cela ?

Les yeux d'Etienne vacillèrent de nouveau, pleins d'une certaine angoisse, mais il finit par dire :

— Qu'est-ce que cela peut faire à la mort de mademoiselle de Mazolles que je sois allé dans un endroit ou dans un autre ?

L'essentiel c'est de vous prouver que je n'étais pas au château lorsque le crime a été commis; pas davantage quand l'explosion a eu lieu.

Or, je vous donne ma parole la plus sacrée que je n'y étais pas . . .

— Votre parole, j'y crois, personnellement; mais je ne serai pas seul dans cette affaire, et il faut que vous donniez aux autres magistrats qui interviendront des preuves concluantes que vous dites la vérité.

De la nuque aux talons Boncœur tressaillit.

Allait-il compromettre Eliane ? . . .

Aussitôt il se dit qu'il aimerait mieux les pires choses.

Et, ferme, résolu à se taire, sans hésitation, il répondit :

— Si je devais parler à quelqu'un, ce serait à vous, qui m'inspirez une illimitée confiance, monsieur le procureur. Mais, je ne puis le faire.

— Le serait-ce encore plus, que mes lèvres doivent rester closes,. Et elles le resteront . . .

Et tout à coup, l'énergie profonde avec laquelle il avait prononcé ces paroles, fit place à une expression plus éphémère, plus mondaine, si l'on peut s'exprimer ainsi, et il ajouta :

— Mais je ne sais d'ailleurs pas ce que je dis. Je suis allé vaguer dans la campagne par une nuit magnifique pour donner le temps à ma colère de se calmer un peu; quoi de plus naturel ? . . .

Monsieur Gourdon le regarda quelques secondes avec une attention intense.

Les yeux clairs étaient restés limpides et droits. Seule, une ride profonde se voyait au milieu du front superbe, brillant d'intelligence.

— Il y a une femme sous roche, pensa le magistrat.

Et tout haut :

— Il existe des circonstances dans la vie, tellement graves, dit-il lentement, que certaines considérations, majeures d'ordinaire, peuvent s'effacer devant l'honneur qui est en jeu.

La physionomie de l'ingénieur se fit dure, presque hautaine, et ce fut avec un profond sentiment de dignité qu'il répondit :

— Permettez-moi de demeurer seul juge de ce que dois faire et dire . . .

Monsieur Gourdon sentit que la résolution de Boncœur était de celles que rien n'entame.

— A votre aise, dit-il. Réfléchissez. Parlez-en au docteur Longuavoine, qui parait être votre grand ami. Moi, je reste à votre disposition. Mais je désire que vous vous décidiez à dire la vérité, car il serait vraiment dommage qu'un brave garçon comme vous se perdit sans profit pour personne . . .

Etienne ne répondit pas.

— Au revoir, murmura le procureur sur le ton d'une profonde sympathie.

Et ayant estimé qu'il valait mieux laisser Boncœur seul avec lui-même, il disparut.

IV

L'EMBARRAS D'UN HONNETE HOMME

LA VISITE chez l'ingénieur avait duré longtemps.

Il était quatre heures de l'après-midi environ.

Le procureur était brisé de fatigue.

Depuis le matin vers une heure, c'est-à-dire au moment où l'explosion avait eu lieu, il n'avait pris aucun moment de repos, mangeant à peine, allant d'un endroit à l'autre, seul pour cette besogne colossale, s'agitant, se remuant, voulant avec sa nature précise arriver à un résultat, c'est-à-dire à se faire une opinion personnelle le plus tôt possible.

Il avait, en effet, dans cette affaire, un mystère qu'il pressentait et qu'il eût voulu percer à tout prix.

Mais les forces humaines ont des limites, et comme l'énervement commençait à le gagner, il pensa :

— Je vais chez moi me reposer quelques heures, après je verrai mieux les choses; et ce soir, au Cercle, je serai plus apte à écouter les racontars que l'on ne va pas manquer d'y faire, surtout à démêler peut-être au milieu des bavardages quelques indices qui pourront me mettre sur la piste.

Il se dirigea donc chez lui, où une vieille femme lui tenait son ménage de garçon fort en ordre, car il n'était pas marié.

Il prenait ses repas à l'hôtel, où étaient également en pension ceux de ses collègues dans la même situation que lui, et quelques autres fonctionnaires de la ville.

Il entra avec son passe-partout, sans sonner.

Mais aussitôt il recula de deux pas, éprouvant un vif sentiment de contrariété.

En effet, dans le petit jardin qui précédait sa demeure, un individu était debout, tournant le dos à la porte d'entrée fort occupé en apparence à considérer un admirable massif de roses qui commençait à fleurir.

Au bruit de la porte se refermant, l'inconnu se retourna vivement.

La contrariété de monsieur Gourdon augmenta.

L'individu qui l'attendait était Félix de Mazolles.

Celui-ci s'avança vers le procureur, la main tendue.

Monsieur Gourdon ne put refuser cette main, car il avait rencontré plusieurs fois le jeune baron au cercle de Santenay.

C'était un garçon cependant plutôt froid et d'une absolue correction de manières.

D'une taille légèrement au-dessous de la moyenne, il était blond avec une longue moustache soyeuse, plus claire que les cheveux.

Sa bouche, fine, souriait rarement.

Le menton nettement accentué décelait chez lui aussi une volonté de premier ordre. Cependant, en général, il inspirait peu de sympathie. Mais cela tenait peut-être à des yeux glauques, aux paupières épaisses et qu'il voilait de ses cils très longs quand il causait avec quelqu'un, ce qui faisait que l'on en distinguait difficilement l'expression.

Il parlait lentement toujours. Il ne s'émouvait jamais; son calme, sa possession de lui-même paraissaient être à toute épreuve.

Cependant, en ce moment, sa pâleur était livide.

A le regarder attentivement, on eût pu même voir ses lèvres trembler imperceptiblement. Mais il n'avait pas l'intention de nier ou de dissimuler cette émotion, car il dit aussitôt au procureur.

— Excusez l'état de bouleversement dans lequel vous me voyez, je suis sous le coup d'un sentiment qui me rend à peu près fou . . .

Sans pouvoir continuer, il essuya la sueur qui découlait de son front.

— Voulez-vous que nous entrions chez moi ? demanda le magistrat.

— Je ne demande pas mieux. Je viens du Parquet. Or, comme je tenais essentiellement à vous voir au plus tôt, et que votre greffier m'a dit que vous ne reviendriez probablement pas dans votre cabinet de la soirée, je me suis permis de vous attendre ici.

Monsieur Gourdon l'avait introduit dans une très vieille maison qu'un miracle d'ordre et de propreté seul, rendait habitable.

Au rez-de-chaussée, un long corridor se voyait d'abord.

Vers le milieu de ce corridor, le procureur fit entrer son visiteur dans une pièce qui lui servait de cabinet.

Elle était d'une simplicité monacale.

Une large table sur laquelle se trouvaient un nombre respectable de dossiers, une bibliothèque pleine de livres de droit, souvent consultés, en faisait le seul ornement, avec quelques fauteuils et des chaises en paille.

Il fit asseoir le jeune baron bien en plein jour, en avant, toutefois, l'habileté de faire passer sa manœuvre inerperçue; puis il eut un geste qui semblait dire :

Je vous attends, et je vous écoute...

Félix de Mazolles ne paraissait pas encore maître de son émotion.

Il commença cependant.

— Ma vieille nourrice, Marianne Barrère m'a envoyé ce matin, un bout de billet dont le contenu m'a mis dans l'état où vous me voyez encore; elle disait, en effet, que mademoiselle Christine de Mazolles, ma tante ou plutôt la cousine germaine de mon père avait été assassinée cette nuit, tandis que l'assassin, probablement pour effacer la trace de son crime faisait sauter la maison.

Mon étonnement, si douloureux, dure encore.

J'ai fait atteler et je suis accouru.

— Alors, le but de votre visite ?...

— Mais me mettre à votre disposition, et entendre de votre bouche autorisée, la vérité sur la catastrophe, la vérité sans exagération ni amplification.

Monsieur Gourdon, les yeux à demi clos, semblait écouter ou réfléchir profondément.

Il donna les détails que lui demandait Félix de Mazolles, comme un brave et bon homme sans grande malice, avec plutôt un grand air d'amabilité.

Le jeune baron hochait douloureusement sa tête fine et pâle, mais ne se permettait pas d'interrompre le magistrat même par une exclamation.

— Mais l'assassin, monsieur le procureur ? demanda-t-il lorsque monsieur Gourdon parut avoir terminé son récit, le connaît-t-on ?

— Pas encore, répondit l'autre de sa même voix tranquille. J'espère toutefois que nous y arriverons.

— C'est bien à désirer, répondit le jeune homme.

Et tout à coup, le procureur qui regardait Félix un peu en-dessous et qui évidemment sentait plutôt qu'il ne voyait que son aplomb et son calme lui revenaient, lui dit à brûle-pourpoint.

— A quelle heure avez-vous quitté mademoiselle de Mazolles hier au soir ? . .

Le jeune baron tressaillit imperceptiblement, mais d'une voix point émue, sans un tremblement, ni une hésitation, il répondit aussitôt :

— Je ne suis point allé hier soir chez mademoiselle de Mazolles. Ayant en effet l'intention de me rendre à Camarade pour faire couper mes foins ce matin, je lui fis une petite visite vers cinq heures et demie; cette visite a duré jusqu'à six heures, puis je ne l'ai pas revue.

— Je crois que vous faites erreur...

Félix releva vivement la tête.

— Il était peut-être bien six heures et quart, quand je l'ai quittée, mais pas davantage, je le certifie, dit-il.

— Rappelez bien vos souvenirs.

— Ils sont précis et exacts.

— Ah ! . . . Et, à dix heures, n'êtes-vous pas venu chez votre vieille tante ? . . .

— A coup sûr, non. A dix heures, j'étais à Camarade, ma propriété, j'y étais arrivé vers neuf heures et demie, à peu près. A dix heures, je donnais des ordres à mon maître valet, je lui demandai si la faucheuse était en état pour la fauchaison, le lendemain matin, avec le jour.

Il m'a répondu affirmativement Alors je lui ai dit à ce moment-là :

— Mon brave Gentil, allez vous coucher, il est dix heures, et comme vous prendrez de la peine demain matin, il faut être à même, par un bon sommeil, de faire honneur à la besogne.

Et il m'a, en effet, quitté, tandis que moi je me couchais et je dormais les poings fermés jusqu'à ce matin cinq heures.

J'ai même grondé Mathieu, mon vieux domestique, à qui j'avais dit de m'éveiller dès l'aube.

Monsieur Gourdon avait écouté le jeune homme sans donner le moindre signe d'approbation ou de blâme.

L'autre, devant le silence du magistrat, reprit de son même ton calme et naturel :

— Mon vieux Mathieu qui est parti avec moi de Santenay vers neuf heures — deux ou trois personnes que j'ai rencontrées en route pendant que je me rendais à Camarade . . . certifieront, chacune de leur côté, monsieur le procureur, ce que je vous dis là, — mon maître valet, Poulet Bordeneuve, également vous affirmera qu'à dix heures j'étais à Camarade. En arrivant je l'ai envoyé se coucher.

— Comment se nomment les personnes que vous avez croisées sur la route ? . . . demanda monsieur Gourdon, avec une insistance qui ressemblait furieusement à la plus outrageuse des méfiances.

Félix de Mazolles répondit aussitôt :

— Lalande le forgeron, qui m'a dépassé près de l'avenue de Camarade, et Mothes, le peintre, qui lui, au contraire revenait, allant vers Santenay.

— Ils étaient à pied ou en voiture ?

— Lalanne était dans son petit break à quatre roues, le peintre dans une jardinière à deux places.

— Vous ont-il reconnu ? . . .

— Ils m'ont salué en m'appelant par mon nom.

— Bien.

Et monsieur Gourdon, minutieusement, sur un bloc-notes inscrivait les divers renseignements que lui donnait le baron de Mazolles.

Celui-ci continua :

— Quelqu'un vous aurait-il donc dit, monsieur le procureur, que j'étais revenu chez ma vieille parente ?

— Oui répondit gravement le magistrat, cela m'a été dit en effet.

— Par une personne honorable, digne de foi ? . . .

— Vous allez en juger. Celui qui m'a certifié que vous étiez à dix heures chez mademoiselle de Mazolles, qu'il vous y avait vu, qu'il avait causé avec vous, et qu'après une discussion, presque une dispute, il était sorti de la maison, vous laissant à dix heures et demie en tête-à-tête avec la vieille demoiselle, c'est . .

Le procureur s'arrêta, regarda le jeune baron et finit par ajouter lentement :

— Voyons, aidez-moi . . . Inutile de persister dans votre dénégation, vous comprenez que mes renseignements sont aussi sûrs que nets et convaincants . . .

— Mais je vous jure que cette assertion est fausse, archi-fausse . . .

Je suis arrivé à neuf heures et demie, peut-être neuf heures trois quarts à Camarade. J'ai trouvé mon maître valet et sa femme déjà couchés; j'ai fait lever l'homme, j'ai causé avec lui jusqu'à dix heures, puis je me suis mis au lit après.

Comment, ayant donné des ordres jusqu'à dix heures, aurais-je pu être à cette minute précise à Santenay, chez mademoiselle de Mazolles, alors qu'il y a douze milles, peut-être treize avec l'avenue, entre ma maison et la demeure de ma pauvre parente ?

— Cependant, j'ai la plus grande confiance en celui qui m'a certifié ce que je viens précédemment de vous dire.

L'individu qui a parlé ainsi, qui a inventé cette chose aussi fausse que monstrueuse est à coup sûr l'assassin lui-même, et dans tous les cas mon ennemi acharné.

— Inutile de jouer aux propos interrompus dans une affaire aussi grave. Celui qui m'a parlé de votre visite, c'est Etienne de Boncœur.

— Ah ! se contenta de dire Félix de Mazolles, avec un éclair dans ses yeux verdâtres.

— Alors, il ment ? . . . demanda le procureur à brûle-pourpoint.

— Il ment, affirma catégoriquement le jeune baron. Je puis prouver que j'étais à dix heures précises à Camarade. Je puis prouver également que mon cheval, ma voiture, Mathieu et moi, n'avons pas bougé de la campagne jusqu'à aujourd'hui une heure ou à peu près, ayant reçu à midi et demi seulement la nouvelle de la catastrophe.

— Comment le facteur, qui s'était engagé à être chez vous à dix heures, ne vous a-t-il remis le billet de votre nourrice qu'à midi passé ? . . .

— C'est aussi aisé à prouver que le reste.



● N'attendez pas que l'insuffisance de volume approprié dans votre régime alimentaire cause chez vous la constipation, pour ensuite recourir à l'usage de violents purgatifs. Mangez du ALL-BRAN KELLOGG régulièrement . . . buvez beaucoup d'eau . . . et évitez ce genre de constipation. Chez votre épicier. Fabriqué au Canada par Kellogg.

ALL-BRAN Kellogg



REVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

—et vous sauterez du lit "gonflé à bloc"

Il faut que le foie verse deux livres de bile dans l'intestin, chaque jour. Si cette bile n'afflue pas librement, vos aliments ne se digèrent pas. Ils se putréfient et se corrompent dans l'intestin. Des gaz vous gonflent. Vous vous constipez. Les poisons se répandent dans tout l'organisme et vous vous sentez abattu, déprimé et vous broyez du noir.

Un simple mouvement des intestins n'atteint pas toujours la cause ; il vous faut quelque chose qui agisse sur le foie. Seules les bonnes vieilles Petites Pilules Carter pour le foie ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Inoffensives, végétales, douces, pour faire couler la bile, demandez par leur nom les Petites Pilules Carter pour le Foie — Carter Little Liver Pills. Refusez catégoriquement toute imitation. 25¢.



3 PDS. LONG. GRATIS Télescope

Rend tout près de vous, les objets éloignés. Reconnaissez les gens à des milles. Etudiez la lune et les étoiles. Du plaisir en masse. Utile chaque jour. Ce géant télescope a cinq parties; recouvert de cuirette; anneaux de cuivre.

Donné GRATIS et port-payé en vendant des Graines de semences ou des Cartes de Pâques, ou tous les deux, pour $2.50. Ecrivez aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent. CADEAU EXTRA pour la promptitude.

T-2 Les GENS de la MÉDAILLE d'OR
1440 rue Ste Catherine Ouest, Montréal

4 robes de RAYON pour dames $2.98

Crêpe anglais, crêpe spun rayon, tweed. Patrons nouveaux. Valeur $1.69 chacune. Toutes les couleurs. 34 à 44. Grandes tailles, 46 à 52. 4 robes $3.99. Protection de remboursement. C.O.D., plus quelques cents pour frais de poste.

TEXTILE MILLS, S. A., Montréal.

Avez-vous des cadeaux à faire . . .

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

J'ai fait, ce matin, commencer la fauchaison par les prairies que je possède sur la Pinsette, c'est-à-dire, les plus éloignées de la ferme.

Vers dix heures ou dix heures et demie, Renaud qui est un peu âgé, ne me trouvant pas à la maison a dû déposer le billet avec les journaux que je reçois sous la porte d'entrée, où je ne les ai trouvés qu'en rentrant, c'est-à-dire, à midi et demi.

— Et la femme qui vous a fait la cuisine était-elle donc également absente ?

— Oui elle était à la fauchaison, comme tout le monde. Elle n'est revenue qu'à midi moins un quart, pour mettre la soupe faite la veille, sur le feu; et comme j'allais moi-même revenir, elle n'a pas jugé utile de venir me porter le petit paquet.

— Vous avez réponse à tout, fit remarquer monsieur Gourdon.

— Parce que tout ce que je vous dis est la vérité pure.

— Je le souhaite pour vous.

Cette fois-ci, Félix de Mazolles se redressa.

Sa longue patience paraissait être à bout.

Ses traits d'ordinaire si calmes, si impassibles, étaient convulsés.

— Oh ! non finit-il par dire, tout a des limites. Je ne comprends pas les soupçons si humiliants dont vous m'entourez, monsieur le procureur, moi qui m'adresse si loyalement à vous, moi qui, au lieu de vous fuir, viens au contraire vous dire : « Un grand malheur m'arrive, dites-vous la vérité sur ce qui s'est passé . . .»

Est-ce qu'il ne tombe pas sous le sens que si j'avais n'importe quoi à me reprocher, je fuirais la justice, commettant même probablement les pires imprudences pour ne pas me trouver en contact avec elle ?

Les yeux vagues, monsieur Gourdon répondit :

— On ne sait pas, c'est à voir . . .

Puis plus haut :

— Je répondrai carrément à votre protestation. Je me trouve en présence de deux affirmations aussi précises, aussi graves l'une que l'autre.

Monsieur Etienne de Boncœur, sans vous accuser, sans formuler quoi que ce soit contre vous, m'a fait un récit très simple et qui m'a paru extrêmement véridique; de ce récit il ressort que, hier soir, vous êtes entré, à dix heures, chez mademoiselle de Mazolles.

Il raconta et les propres paroles de la vieille demoiselle, et ce que vous lui avez répondu, et comment monsieur de Boncœur, outré de la manière indiscrète et familière dont vous vous mêliez de ses affaires qui, dit-il, ne vous regardaient pas, vous a prié brusquement de vous taire . . .

— Et, vous croyez que j'eusse supporté cette défense ? . . .

— Il paraît que vous l'avez fait.

— Je proteste avec la même énergie.

— Passons. Dans tous les cas le récit de monsieur de Boncœur m'a paru extrêmement sincère. D'un autre côté, vous, vous m'affirmez qu'à dix heures précises, c'est-à-dire au moment où monsieur de Boncœur prétend que vous êtes entré chez mademoiselle de Mazolles, vous donniez des ordres à votre maître-valet dans votre propriété de Camarade, distante de Santenay de douze à treize milles.

L'un de vous deux, évidemment, altère la vérité.

Mais lequel ? . . .

— Oui, lequel ? . . . répéta avec un grand sang-froid le jeune baron.

Et il continua sans paraître éprouver ni angoisse, ni émotion :

— C'est un malheur, évidemment, pour monsieur de Boncœur, que j'aie plusieurs témoins, qui appuieront absolument mon dire. Pourra-t-il vous donner les mêmes preuves de sa véracité, lui aussi ? Je le souhaite pour lui. Mais je vous avoue que si vos soupçons me blessent, ils ne me tourmentent pas le moins du monde . . .

En effet, Marianne, ma nourrice, qui m'a vu rentrer de chez mademoiselle Christine, vers six heures, qui m'a fait souper, qui m'a aidé à monter en voiture avec Mathieu; celui-ci qui m'a conduit à Camarade; Lalande, le forgeron, qui m'a croisé en route; Mothes, le peintre, qui m'a vu en entrant dans l'avenue de Camarade, enfin Bordeneuve, mon maître-valet, auquel je donnais des ordres, comme dix heures sonnaient, tous ces gens-là sont mes appuis et mes répondants auprès de vous, monsieur le procureur.

— Très bien; impartialement, je contrôlerai tous les dires. Mais, pour le moment, il y a une chose qui s'impose, c'est votre confrontation avec monsieur de Boncœur.

Il sembla au procureur que l'œil glauque de Félix de Mazolles se durcissait, se voilait un peu, mais cela pouvait être l'effet du peu de sympathie qu'inspirait au magistrat ce garçon très jeune, mais encore plus maître de lui, et qui, sous le coup d'une méfiance injurieuse, ne se démontait pas, ne s'indignait pas, ne se troublait pas.

Alors, tout de suite, et l'interrompant dans ses réflexions plus ou moins bienveillantes, le jeune baron lui dit en se levant :

— Est-ce immédiatement que vous voulez nous voir ensemble, monsieur de Boncœur et moi ? . . .

— Immédiatement . . . oui . . .

— Malgré votre fatigue ? . . .

Cela ne doit pas compter pour moi; la vérité passe avant tout.

— Bien, je suis à votre disposition. A moins que vous n'aimiez mieux envoyer chercher monsieur de Boncœur.

— Je le ferai si ce malheureux garçon pouvait marcher.

— Ah ! . . . Et pourquoi ne le peut-il pas ?

— Ce matin, il est entré dans la maison démolie par suite des explosions qui se sont produites. Vous le savez sans doute.

— Oui, ma vieille nourrice me l'a dit par à peu près.

Mais comment cela est-il arrivé ?

— C'est ce que je cherche à savoir.

Boncœur a trouvé le corps de mademoiselle de Mazolles, il l'a rapporté.

Mais en l'arrachant du milieu des poutres et des platras écroulés autour d'elle, Etienne de Boncœur a marché sur une longue cheville en fer. Cette cheville lui a causé une blessure profonde. On a retiré du pied ce morceau de fer, mais les tissus sont tellement enflammés, qu'il lui est impossible de mettre les pieds par terre.

Il sembla de nouveau à monsieur Gourdon que l'œil du baron avait des lueurs étranges.

— Et, demanda Félix de Mazolles, au bout de quelques secondes, où a-t-on transporté Boncœur après son accident ? . . . A l'hôpital, sans doute ?

— Non, on l'a déposé chez Gardère, dont la maison est voisine du vieux château.

— Bien ! Allons chez Gardère.

Arrivé au seuil de la porte, monsieur de Mazolles demanda au magistrat :

— Cela ne vous dérange pas que je traverse la ville avec vous ? . . .

— Que voulez-vous que ça me fasse ? . . . répondit monsieur Gourdon avec bonhomie. On sait bien que dans l'exercice de mes fonctions, je dois avoir des rapports avec tout le monde.

Du reste n'ayez crainte, ainsi qu'une traînée de poudre, la nouvelle que je vous ai conduit moi-même auprès de Boncœur, pour vous mettre en présence tous les deux, ne tardera pas à courir dans toute la ville . . . que nous soyons ensemble ou non.

Mais je dois passer au Parquet pour savoir s'il y a du nouveau. Vous voudrez bien m'attendre devant la maison de Gardère, où je désire entrer avec vous.

Les paroles ressemblaient singulièrement à un ordre et, malgré sa très grande susceptibilité ordinaire, Félix de Mazolles se contenta de s'incliner sans mot dire.

Au parquet, monsieur Gourdon trouva une dépêche de monsieur d'Antignac, disant :

« Arriverai demain à la première heure, mais vous serais reconnaissant si vous pouviez me faire remplacer »

Ces quelques lignes furent extrêmement désagréables au procureur; néanmoins, il murmura :

— Oh ! non, par exemple, je ne le remplacerai pas . . .

J'ai absolument besoin de lui, de sa prudence, de sa droiture, de sa profonde connaissance du pays. Demain, je le convaincrai, et il faudra bien qu'il m'aide.

Et il se dirigea vers la chaumière dans laquelle Etienne était soigné.

Autant ce dernier continuait à lui rester sympathique, avec ses yeux clairs qui se posaient sur les gens, avec franchise, autant l'autre lui déplaisait.

Et cependant, Félix de Mazolles était encore au-dessus de la réputation de très joli garçon qu'il possédait.

En effet, le procureur venait de passer plus d'une heure avec lui, il l'avait regardé, examiné, jaugé avec une attention soutenue que les usages mondains n'atténuaient plus, et il devait s'avouer que rarement des traits aussi fins, aussi réguliers avaient été vus par lui sur un visage humain.

Les yeux très grands, d'une nuance indéfinissable, ni bleus, ni verts, étaient frangés de longs cils; la bouche fine, un peu ironique mais d'un dessin parfait se dissimulait à peine sous une moustache blonde, très longue, de la couleur de l'or, soyeuse et un peu retombante à la façon de celles que portaient les Gaulois.

Quant au nez, il était hardi, d'une forme pure, et se recourbant légèrement en quart de cercle; mais sans que rien cependant, dans cette forme connue, rappelât la race sémite dont Félix de Mazolles ne reproduisait aucun trait.

Les femmes l'avaient toutes, à Santenay, déclaré superbe.

Pour les unes, il rappelait les beaux condottieri du moyen âge; pour les autres, il donnait l'idée de ces marquis raffinés et élégants qui, à Fontenoy, disaient à nos ennemis : « Après vous, messieurs les Anglais ! »

Mais sous cette beauté plastique indéniable, l'abord très froid n'attirait pas et surtout l'expression fuyante de l'œil, cependant si beau, donnait l'impression d'une nature dissimulée, peut-être insondable.

Monsieur Gourdon, maintenant plus que jamais, éprouvait ce sentiment.

Il avait la sensation que malgré son absolue possession de soi, Félix de Mazolles ne se laverait pas ne lui disait en rien la vérité.

Mais il voulait rester impartial.

Le jeune baron lui proposait des témoins, quelques-uns, il est vrai, à ses pages, c'est-à-dire à sa dévotion, mais deux autres également, étrangers et honnêtes.

Il ferait entendre ces témoins par le juge d'instruction.

En effet, si Mothes, le peintre, et Lalande, le forgeron, lui affirmaient sous le foi du serment qu'ils avaient rencontré le jeune baron à l'heure et au lieu précisés par ce dernier, monsieur Gourdon pouvait les croire; ces deux hommes très droits n'étaient pas capables de mentir.

Et puis, surtout dans la dispute probablement très vive qu'Etienne et son mari allaient avoir entre eux, le procureur comptait bien asseoir encore son opinion.

Quand il arriva devant l'humble habitation de Gardère, monsieur de Mazolles faisait les cent pas de long en large sur la route nationale.

Monsieur Gourdon entra suivi de Félix.

On pénétrait d'abord dans une cuisine assez grande et où la famille, d'après l'usage gascon, se tenait le plus souvent.

Dans cette cuisine, plusieurs portes s'ouvraient.

NOS MILITAIRES

PHILIPPE BEAUDRY, du bataillon de chars d'assaut des Trois-Rivières, actuellement au Camp Borden, Ont. Envoi de sa sœur, Mme Yvonne Bourassa, 1651, rue Royale, Trois-Rivières, P. Q.





ALBERT RIVARD, fils de M. Edgar Rivard et de Mme Rivard, décédée. tous deux de Montréal. Le soldat Rivard appartient à la prévôté militaire. Son titre officiel : Albert Rivard, No 4 Provost Corps, M. D. No 4 P. M.

Un homme d'un certain âge, vêtu comme tous les paysans aisés le sont dans cette partie de la France, avec un béret sur la tête, se leva à l'aspect du magistrat.

— Vous voulez voir, monsieur Etienne, n'est-ce pas, monsieur ? . . . demanda-t-il.

— Oui, lui-même . . . Le docteur Lonquavoine est-il revenu ? . . .

— Il sort d'ici

— Comment l'a-t-il trouvé ? . .

— Monsieur Etienne est comme dans l'huile bouillante, mais il ne peut poser le pied par terre, alors comme il rage tout le temps ça lui a redonné la fièvre. Il voudrait sortir d'ici, et cependant ma femme et moi le soignons bien, car nous l'aimons beaucoup l'ayant vu tout petit.

— Dites-lui que je suis là, n'est-ce pas mon brave Gardère.

Le paysan obéit.

— Vous pouvez entrer, monsieur, annonça-t-il, au bout de quelques secondes.

— C'est encore moi, dit le magistrat en pénétrant dans la pièce où Etienne était toujours étendu.

— Vous ne me faites jamais trop de fêtes, répondit aussitôt l'ingénieur, car je vous jure que je deviens vieux dans l'immobilité où . . .

Mais il n'acheva pas, Félix de Mazolles venait de profiler derrière monsieur Gourdon sa silhouette élégante, et à son aspect la parole se figeait sur les lèvres de Boncœur, tandis que dans ses prunelles loyales où toute impression ressentie se devinait vite, une lueur à la fois violente et glaciale se voyait.

Le procureur aussitôt dit :

— Comme il y a dissidence absolue entre monsieur de Mazolles et vous, veuillez monsieur de Boncœur me refaire en la présence de monsieur le baron, le récit exact de ce qui s'est passé chez mademoiselle de Mazolles hier soir, à votre connaissance.

— Volontiers, monsieur le procureur répondit Etienne, qui, à force de volonté, contenait l'immense antipathie que lui inspirait celui qui était devant lui.

Et presque mot à mot il redit ce qu'il avait raconté à monsieur Gourdon. Mais lorsqu'il arriva à l'endroit de son récit où il prétendait que Félix de Mazolles, à dix heures précises, était rentré chez la vieille demoiselle, le jeune baron l'interrompit catégoriquement, quoique sans colère apparente :

— Voyons . . . voyons, dit-il tout à coup je ne laisserai pas continuer cette élucubration-là . . .

Etienne devint d'une pâleur livide.

— Et moi, s'écria-t-il, je ne vous permettrai pas de traiter d'élucubration une affirmation formelle de ma part car j'ai la prétention de n'avoir jamais menti de ma vie.

— Cela ne me regarde pas, vos prétentions. Mais ce que je sais, ce que j'affirme avec preuves à l'appui... c'est que hier, à l'heure que vous dites, à dix heures précises, j'étais à Camarade où je donnais des ordres à Toulet Bordeneuve, mon maître valet, pour la fauchaison de mes foins, laquelle fauchaison a, en effet, et sous ma direction, commencé ce matin.

Etant à Camarade, je ne pouvais, à la même minute entrer chez mademoiselle de Mazolles, cela tombe sous le sens.

— Comment, vous n'êtes pas arrivé, hier soir, par la porte du vestibule, dans la salle à manger, où nous étions en train de nous disputer, mademoiselle Christine et moi . . . Et à votre vue, elle ne vous a pas dit textuellement ceci :

— Toi qui es un brave cœur . . toi qui m'aimes, comprends-tu le déshonneur dont ce misérable va me couvrir . . .

Félix l'interrompit avec un grand calme, mais avec une volonté tout aussi catégorique :

— Non seulement je ne me rappelle pas les paroles que vous prétendez avoir été prononcées par mademoiselle de Mazolles ou par moi, dit-il, mais je certifie une fois de plus que je suis resté à Camarade, et que je n'ai pas mis les pieds à Santenay, depuis neuf heures environ que j'en suis parti en voiture avec Mathieu Barrère, mon domestique. Et notez que je reconnais que vous êtes dans la vie ordinaire un homme trop loyal pour avoir inventé sciemment, interrompit à son tour monsieur Gourdon, que prétendez-vous ?... Car évidemment, affirmant tous les deux vos dires, ainsi que vous le faites, il y en a un qui ment il ne peut en être autrement...

— Mais non, déclara avec son même calme Félix de Mazolles, nous ne mentons ni l'un ni l'autre. Seulement monsieur de Boncœur porte au pied, m'avez-vous dit vous-même, monsieur le procureur, une douloureuse blessure. Cette blessure lui a enlevé sa connaissance pendant une partie de la nuit. C'est dans ce moment-là qu'il a vu les scènes qu'il vous raconte avec la plus entière bonne foi, je me plais à le constater, car je le crois; néanmoins, j'affirme que c'est en rêve qu'il les a vues.

— Comment, j'ai rêvé, moi ? . . . J'ai rêvé, s'écria Boncœur . . . Mais c'est absolument faux cela . . Vous avez eu l'audace, hier, de dire votre opinion sur la conduite que j'avais à tenir vis-à-vis de ma vieille parente... Vous avez affirmé à mademoiselle de Mazolles que j'avais le devoir strict de ne pas la quitter, de lui sacrifier et ma vie et mes intérêts, et tout . . . jusqu'au jour où il lui plairait de me rendre ma liberté . . .

Alors je me suis insurgé contre votre immixtion dans mes affaires privées, et très durement, ainsi que vous le méritiez du reste, je vous ai ordonné de vous mêler de ce qui vous regardait . . .

Non . . Non, continua Etienne avec une extraordinaire énergie, je n'ai pas rêvé cela, je le jure . . J'ai la scène aussi présente à la mémoire que si elle venait de se passer . . .

Félix de Mazolles maintenant haussait les épaules.

C'est fantastique à quel point on peut prendre ses songes pour des réalités dit-il enfin . . . Vous racontez des choses qui peuvent paraître sincères . . . c'est vrai, je le reconnais...

Heureusement que j'ai des témoins, je le répète encore, je le répéterai toujours . . . Des témoins qui certifieront qu'à dix heures précises j'étais à Camarade. Or, comme je n'ai pas le don d'ubiquité, personne ne l'a, il faudra bien, que vous le vouliez ou non, que mon dire à moi soit cru, après avoir été contrôlé . . .

Etienne était dans un état de fureur indescriptible.

— Comment arriver à prouver la véracité de ce que j'affirme ? fit-il... Il est évident que sachant ce que je sais, les témoins dont vous parlez sont des gens à vous, corrompus, choisis ou trompés avec votre habileté ordinaire, habileté que j'ai plus d'une fois constatée chez mademoiselle de Mazolles.

— Donnez des preuves de l'habileté dont vous parlez ?

— Et, savais-je que j'en aurais jamais besoin contre vous . . . Je vous méprisais trop pour faire attention à vos faits et gestes.

Puis, s'adressant directement à monsieur Gourdon :

— Monsieur le procureur, dit-il, vous en croirez ce que vous voudrez, mais je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée, vous m'entendez, qu'il n'y a pas dans mon esprit ni la



par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de la REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

SALADE A L'ORANGE ET AU RAISIN

Peler 4 oranges, ayant soin d'enlever la peau. Couper en tranches minces. Disposer en cercle sur des feuilles d'endives ou de laitue. Garnir de rondelles de bananes, de pommes coupées en dés et de raisin. Asperger les fruits de jus de citron et servir avec mayonnaise.

•

COCKTAIL AUX ATOCAS

Faire cuire 2 tasses d'atocas dans 2 tasses d'eau, 20 minutes. Couler sans presser et ajouter un quart de tasse de sucre. Chauffer pour dissoudre ce sucre. Ajouter du jus de pamplemousse et servir bien glacé. Si l'on a un réfrigérateur, on peut congeler ce jus de fruits et servir comme sorbet.

•

JAMBON A L'ITALIENNE

Mettre dans un plat beurré, un rang de macaroni ou de spaghetti. Couvrir de jambon cuit coupé en dés. Mettre un autre rang de macaroni. D'autre part, battre 3 œufs avec 1 tasse de lait, assaisonner de sel, poivre et d'une cuillerée à thé de jus d'oignon. Verser sur le plat et cuire au four au bain-marie à 325° F. jusqu'à ce que bien ferme. Cuire au bain-marie au four consiste à placer le plat dans une lèchefrite contenant de l'eau chaude.

•

CROQUETTES AUX SALSIFIS

1 paquet de salsifis
1 cuillerée à table de jus de citron
2 cuillerées à table de beurre
1 œuf légèrement battu
Sel et poivre

Faire cuire les salsifis dans l'eau bouillante salée et les passer en purée. Il en faut 2 tasses. Ajouter le jus de citron, le beurre et l'œuf. Battre sur le feu pour cuire l'œuf. Refroidir, façonner en croquettes, passer dans la farine puis dans 1 œuf battu avec 1 cuillerée à table de lait et rouler dans de la chapelure fine. Frire à la poêle dans de la végétaline.

•

POUDING AUX BANANES

Trancher des bananes et en remplir à la moitié un plat. Couvrir de crème pâtissière puis de meringue faite avec 2 blancs d'œufs battus avec 4 cuillerées à table de sucre. Garnir de petits cubes de gelée aux pommes.

•

CREME PATISSIERE

1 tasse de lait
4 cuillerées à table de sucre
2 jaunes d'œufs
½ cuillerée à thé de vanille

Battre les jaunes d'œufs avec le sucre, ajouter le lait et faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement.

•

HUITRES GRATINEES

2 tasses d'huîtres
1½ tasse de chapelure fine
¼ tasse de beurre fondu
2 cuillerées à table de crème

Nettoyer les huîtres pour en enlever toutes les particules d'écailles. Egoutter. Mettre dans un plat beurré un rang d'huîtres, saupoudrer de chapelure, couvrir d'un autre rang d'huîtres puis de chapelure. Saler et poivrer. Verser au-dessus le beurre fondu et la crème. Faire gratiner à four chaud (450° F.) une demi-heure.

LES RECETTES CHOISIES DU "SAMEDI"

POTAGE AUX LEGUMES

¼ tasse de pois secs
¼ tasse de petites fèves blanches
1 pinte d'eau froide
1 petit oignon
1 tasse de pommes de terre coupées en dés
1 tasse de céleri ou de chou
½ tasse de navet
½ tasse de carottes

Faire tremper les légumes secs toute la nuit, égoutter et faire cuire à l'eau froide avec un os de jambon cuit si l'on en a. Quand les pois et les fèves sont tendres, ajouter tous les autres légumes et laisser cuire encore 1 heure. Bien assaisonner, saupoudrer de persil frais. Ajouter plus d'eau si le potage est trop épais et faire jeter un bouillon.

Comment Combattre LES DOULEURS RHUMATISMALES

Les douleurs rhumatismales sont souvent causées par l'acide urique qui se trouve dans le sang. Les reins devraient débarrassé le sang de cette impureté. Si les reins ne remplissent pas leur tâche, et que l'excès d'acide urique reste, il en résulte de l'irritation et des douleurs atroces dans les muscles et les articulations. Soignez les douleurs rhumatismales en gardant vos reins en bon état. Prenez régulièrement des Pilules Dodd's pour les Reins—le remède favori depuis un demi-siècle. 109F

Pilules Dodd pour le Rein

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nevreuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureaux sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

CESSEZ DE VOUS **GRATTER** *Soulage Vite la Démangeaison*

Pour soulager promptement la démangeaison causée par les boutons, eczéma, pied d'athlète, gales, et autres affections cutanées provenant de causes externes, appliquez la Prescription liquide, rafraîchissante, antiseptique D.D.D. Non graisseuse, non tachante. Calme l'irritation et fait cesser promptement la démangeaison même la plus intense. Une bouteille d'essai de 35c vous convaincra, ou argent remis. Demandez aujourd'hui même à votre pharmacien la PRESCRIPTION D.D.D. 36F

Irritation

L'action calmante de Mentholatum est rapide et rafraîchissante —Tubes et jarres à .30c chez tous les pharmaciens. 8RF

MENTHOLATUM
reconforte tous les jours

moindre incertitude, ni la plus petite défaillance.

Je précise :

Hier soir, comme dix heures sonnaient au couvent des Ursulines, j'avais une discussion des plus violentes avec mademoiselle de Mazolles, à propos de mon prochain départ que je lui annonçais. A ce moment exact, monsieur de Mazolles est entré dans la salle à manger, où nous discutions ma tante et moi.

Sur l'interpellation de mademoiselle Christine, monsieur de Mazolles a répondu ce que je vous ai dit tout à l'heure. Je lui ai ordonné durement de se taire, mademoiselle de Mazolles a pris parti pour lui. Ses injures à mon égard ont redoublé. Je leur ai tenu tête un instant à tous les deux, enfin écœuré, dégoûté mais plus que jamais résolu, je suis sorti de la petite salle à manger et je suis allé dans le jardin du château. Là, je me suis assis sous la tonnelle.

Il faisait un noir d'encre. La salle à manger ressortait dans l'obscurité profonde, largement éclairée par une lampe à pétrole.

On entendait le bruit de la conversation sans distinguer toutefois ce qu'on disait. Au bout d'un certain temps la lampe disparut. J'ai écouté encore, et comme je n'entendais plus rien, j'ai pensé que les deux interlocuteurs étaient passés dans la fameuse salle des Gardes où mademoiselle de Mazolles se tenait d'habitude. Alors, l'humidité de la nuit me gênant, je me suis levé et je suis allé me promener ou errer dans la campagne.

Il n'était pas tout à fait onze heures, mais je voulais, en me fatiguant, me calmer et arriver à dormir quand je rentrerais.

— A quelle heure êtes-vous revenu ? demanda le procureur, évitant de questionner Etienne sur l'endroit où il avait passé les quelques heures écoulées entre son départ de la maison et son retour, car il savait que le jeune homme ne voulait pas en parler.

— Une détonation violente, un bruit d'enfer m'ont averti de la catastrophe. J'étais loin, dans les hauts quartiers. J'ai retraversé la ville en sens contraire et j'ai entendu les personnes qui ouvraient leurs fenêtres faire des suppositions diverses.

Mon bouleversement était inexprimable.

Je craignais que ma tante si elle avait entendu l'explosion, tombât morte de peur.

Je me suis alors précipité comme un fou voulant entrer chez ma tante par la petite porte qui donne du parc dans la ruelle. Cette porte par laquelle j'étais sorti quelques heures auparavant, et que j'étais sûr d'avoir laissée ouverte, puisque c'était par là que j'avais quitté le château, était non seulement fermée à l'intérieur, mais *verrouillée*, vous m'entendez. Comme je la secouais fortement une deuxième explosion s'est produite : — le mur, les maisons voisines tout s'est effondré. Je ne sais pas comment moi-même, je n'ai pas été atteint par la chute du mur.

Alors, je fis le tour. Et en arrivant devant la façade principale, on me dit que ma pauvre vieille parente devait être restée dans les ruines, car nul ne l'avait vue.

Je n'en entendis pas davantage, je me précipitai en avant. Je fis déblayer les décombres qui obstruaient tout, je me dirigeai, non pas vers la salle à manger qui devait être affaissée totalement, mais vers l'autre partie de la maison, celle où était la salle aux armoiries, qui, construite très solidement, avait peut-être résisté à l'action des explosifs.

C'était vrai... Et par terre étendue devant l'endroit où était son secrétaire, je trouvai, en effet, le corps de cette malheureuse qui m'avait tant fait souffrir.

— Qu'avez-vous à dire après ce récit qui me paraît sincère, je vous en avertis ? demanda monsieur Gourdon au jeune baron.

Celui-ci avec son même calme imperturbable, indulgent, sans colère aucune, répondit :

— Je crois tout ce qu'affirme monsieur de Boncœur... Excepté ma présence au château, présence contre laquelle je ne cesse de protester, parce que je prouverai qu'elle est impossible. Je persiste encore à dire combien j'ai confiance en l'honnêteté de monsieur de Boncœur, que même son affirmation à mon égard est sincère dans son esprit, mais qu'elle est due à une aberration causée par la fièvre ardente à laquelle il a été en proie...

Cela fut dit avec une si absolue tranquillité, une si complète absence de rancune ou de passion que monsieur Gourdon absourdi disait :

— Mais Dieu me pardonne, il parle en toute conscience... Il ne ment pas... On ne joue pas la comédie avec cet aplomb, ce naturel...

Ça ne se serait jamais vu !...

Et, malgré lui, il repensait à la même impression reçue le matin, auprès de Marianne Barrère, laquelle lui avait également donné l'absolue certitude qu'elle disait la vérité.

— Je prierai, demain, le juge d'instruction de vérifier vos témoignages, monsieur le baron, dit-il en s'adressant à Félix; cette entrevue a assez duré pour aujourd'hui...

Et, prenant sa serviette, ses papiers, il le pria de se retirer, et lui-même partit extrêmement préoccupé.

Toutes ces sympathies allaient vers Boncœur, cela ne se pouvait nier.

De quoi sont faites d'ailleurs les sympathies d'un honnête homme, sinon d'estime, de confiance, d'une conviction intime et sûre que celui qui en est l'objet ne peut ni démériter, ni tomber ?..

Et ce si joli garçon qui se nommait le baron de Mazolles, ne lui inspirait pas la moindre attirance... lui. Oh ! non...

Ces yeux qui, sans cesse, se dérobaient... Ce calme, que rien n'altérait jamais, ni les plus odieuses suspicions, ni les insinuations les plus outrageantes, tout cela impressionnait le magistrat, malgré lui et le mettait horriblement en méfiance.

Cependant, Félix avait des témoins, surtout le forgeron et le peintre : si ceux-ci, sans restriction, disaient que les affirmations du jeune homme étaient l'expression de la vérité, comment ne pas croire ces témoignages ?

Etienne, au contraire, ne voulait pas parler.

De grosses restrictions existaient dans son récit.

Il y avait une partie de la nuit, celle précisément où avait eu lieu l'assassinat, dont il ne voulait pas dire l'emploi.

Le docteur Longuavoine, qui l'a vu tout petit, et a pour lui une singulière affection, arrivera peut-être à lui faire comprendre la gravité de son cas, pensa le procureur. Si je voyais Longuavoine...

Et aussitôt après avoir dîné à la hâte, monsieur Gourdon, sans affectation, se dirigea du côté de la ville, où était située la demeure du vieux médecin.

C'était, on le sait, dans le quartier Rémy des Monts.

Le magistrat fut introduit dans la salle à manger où le docteur, les deux coudes sur la table, ne pouvait achever son repas, préoccupé lui-même outre mesure, il pensait, en effet à ce qu'il devait faire en toute loyauté, à ce que lui commandait et l'intérêt de Boncœur, et son honorabilité à lui-même, car il avait donné au jeune homme, sa parole d'honneur de se taire.

Il ne se leva même pas à l'entrée du magistrat pour lequel il avait autant d'estime que de sympathie.

— Voulez-vous prendre le café avec moi ? lui demanda-t-il, en lui tendant la main.

— Merci répondit Gourdon, c'est fait...

Mais j'ai à vous parler de choses graves. Pouvez-vous me donner un peu de temps ?...

— Autant que vous voudrez. Seulement venez, nous serons mieux dans mon cabinet. Ici, on nous dérangerait.

Et prenant la lampe qui l'éclairait, il passa dans une vaste pièce, située de l'autre côté de la maison.

— C'est à propos de Boncœur que vous désirez me parler, n'est-ce pas ? demanda-t-il au procureur, dès qu'il l'eut fait asseoir dans un grand fauteuil très confortable.

— Vous l'avez deviné...

Je viens vous demander des renseignements et des conseils...

— Parlez je suis à votre entière disposition.

— D'abord, qui est-il ?

— Je ne le sais pas...

— Pas possible...

— C'est cependant ainsi. Personne l'a jamais su, excepté celle qui, la nuit dernière, a péri si tragiquement..

— Dites-moi ce que vous supposez... Vous me rendrez un signalé service...

— Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de l'histoire de mademoiselle de Mazolles puis l'abandon du fiancé et cousin ?...

— Le père du joli petit monsieur qui nous est revenu, il a dix-huit mois environ ?...

— Oui, le même.

— Je connais cela. Je connais aussi la misère endurée par la vieille fille jusqu'au jour où sa nièce, Georgette Tissier, la fille de sa sœur, est arrivée à la mort de madame Tissier se mettre sous la protection de sa tante, sa seule parente... déclara le procureur.

— Jusque-là, tout est scrupuleusement exact, dit Longuavoine.

— Mais cette Georgette Tissier, elle-même, reprit le magistrat, qui est-elle ?... Comment a-t-elle vécu ici ?... Pourquoi et comment s'est-elle enfuie ?...

— Enfuie ?... Jamais de la vie, affirma le médecin avec une grande vivacité. Elle était bien trop lovale et trop énergique pour s'enfuir. Elle a quitté sa tante le jour ou cela lui fut possible, la vieille folle ayant eu la spécialité de martyriser tous ceux qui l'ont approchée dans son existence.

Or, sa nièce, qui était une créature d'élite, n'a pas échappé à la foi commune, au contraire.

Aussi elle a voulu sa liberté, et elle l'a prise dès qu'elle a pu, mais au grand jour, et sans avoir besoin de se cacher ni de s'enfuir.

Mais je vais vous dire ce que je sais, ce sera plus simple.

— Sans rien me cacher .. sans rien exagérer, n'est-ce pas ?...

— Ah Dieu non... parce que j'imagine que c'est dans l'intérêt d'Etienne que vous me questionnez ?...

— Absolument . Il y a autour de lui un mystère qui doit être éclairci, il me semble. L'honneur de ce jeune homme qui m'est si sympathique en dépit des charges énormes qui pèsent sur lui, autant que l'intérêt de la justice qui représente mon devoir le plus strict, tout cela fait que je suis venu vous trouver en vous disant :

— Je vous conjure de m'éclairer.

— Eh bien, pour vous je vais remuer les cendres d'un passé qui m'a

été très douloureux, mais en le faisant j'augmenterai votre estime pour le loyal garçon qu'un concours de circonstances peut amener sur le banc des accusés, mais qui est l'honneur même, je vous en donne ma parole.

Tout ce que l'on raconte en ville, sur la première partie de la vie de mademoiselle Christine est vrai. Elle a tiré une rude misère, comme on dit vulgairement.

Descendante de l'une des familles les plus considérables du pays, elle a été réduite à n'avoir plus de pain. Elle tricotait pour vivre des bas pour les paysans. Elle recevait également la charité des uns et des autres. On lui donnait quelques sous, des bons de pain, etc. Et elle, si orgueilleuse, était obligée d'accepter et de remercier.

Enfin, un jour, sa sœur, qu'elle avait profondément blessée, comme tout ce qui a été en rapport avec elle, mourut.

La fille de cette sœur, Georgette, âgée de près de dix-neuf ans, fut envoyée par son conseil de famille, auprès de sa parente la plus proche.

Cette jeune fille n'était pas seulement séduisante, c'était le charme même.

Instruite et aimable, d'une intelligence rare, profondément honnête avec cela, elle conquérait tous ceux qui l'approchaient.

Tous les jeunes gens du pays en devinrent éperdument amoureux.

— Vous aussi ?... demanda le procureur qui écoutait attentivement monsieur Longuavoine.

— Oui, répondit loyalement le docteur, à en devenir fou.

Je n'étais pas le seul. Entre autres, le comte de Mauvezin, l'un des hommes les plus estimables, les plus riches, les plus considérés du pays, lui offrit son nom.

Georgette n'était pas coquette.

Je n'ai même jamais vu une honnêteté aussi rigide, aussi simple, aussi vraie. Elle nous répondit simplement à Mauvezin comme à moi, qui avais également demandé sa main, qu'elle était honorée, oh ! oui, infiniment honorée de notre démarche, mais elle nous le confia sous le sceau du secret, son cœur ne lui appartenait plus.

Librement, volontairement, elle s'était fiancée, du consentement de sa mère, avec un jeune homme qui était ingénieur dans l'usine de monsieur Tissier, et elle devait l'attendre jusqu'à ce qu'il ait réussi à lui assurer une existence honorable.

Elle avertit monsieur Mauvezin comme moi de ses engagements.

Avec le comte elle alla même un peu plus loin, je crois, et elle lui dit le nom de celui pour lequel elle nous désespérait.

Le comte de Mauvezin était alors, il est toujours, un homme considérable.

— Qu'arriva-t-il après cela ?...

— Mademoiselle de Mazolles, qui était la femme la plus hargneuse, la plus terrible qui se puisse imaginer, avait fait à sa nièce une vie insupportable depuis que la jeune fille était à son foyer.

Celle-ci y avait cependant apporté, sinon la richesse, du moins l'aisance à la place de l'horrible misère qui depuis de longues années était celle de mademoiselle de Mazolles.

Georgette, en effet, possédait environ quatre mille francs de rente

Ce n'est rien à Paris; dans une petite ville comme Santenay, c'est l'opulence.

Mademoiselle Christine eut vent du refus que Georgette avait si loyalement fait du titre, du nom de monsieur de Mauvezin, et surtout de ses cinq cent mille francs de rente. Et comme une solide amitié était restée dans le cœur du comte aussi bien que dans le mien, pour cette fille si attrayante, si droite, si loyale, comme son aveu, en nous désespérant nous avait laissé un immense besoin de la voir toujours, nous continuions à fréquenter le vieux château. Alors mademoiselle Christine, incapable de comprendre la grandeur du caractère de Georgette, s'imagina qu'avec des soins elle arriverait à faire revenir la jeune fille sur sa décision.

Et la vie déjà si difficile devint alors intolérable.

Chaque jour, c'étaient des cris, des récriminations, des insultes que personne certainement n'eût supportées.

— Et mademoiselle Tissier les supporta ?

— Avec une admirable énergie... oui...

Comme je m'apitoyais sur elle, Georgette me répondit un jour avec une dignité sans pareille :

— « Laissez. Il n'y a que les gens que j'aime qui peuvent me blesser, les autres, jamais. Le jour où j'aurai atteint ma majorité, je ferai ce que je crois devoir faire... Jusque-là, je ne suis pas à plaindre... Mademoiselle de Mazolles m'est si indifférente. »

Et le jour de sa majorité, en effet, elle prit une décision, en fille de cœur qu'elle était, et elle annonça son départ à sa tante.

Celle-ci essaya de s'y opposer

Elle prétendit qu'elle était encore dupe, ayant dépensé pour sa nièce le peu qui lui restait, ce qui était un mensonge, mademoiselle de Mazolles, au vu et au su de tous, n'étant pas un fifrelin.

Georgette la laissa dire elle ne lui répondit, même jamais.

Seulement, elle s'absenta à plusieurs reprises.

Et, un jour, ses malles et ses paquets terminés, elle remit à mademoiselle de Mazolles un titre de rente de deux mille francs.

— C'est la moitié de ce que je possède, lui dit-elle. Vous êtes la sœur de ma mère je ne veux pas que vous soyez malheureuse.

La vieille fille fut à peine attendrie, dans tous les cas, elle ne remercia même pas sa nièce de ce sacrifice, cependant considérable pour elle.

Elle l'eût même certainement nié, mais Georgette avait pris la précaution de lui remettre le titre en ma présence ainsi que devant monsieur de Mauvezin.

— Et qu'est-elle devenue ?

— Croirez-vous que nous n'avons jamais plus entendu parler d'elle. Jamais, non, jamais... Et nous l'adorions, Mauvezin et moi, et nous n'avons jamais voulu donner à une autre sa place dans notre cœur.

Elle n'a pas écrit. Elle n'est jamais revenue...

— Etienne, d'où sort-il, alors ?...

— Je n'en sais pas plus que le bruit public là-dessus; je vous l'ai déjà dit.

Un jour, mademoiselle de Mazolles partit en grand mystère.

Trois mois elle demeura absente.

Quand elle revint, elle amenait avec elle un enfant d'un an environ.

Il ne parlait pas, il marchait difficilement.

Elle ne dit à personne qui il était, d'où il venait et elle ne s'est jamais départie de cette règle de discrétion farouche, même vis-à-vis de lui.

— Mais il était riche, cet enfant?...

— Elle a toujours affirmé le contraire.

Elle a continué de vivre avec une avarice sordide. On manquait de tout chez elle. Je n'oserais pas soutenir que le gamin lui-même a eu toujours le pain que son appétit et sa croissance réclamaient.

Plus d'une fois, il est venu chez moi qu'il adorait, chez moi qui lui rendais sa grande et sincère affection, et mon bonheur était alors de le faire manger, de lui enseigner une foule de choses, de cultiver son intelligence de premier ordre, d'élever son petit cœur dans lequel la droiture et toutes les noblesses étaient en germe...

— Mais cette vieille fille, cependant, l'a fait admirablement élever ?

— Admirablement ?... Cela dépend de la valeur que vous donnez à ce mot.

Etienne a débuté ici, au collège de la ville.

Il a fait tout de suite de surprenants progrès, car toutes les qualités intellectuelles et morales sont en lui.

Puis, un jour, mademoiselle de Mazolles se décida à le mettre au lycée d'Auch...

— Mais, pardon, tout cela a dû dépasser les doux mille francs de rentes que lui avait donnés Georgette Tissier.

On ne sait pas. La vieille fille, malgré son orgueil, a mendié des secours de tous les côtés. Puis, avec deux mille francs je vous répète que l'on va loin à Santenay.

— Bien.. Passons...

Mais les classes du jeune homme terminées, elle l'a envoyé à Paris, où il a fait des études spéciales et qui ont dû coûter gros en vue de son brevet d'ingénieur ?...

— Ces dépenses ont été minimes, car Etienne, je le sais, a toujours donné des répétitions pour venir en aide à mademoiselle de Mazolles et lui coûter le moins possible.

— Tout cela est bizarre. Mais la vie du neveu et de la tante depuis le retour de Paris, comment s'est-elle passée ?...

— Quelle question !... Elle l'a tourmenté... martyrisé, lui faisant des scènes terribles quand Etienne demandait à partir, à s'expatrier afin de gagner sa vie et d'utiliser son instruction très réelle.

— Il m'a, en effet, raconté certaines choses là-dessus.

— Vous pouvez les croire. Tout ce que vous a dit Boncœur est vrai, strictement vrai. Jamais ce loyal garçon n'a menti...

— Vous paraissez l'aimer beaucoup ?

— Beaucoup... Depuis que, tout petit, il mourait de faim, par le fait de cette vieille coquine, je l'ai toujours vu venir chez moi. Là, je l'ai plus d'une fois encouragé et consolé..

Oh ! il ne se plaignait pas.

Non, même tout enfant, quand il avait soif d'affection et de tendresse, qu'il se sentait si isolé, si maltraité, pas une parole amère n'est sortie de sa bouche. Mais, si je le supposais malheureux, à son petit visage mortellement triste je le voyais souffrir sans une plainte...

Je trouvais cela admirable, autant chez le gamin que plus tard chez le jeune homme.

Malgré moi, la conduite héroïque de Georgette Tissier martyrisée par la même créature malfaisante et mauvaise, me revenait à la mémoire; malgré moi, aussi je pensais : c'est le même fond aimable de caractère, de bonté et de dignité; seraient-ils parents tous les deux ?

Et je reportais sur le petit un peu de la tendresse inconsolée et ardente, qui était toujours en mon cœur pour l'absente.

Sans que jamais rien, mais rien, vous m'entendez, vienne me donner non une certitude mais seulement un pressentiment là-dessus, j'adorais l'enfant, plus tard le jeune homme, peut-être en souvenir de celle qui était partie en tenant une si large place dans ma vie !...

Monsieur Gourdon se sentait impressionné par ce qu'il entendait.

— Au physique, Etienne de Boncœur ressemble-t-il à mademoiselle Georgette Tissier ? finit-il par demander.

— Pas du tout...

C'était une brune au teint mat et clair avec des yeux de velours d'une incomparable beauté... Rien en Etienne ne peut rappeler les traits de Georgette. Puis elle était très petite: il est très grand... Et cependant... cependant... ajouta le médecin avec une mélancolie attendrie, comme au souvenir d'une immense joie à jamais perdue.. Cependant, à certains moments, il me semble revoir des expressions qui sont d'elle...

CUISINE OU LABORATOIRE

(Suite de la page 4)

De ces faits et de bien d'autres du même genre, une nouvelle théorie est née : celle de manger tout ce qu'on veut mais seulement quand on a faim, et sans exagération ; quant aux diètes spéciales, il n'y a simplement qu'à les envoyer au diable.

On a prouvé que les régimes d'amaigrissement, tels par exemple que pratiqués à Hollywood, sont dangereux et que, par contre, le pain et les patates ne font pas plus engraisser que d'autres hydrates de carbone. On a, paraît-il, tort également de croire que les épinards font beaucoup de bien parce qu'ils donnent du fer à l'organisme ; en réalité ils seraient moins ferrugineux que les huîtres et que le jaune d'œuf.

On tend aussi à prouver que la fameuse théorie des calories n'est guère que de la blague, parce qu'on ne sait pas encore si la valeur calorique équivaut à la valeur nutritive. On n'est pas bien d'accord non plus sur la théorie des vitamines lancée il y a environ dix-huit ans ; on ne sait pas encore, paraît-il, combien l'organisme humain exige de vitamines de chaque type. Et que de gens parlent de ces vitamines sans savoir ce que c'est !

En fin de compte il paraît sage de ne pas se torturer les méninges à se demander s'il faut manger de ceci et pas de cela ; nos bons vieux grands-pères ne se posaient pas tant de questions, ils s'emplissaient la bonne bedaine au petit bonheur et avaient des santés de fer.

Aujourd'hui, que de gens bourrent leur estomac de camelotes douteuses mais affublées de noms imposants, et n'ont plus qu'une santé de ferraille...

Et que de gens aussi, principalement en Europe, doivent se contenter de briques à la sauce caillou, ce qui n'est pas un régime très gras et diffère sensiblement des repas anciens quand Lucius donnait des banquets où il y avait deux mille plats de poisson et sept mille pièces de gibier ; cela se passait dans l'ancienne Rome et doit donner quelque peu à penser aux Italiens d'aujourd'hui qui le savent, mais ceci est une autre histoire.

De toute façon, ne nous plaignons pas de ce côté de l'océan où ne manquent pas les victuailles, les bonnes victuailles sur lesquelles veillent des hommes de science avec leurs microscopes pour constater si elles sont bien saines.

Et c'est ainsi que les laboratoires, bien qu'ils ne nous aient encore pas donné la nourriture synthétique, font quand même très bon ménage avec la cuisine.

Ne souffrez plus



Grâce au Traitement Médical F. Guy

C'est le remède connu contre les *périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons *GRATIS* une brochure avec échantillon du *Traitement Médical F. Guy*.

BUREAU

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353, Place d'Armes
5941 Avenue Delorimier



Poils
PARTIS Figure Lèvres
Menton Bras Jambes

Heureuse ! J'avais de vilains poils . . . ça m'enlaidissait . . . et je me décourageais. J'essayai différents produits . . . même un rasoir. Mais rien ne me satisfaisait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit. Ce secret a rendu la beauté, l'amour, le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT: " Comment se débarrasser des poils superflus " explique cette méthode et ses succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mme Annette Lanzette, 93-95 rue Church, Dépt. C-92, Toronto, Canada.

MESDAMES ! VOYEZ ! $1.00

Robe en rayon ; bas de soie rayon, sous-vêtement de rayon, bijouterie, ustensile de cuisine commode, une boîte de poudre faciale d'un dollar ; garantie de remboursement. 6 articles $1.00 plus 12c pour frais de poste.
TEXTILE MILLS, S. D., Montréal.



Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2,00 our 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etaes-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

— D'autres personnes que vous ont-elles également fait ces remarques ?

— Jamais.

— Quelles familles Boncœur fréquentait-il à Santenay ? . . .

— Les gens qui venaient chez mademoiselle de Mazolles.

A part cela, étant un peu farouche, il ne voyait pas grand monde.

— Mais quelles relations mademoiselle de Mazolles avait-elle ?

— Toute la petite ville. Elle appartenait, vous le savez, à l'une des plus anciennes familles du pays, et comme en dépit de sa mère de jadis, de ce qu'elle avait matériellement souffert, de son caractère difficile, son honorabilité était restée intacte, tout le monde tenait à être reçu chez elle

Le docteur Longuavoine ajouta avec une pointe de malice

— Dans la fameuse salle des Gardes . . .

Mais, en dépit de l'expression légère qu'il essaya de mettre en prononçant ces dernières paroles, monsieur Gourdon sentit bien la gêne, les reticences qui s'étaient glissées dans la conversation du vieux médecin, depuis qu'il lui avait demandé quelles étaient les relations du neveu et de la tante.

Il insista.

— Mais enfin, les personnes qui le plus intimement voyaient mademoiselle de Mazolles, pouvez-vous les nommer ? . . .

— Elle recevait tant de monde...

Le docteur essayait d'échapper encore.

Monsieur Gourdon réfléchissait.

— La marquise de Saint-Remy des Monts et ses deux filles ne venaient-elles pas journellement chez mademoiselle de Mazolles ? dit-il enfin.

— Ce qui était naturel, elles étaient un peu ses parentes.

— Comment cela ? . . . Je croyais la marquise une étrangère au pays ?...

— C'est la vérité, mais le marquis André de Saint-Rémy des Monts, en effet, a été marié deux fois et ses filles n'ont pas la même mère.

— Je ne le savais pas... Continuez.

— La première marquise était une jeune fille très distinguée de Santenay. Malheureusement, une tâche originelle terrible était dans la famille de Buzet.

— Laquelle ? . . .

— Il y a, vous le savez, des atavismes auxquels on n'échappe pas.

La folie est du nombre et des plus redoutables . . .

Le grand-père de mademoiselle Marguerite de Buzet était mort fou.

La mère, après avoir traîné une existence misérable, évidemment déséquilibrée, avait dû être enfermée également.

— Mais il y a longtemps de cela ?

— Ses deux enfants, un fils, Louis, l'aîné, la fille Marguerite, plus jeune de quelques années, paraissaient avoir une excellente santé.

Monsieur de Saint-Rémy des Monts se laissa marier avec mademoiselle de Buzet qui, à cette époque, était fort riche.

Hélas, le soir même de la noce, au dîner copieusement arrosé comme cela a lieu dans presque tous les pays du monde, Louis de Buzet eut subitement une crise de folie furieuse.

Il fallut l'enfermer dans une maison d'aliénés, à Charenton.

Sa sœur, vivement impressionnée, ne tarda pas à donner elle-même des signes non équivoques de dérangement mental.

Ni les soins et la tendresse d'un mari parfait, ni la naissance d'une petite fille, Henriette, rien ne put l'arrêter sur la pente fatale.

Mais avant de finir une existence lamentable, combien ne fit-elle pas souffrir autour d'elle ! . . .

Malgré l'argent que prodigua le marquis qui ne voulait pas voir la mère de sa fille dans une maison de folles, personne ne la pouvait supporter.

Malfaisante, mauvaise, elle l'était au premier chef.

Puis elle avait la manie de se croire atteinte de toutes les maladies dont on parlait dans le pays.

Et comme elle demandait du matin au soir qu'on la rassurât, elle était sur le point de rendre également fous tous ceux qui l'entouraient.

Tout le temps, la nuit comme le jour, il fallait la calmer, lui affirmer que seule elle serait préservée des maux que sa folie entrevoyait

Un jour, mademoiselle de Mazolles parla au marquis de l'une de ses petites parentes, qui, seule au monde, sans famille et sans ressources, était capable de se dévouer admirablement à la tâche ardue de soigner une malade si ennuyeuse.

Charlotte était la loyauté et la droiture incarnées.

Vivant misérablement de quelques leçons de piano et de français, elle accepta les propositions que lui transmit mademoiselle de Mazolles.

— La situation et le milieu seront-ils honorables ? demanda-t-elle simplement à la vieille demoiselle.

Celle-ci le lui certifia.

Le mari était un homme de haute probité et d'un caractère que tout le monde appréciait.

Mais le revers de la médaille, c'était d'abord la marquise, dont il fallait constamment s'occuper, ensuite une petite fille de trois ou quatre ans qui, seule, livrée à elle-même, était devenue autoritaire et difficile à élever.

Cette situation n'effraya pas la jeune institutrice; elle le prouva en arrivant à Santenay.

Avec son incomparable distinction, sa douceur, sa beauté triste, elle ne tarda pas à conquérir tout le monde, aussi bien la petite fille déjà despote que la malade si difficile cependant à contenter, surtout à calmer.

A certains jours, sous le prétexte le plus futile, elle avait des crises aiguës durant lesquelles Marguerite sautait sur les gens, les frappait, les écorchait, devenait redoutable soit pour elle, soit pour les autres.

Charlotte avait une voix divine, admirablement cultivée.

Durant l'une de ces crises, alors que personne, pas plus le marquis qu'un autre ne pouvait calmer la terrible folle, Charlotte eut l'idée de se mettre au piano, et très doucement elle commença à entonner un vieux Noël allemand, d'une mélancolie, d'un charme infinis

Alors ceux qui étaient là, virent un miracle surprenant.

La marquise peu à peu leva ses yeux inquiets.

Elle entendait . . . elle écoutait . . .

Et les notes profondes la calmèrent, détendirent ses nerfs en proie à une exacerbation folle, et tout à coup elle éclata en sanglots convulsifs, désespérés . . .

Charlotte s'interrompit aussitôt pour la soigner.

— Non . . . non . . . cria la folle, en tendant vers elle ses pauvres mains, tremblantes, tandis que l'éclat de fièvre, l'éclat maudit remontait dans ses prunelles . . . Non . . . encore, encore . . . toujours ! . . .

La douce mélodie immédiatement recommença

Et peu à peu les paupières de la malade se fermèrent . . . sa respiration devint calme, regulière . . . Bientôt il n'y eut plus de doute, elle dormait...

Et plusieurs fois d'abord presque quotidiennement ensuite, le remède eut la même efficacité souveraine sur la redoutable malade.

Et tandis que comme jadis, pour Saül, le vieux roi sémite, malade et exaspéré, la musique jetait dans cet intérieur déplorable ses harmonies apaisantes et charmeresses, l'intelligence de la jeune fille se prodiguait et achevait ce que son talent avait si heureusement commencé

Marguerite et Saint-Rémy des Monts, cette impitoyable égoïste qui jamais n'avait pensé qu'à elle, parut s'attacher à sa belle et adorable garde-malade.

Un mot de Charlotte l'apaisait, la calmait . . . La menace de la quitter, quand la crise devenait plus intense, lui rendait aussitôt une tranquillité relative.

Mais aussi quelles surhumaines fatigues à endurer, la nuit comme le jour ! . . .

Ainsi que toutes les folles, Marguerite dormait à peine, et sous le moindre prétexte éveillait mademoiselle de Lasserre, et ne se rendormait qu'à la condition d'avoir la main de la pauvre fille dans la sienne.

Dans la journée, quand la folle lui laissait quelques instants de répit, c'était la petite fille, désobéissante et capricieuse qui demandait tous ses soins.

Et cependant Charlotte ne se plaignait jamais.

Elle paraissait au contraire s'attacher à la misérable créature.

André lui parfait à peine.

Il y avait en lui, en effet, une crainte éperdue d'exciter chez la marquise une jalousie qui avait été pour lui si rigide et si honnête sur tout ce qui touchait à l'honneur, une torture de tous les instants au début de leur mariage. Et maintenant Charlotte était si belle et elle lui rendait de tels services . . .

Mais Marguerite aujourd'hui ne songeait pas à soupçonner ou à incriminer sa garde-malade.

Elle se contenait, par ses exigences, de la martyriser . . . C'était tout; il faut avouer que c'était suffisant.

Un jour, Henriette tomba gravement malade.

Une épidémie de fièvre scarlatine, particulièrement mauvaise, sévissait dans le pays.

L'enfant fut atteinte par la maladie qui, dès le début, présenta des complications dangereuses.

— C'est vous qui l'avez soigné, docteur ? demanda monsieur Gourdon, qui jusque-là avait écouté le vieux médecin ainsi qu'une statue du recueillement et du silence eût pu le faire.

— Oui, répondit Longuavoine, c'est moi. J'ai ainsi pénétré dans cet intérieur austère et je puis en parler savamment.

— Allez, je vous écoute.

— La marquise de Saint-Rémy des Monts, à l'annonce de la maladie de sa fille, cruellement, férocement personnelle, comme à l'ordinaire, ne voulut pas hasarder sa vie. Elle ne songea pas, que celle qui était en danger était l'enfant qu'elle avait mise au monde; elle partit pour Bordeaux, affirmant qu'elle cédait aux instances d'une parente qui lui offrait l'hospitalité.

Et Charlotte demeura seule à Santenay, avec le marquis de Saint-Rémy et la petite malade.

André apporta à ses relations avec la jeune fille la même discrétion, la même retenue que si la marquise eût été présente. Mais il voulait surveiller lui-même l'application des remèdes.

Et chaque fois que lui ou moi entrions à l'improviste dans la chambre où râlait Henriette, aussi exigeante que sa mère, nous trouvions assise à son chevet ou penchée sur l'enfant dévorée de fièvre, l'adorable appari-

tion qui, providence bénie, semblait éloigner le danger.

Elle le conjura en effet.

La convalescence arriva.

La mère que la vie nouvelle menée à Bordeaux amusait avec ses toilettes, ses théâtres, ses visites, écrivait rarement.

André, lui, au contraire, donnait tous les jours des nouvelles de la petite malade.

Marguerite par des billets très courts, répondit à peine une fois par semaine.

Alors, dans la grande intimité de leur vie solitaire le marquis de Saint-Rémy causa avec Charlotte.

A ses côtés d'abord, il avait dû distraire l'exigeante petite fille. Puis il l'accompagna dans le parc où, appuyée sur tous les deux, Henriette refit ses premiers pas . . .

Alors André, qui avait vécu depuis son mariage, de la plus déprimante, la plus terre à terre des existences intimes, sans une jouissance intellectuelle, pas même une conversation sérieuse, connut enfin la joie des entretiens élevés, où toute question se pouvait traiter; où les instincts artistiques de Charlotte lui procuraient un charme, sans pareil.

Et lorsque Marguerite revint enfin, Charlotte avait laissé en lui une trace qui jamais plus ne devait s'effacer.

Sa farouche délicatesse, cependant, resta la même, et jamais la plus légère allusion ne fut faite par lui à ses désirs ou à ses espérances.

L'hiver suivant, après une vie plus agitée que jamais, la malheureuse folle finit par succomber à l'une de ces maladies qu'elle avait tant redoutées.

C'était une grippe infectieuse.

Charlotte, dont le dévouement ne devait pas se lasser, la soigna nuit et jour.

Elle supplia cependant le marquis de s'éloigner avec Henriette.

André n'y consentit pas.

Il se contenta de confier sa fille à mademoiselle de Mazolles.

Et ensemble, tous les deux, Charlotte et lui, ils fermèrent les yeux à celle qui les avait martyrisés.

Le marquis avait supporté sa femme avec un héroïsme qui ne s'était pas démenti un seul jour.

Moi seul, je crois, j'ai vu véritablement ce qu'il a souffert.

Mais cet héroïsme ne pouvait aller par delà la vie.

Un an après la mort de la marquise, il demanda à Charlotte d'accepter son nom.

Elle le fit avec bonheur

Mademoiselle de Mazolles, qui était son amie et l'admirait beaucoup, l'encouragea dans sa résolution.

La vie des nouveaux époux eut été le paradis si un obstacle ne se fût mis en travers de leur bonheur.

C'était Henriette.

En effet, la fllette, qui avait alors cinq ans se révolta en voyant une étrangère prendre la place de la morte.

Cette morte s'était éteinte en bénissant Charlotte, sa main dans la sienne, à elle-même, la nouvelle marquise jadis avait sauvé la vie, elle avait entouré sa jeune existence de soins et de tendresses expuises. N'importe, un orgueil immense qui déjà était dans le cœur de l'enfant se cabrait et ne voulait pas accepter l'autorité de celle qui devenait la maîtresse de la maison.

(A suivre dans le prochain numéro)

LA FAUTE DE L'AUTRE

(Suite de la page 27)

— Et vous amènerez Eliane ?

— Oui, je l'amènerai.

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix étouffée

Y avait-il déjà entre eux une sorte d'accord tacite ?

— Malheureux homme ! dit Jacques en reprenant le chemin de son hôtel.

Quand M. Barruett s'y présenta avec l'enfant, ce fut Mme de Gassie qui s'offrit la première à sa vue ; elle alla à lui et, courbant la tête, lui dit humblement :

— Monsieur Barruett, dois-je me mettre à genoux pour implorer mon pardon ?

— Non, madame, mon cœur est sans rancune, j'ai beaucoup souffert, le malheur m'a enseigné l'indulgence ; je sais que vous vous êtes trop punie vous-même pour que j'aie le droit d'être sévère.

Il lui présenta la main en signe de pardon.

— Merci, monsieur Barruett, vous êtes un homme d'un grand cœur.

Pendant ce temps-là, Eliane était allée se jeter dans les bras de Lydie, elle était heureuse, et la joie rendait à ses joues leur coloris d'autrefois. Elle jouait avec les cheveux de la jeune femme et sa bouche laissait échapper un flot de paroles caressantes.

Les deux hommes assistaient graves et silencieux à cette scène. Jacques était profondément ému, les yeux de M. Barruett étaient humides.

— On doit, dit-il, sacrifier son bonheur à celui de ceux qu'on aime: Eliane ne peut être heureuse auprès de moi, elle le sera avec vous. Son cœur a besoin des caresses d'une mère, et je ne pourrais lui offrir qu'un visage soucieux, une humeur assombrie. Prenez-la, monsieur le comte, elle est à vous.

Jacques pressa la main de M. Barruett

— Merci, dit-il, j'accepte avec reconnaissance, nous apprendrons à Eliane à ne prononcer jamais votre nom qu'avec amour et vénération.

— Eliane, dit l'Américain, veux-tu t'en aller avec M. et Mme de Valmont ?

— Oui, je veux bien, répondit-elle sans hésiter.

Un sourire amer plissa les lèvres de M. Barruett.

— Vous le voyez, dit-il, la séparation lui coûte peu. Elle ne songe même pas aux regrets qu'elle laisse derriere elle.

— La réflexion viendra plus tard, répartit Jacques et avec elle des sentiments que son âge ne peut connaître.

M. Barruett abrégea une entrevue qui était trop douloureuse à son cœur.

Deux jours après, le paquebot la « Normandie » chauffait dans le port. Déjà les passagers étaient réunis sur le pont. Jacques, sa femme, Mme de Gassie et Eliane faisaient leurs adieux à M. Barruett et à son fils qui partaient pour l'Amérique.

Le premier coup de cloche retentit et tous ceux qui n'étaient pas du voyage durent regagner la terre ferme. On échangea des poignées de mains. Quelques instants après, l'hélice se mit en mouvement. Les mouchoirs s'agitèrent, et ceux qui restaient suivirent du regard le navire, qui disparut bientôt dans les brumes de l'horizon.

— FIN —

Pour MAINS GERCÉES

La photographie montre les effets bienfaisants de cette populaire crème médicamentée

• L'embellissement des mains gercées est nettement *visible* après avoir employé cette célèbre crème médicamentée, NOXZEMA — parfois *le changement se fit en une nuit !*

Les photos ci-dessous, *non retouchées*, sont suffisamment explicites : ce ne sont là que deux des nombreux cas de mains gercées traitées au NOXZEMA, comme expériences.



AVANT. Miss F. S. Un cas peu grave de mains gercées, mais très douloureux: le vent et le froid les ont endommagées.



APRÈS. Après dix jours de traitement au Noxzema. Mains plus douces, plus unies, plus blanches. Plus d'irritation ni de rougeur.



AVANT. Mme E.R. Mains très gercées, rouges, et avec de nombreuses craquelures.



APRÈS. Quelques jours plus tard, plus de craquelures, ni de rougeur, ni d'irritation, mains plus douces, plus unies, plus blanches.



UNE EXPERIENCE FACILE !

Que vos mains soient peu ou beaucoup gercées, faites cette expérience intéressante : étendez du NOXZEMA sur une seule main. Faites de même plusieurs soirs de suite ; et remarquez ensuite comme les deux mains sont différentes !

Si NOXZEMA est si bon c'est parce que *les mains gercées sont vraiment des mains COUPEES* (petites crevasses), et qu'il y a irritation de la peau. L'action calmante de NOXZEMA enlève toute irritation, fait cicatriser. NOXZEMA n'est ni graisseux, ni collant, et il s'emploie sans ennui. Plus de 15 millions de pots vendus chaque année ! Procurez-vous en un pot d'essai à la pharmacie — profitez de ce PRIX SPECIAL!

Réduction Temporaire !

Pour *quelque temps*, vous pouvez acheter pour 19 cents le gros pot de Noxzema à 25 cents. Achetez-en un pot *aujourd'hui* à la pharmacie ou au magasin à rayons.





Le roman de mars

LE REPETITEUR IMPROVISE

•

par

François d'Orgeval

AVIS IMPORTANT

LE FILM

Le magazine de cinéma le plus en vogue est maintenant en vente le premier vendredi du mois

•

Voulez-vous être au courant de ce qui se passe au cinéma ? Achetez chaque mois

LE FILM

qui en plus de ses nombreux articles de cinéma renferme un ROMAN COMPLET.

COUPON D'ABONNEMENT

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM : $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour deux ans.

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ *Prov.* _____



CARRERAS LTD., LONDRES, Ang. (Fondée 1788) 150 ans de réputation pour qualité



La Reelle
Saveur de Hollande
distingue le

GIN de KUYPER

Comme le Meilleur Genièvre au Monde.

LE GIN DE HOLLANDE QUI SE VEND LE PLUS DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC ET DANS LE MONDE ENTIER.

10 onces,	26 onces,	40 onces,
$1.05	$2.40	$3.45

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de John de Kuyper & Son, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

MAISON FONDÉE EN L'AN 1695 328F

UN REMÈDE TONIQUE pour le Sang et les Nerfs

Sans prix à cette saison de l'année parce qu'il fournit la Vitamine B_1 et les substances minérales si nécessaires pour améliorer la qualité du sang et aider les nerfs. Pour meilleur appétit, meilleure digestion, meilleur sommeil et pour meilleure santé, prenez la Nourriture du Dr. Chase pour les nerfs.

NOURRITURE DU Dr CHASE POUR LES NERFS

CONTIENT LA VITAMINE B-1

Coupon d'abonnement "LE SAMEDI"

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2 pour 6 mois ou $1 pour 3 mois (Etats-Unis : $5 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q. Canada

DANS LE MONDE SPORTIF

(Suite de la page 6)

■ Dans tous les camps d'entraînement des équipes majeures du baseball, sous le soleil de la Floride et de la Californie, les masseurs vous tripotent les joueurs de mains de maître, depuis une semaine ou deux. Victoire ! à la bascule, le lanceur Gosjean a perdu cinq livres. Deux heures plus tard, quelques-uns de ces joueurs, arrivés au camp d'entraînement comme de gros messieurs ventrus, courent au prochain café, étanchent leur soif et mangent à leur faim. Rentrés à l'hôtel, ils savent très bien qu'ils ont regagné les quelques livres. Ils devront donc commencer, le lendemain, à suer de nouveau à la suite d'exercices. S'il leur suffisait, pour être en bonne forme rapidement, de se faire tripoter le ventre et les cuisses par des masseurs, ce serait vraiment commode. Mais tel n'est pas le cas, pour tous les joueurs qui ont pris de la graisse, durant leur saison morte, comme on dit familièrement. La bonne condition physique est donc à base de volonté. Il faut de la volonté pour ne pas se laisser envahir par la graisse. Comme nous le disait un de nos anciens professeurs — celui-là ne profère pas que les sportifs sont des brutes et les joueurs de baseball des imbéciles avec un gant et un bâton — ceux qui ne veulent pas avoir de gros ventre finissent toujours par exercer leur volonté, dans toutes les circonstances de la vie.

■ Leonard Dodson, fameux joueur de golf américain, est un grand parieur. Il est toujours prêt à risquer un billet de dix ou vingt dollars sur quoi que ce soit. Il ne s'embarrasse pas d'interrompre une match de golf au neuxième trou afin de jouer une partie de dames ou d'échecs avec un ami pour un pari quelconque. Le petit joueur de golf de 132 livres chante bien et s'efforce d'imposer sa volonté à ses adversaires, au point de leur faire perdre tout contrôle. Leur chante-t-il dans les oreilles « *En roulant ma boule* » ? . . . Les jeunes athlètes devraient écrire dix fois par jour, pendant dix jours, ce qui suit :

Lever à six, diner à dix,
Souper à six, coucher à dix,
Font vivre l'homme dix fois dix.

■ George Gibson, ancien receveur et gérant du club Pittsburgh, habite la petite ville de Mount Brydges, Ontario, depuis nombre d'années. En qualité d'agent recruteur du club de la Ligue Nationale, Gibson vient de faire signer un contrat à un jeune receveur, Francis G. Brewer, 19 ans, possesseur d'un bras à nul autre semblable, au dire de Gibson. Le jeune Brewer, excellent frappeur, jouera cette saison pour le club London, de la Ligue Pony, classe D.

■ Jess Willard, ancien champion mondial des boxeurs poids lourds, du 5 avril 1915 au 4 juillet 1919, ne veut pas que son fils s'adonne à la boxe professionnelle. Ce fils semblait préférer les gants de boxe à la géométrie dans l'espace et à la comptabilité. Le directeur de l'Université de la Californie du Sud, où le jeune Willard a fait ses études, ayant signalé à Jess que son fils était plus souvent dans la salle d'entraînement qu'en classe, l'ancien champion lui tint ce langage : « N'abandone pas tes études pour un métier qui te donnera plus de déceptions que de joies. Seul, un boxeur de tout premier ordre a des chances de réussite. Tu ne dois vraiment pas courir le risque d'être un de ces quelques pugilistes. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Tous ceux qui n'arrivent pas au haut de l'échelle sont destinés à crever de faim ou presque, ou bien à accepter un poste inférieur. »

■ Ken Christie, président du Comité des pistes de ski des Laurentides, a donné les sages conseils suivants aux skieurs de nos montagnes du Nord, dans le but de réduire le plus possible le nombre d'accidents tragiques du ski : « Quand les pistes traversent les routes, modérez complètement votre vitesse jusqu'à arrêt et regardez à gauche et à droite. Ceci est particulièrement important quand la piste se trouve sur une pente qui descend vers la route ou que la visibilité est mauvaise à cause d'arbres ou de maisons. Quand vous le pouvez, ne faites pas de ski sur les routes ouvertes à la circulation des véhicules moteurs. Prenez la piste, même si le trajet est plus long. La circulation des automobiles dans les Laurentides a été et sera encore plus active que par les les années passées, et c'est à nous, skieurs, qu'il appartient de réduire le plus possible le nombre des accidents, par une grande prudence. Si nous faisons fi de tout conseil de prudence, l'on appliquera certainement des lois pour restreindre l'usage de plusieurs de nos magnifiqus pistes de Laurentides. »

■ A M.-R. Champoux, de Montréal : Les amateurs de boxe, aujourd'hui âgés de plus de 45 ans, qui vous disent que le premier match de boxe filmé fut celui de Jack Dempsey contre Georges Carpentier, en 1921, sont simplement dans l'erreur. Il est nécessaire de se reporter à près de 25 ans en arrière. En effet, en 1897, la rencontre opposant Jim Corbett à Bob Fitzsimmons passa intégralement sous les yeux des spectateurs du cinéma. Il y aura donc 44 ans bientôt qu'un combat de boxe de valeur — il se peut qu'il y en eut d'autres de cinquième ou sixième zone — fut filmé pour la première fois.

■ A M. J. Crevier, Montréal : Votre ami a raison. La sueur n'est pas seulement un moyen de réfrigération pour l'homme obligé de lutter contre la chaleur des bains de vapeur ou contre l'élévation de température, produite au sein de ses propres muscles par un travail violent. La sueur est aussi un produit qui a la propriété d'empoisonner. Cela vous surprend ? Les animaux de laboratoire succombent lorsqu'on la leur injecte sous la peau. Tandis que la sueur artificiellement obtenue par le moyen des bains de vapeur et au repos, permet la survie du chien à la dose de sept pouces cubes par livre de poids vif, croyons-nous, elle tue un animal de même espèce à la dose de trois à quatre pouces cubes, seulement, lorsqu'elle a été secrétée pendant un exercice sportif assez mouvementé. Donc, celle-ci est plus chargée de poisons que la sueur provenant d'un bain de vapeur . . . Il est, par conséquent, manifeste que l'exercice libère l'organisme d'une plus grande quantité de produits nuisibles, par la sueur, que ne le fait au repos et artificiellement le bain de vapeur. Pour tout dire, l'obèse, le gros monsieur avec un œuf de Pâques, qui se rend à son bain périodique de vapeur chez Xiste ou Zède, ne fait guère que se priver d'eau, tandis que le monsieur, le sportsman ou le sportif qui transpire copieusement par l'effet des exercices et du mouvement, que ce soit au ping-pong, à la balle au mur, au tennis, à la course à pied, ce monsieur se délivre de l'empoisonnement.

RIONS, C'EST L'HEURE

— Docteur, comment dois-je me servir de votre remède pour les yeux ?
— Mais, vous le mettez dans vos yeux.
— Oui, avant ou après les repas ?

•

Le patron — Chaque fois que j'entre dans le bureau je vous trouve endormi.
L'employé — Ça prouve que j'ai la conscience tranquille.

•

— C'est l'anniversaire de naissance de mon fiancé, demain, et je voudrais lui faire une surprise.
— Pourquoi ne lui déclares-tu pas ton âge ?

•

Le père — Tu m'as encore menti. Tu ne réussiras jamais, plus tard, si tu continues à mentir ainsi.
Le fiston — A moins que je fasse un politicien.

•

La cliente (qui est très laide) — Je voudrais un savon de beauté.
Le commis — Je vous conseille, mademoiselle, d'en acheter plusieurs.

•

Le fils — Pourquoi veux-tu que je reste longtemps fiancé ?
Le père — Tu seras ainsi moins longtemps marié.

•

— Vous permettez, mademoiselle. que je vous tienne compagnie ?
— Certainement ! Il est plus agréable de s'ennuyer à deux que toute seule.

•

— Ma vie était comme un désert avant que je vous connusse.
— C'est donc ça que papa vous trouve pas mal « chameau ».

•

— Qu'il est joli, votre bébé ?
— Oui, et il n'a que dix semaines.
— Ah ! c'est votre plus jeune ?

Le malade — Oh ! docteur, vous m'avez si bien soigné ; comment pourrais-je vous payer ce que je vous dois ?
Le médecin — En chèque, en argent ou en mandat-poste.

•

Le juge — Il me semble que votre figure ne m'est pas inconnue.
L'accusé — Mais oui, c'est moi qui enseigne le piano à votre fille.
Le juge — Ah ! alors, je vous condamne à dix ans de prison.

•

Lui — Pourquoi veux-tu avoir cinquante dollars ?
Elle — Le gouvernement nous demande d'économiser. Alors, pour ne pas user la robe que je me suis achetée la semaine dernière, il faut bien que je m'en achète une autre !



— Et votre viande est-elle saine ?
— Je vous crois. Avant d'être abattu, notre bétail passe un mois dans les Laurentides. On lui fait une prise de sang avec radiographie et graphique de température.

— Tu parles comme un idiot !
— Justement : je parle pour que tu me comprennes.



— Qu'il me tarde, chère Angèle, d'être marié . . .
— Et dire, chéri, que vous déchanterez peut-être après.

— Ernestine a l'air toute heureuse d'avoir été arrêtée pour excès de vitesse.
— Ça se comprend : c'est la première fois qu'un homme courait après elle.



***Le nouveau jardinier.* — Oh ! pardon, Madame !**

Le médecin — Enfin, je m'aperçois que vous allez maintenant beaucoup mieux.
Le patient — Oui, c'est sans doute parce que j'ai suivi les instructions placées sur la bouteille de remède que vous m'avez donnée.
Le médecin — Probablement. Quelles étaient ces instructions ?
Le patient — Garder la bouteille bien fermée . . .

•

Lui — Comment se fait-il que la porte d'entrée est restée à moitié ouverte toute la nuit ?
Elle — Non, elle était à moitié fermée.

•

— Savez-vous comment je pourrais chauffer ma maison tout en économisant sur mon charbon ?
— Chauffez au bois.

•

Madame — Vite, le feu est dans le clos à charbon.
Monsieur — Ne t'inquiète pas : ce charbon chauffe si mal que l'incendie n'ira pas loin !

•

Lui — Mademoiselle, mon cœur ne brûle que pour vous !
Elle — Dans ce cas, donnez-moi du feu pour allumer ma cigarette . . .

La dame — Ah ! c'est vous le musicien qui avez répondu à notre annonce ?
Le pianiste — Oui, madame, puisque vous avez besoin d'un professeur pour votre jeune fille.
La dame — Alors, jouez-moi quelques « duos » pour que je sache si vous êtes vraiment bon musicien.

•

Annette — J'ai refusé Charles en mariage, il y a un mois, et il est toujours ivre, depuis.
Georgette — Oui, il y a des gens qui, lorsqu'ils sont en fête, ne savent plus s'arrêter.

•

— Comment se fait-il que Sir Wilfrid Laurier fut le plus grand homme d'Etat canadien ?
— Parce qu'il était honnête.

•

— Qu'as-tu fait des dix cents que je t'ai donnés pour boire ton huile de foie de morue ?
— J'ai gardé cinq cents et j'ai donné cinq cents à Titur pour qu'il boive l'huile à ma place.

•

— Comment votre mari vous traite-t-il ?
— Il ne me traite jamais ; il boit tout seul !

•

Le curé (qui fait sa visite) — Combien avez-vous d'enfants, madame ?
La dame — J'en ai dix, monsieur le curé. Ah ! c'est bien de l'ouvrage ; heureusement qu'ils ne sont pas tous du même âge !

•

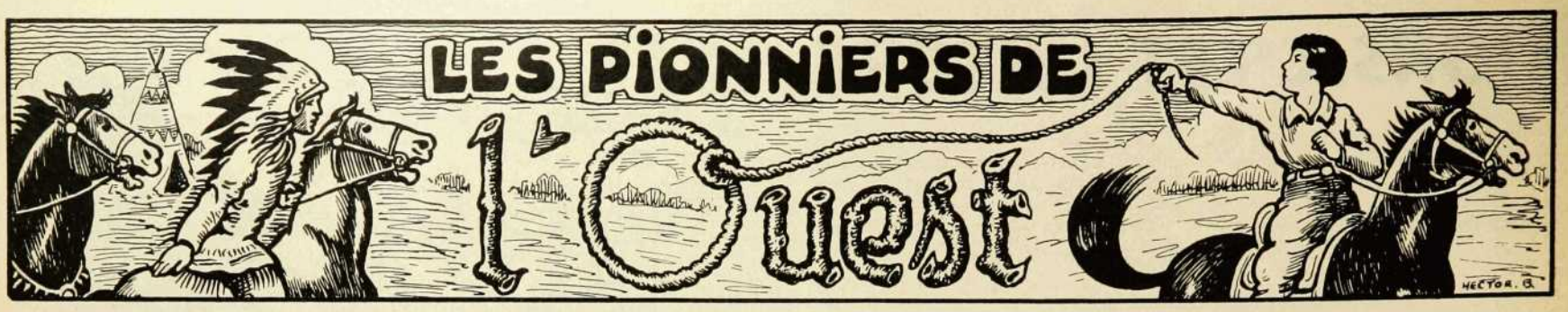
— Vous dites qu'après avoir fait naufrage vous avez passé six semaines sur un radeau et que vous n'avez mangé que du mouton. Mais d'où venait ce mouton ?
— Comment ! Vous ne savez pas qu'il y a des moutons sur les vagues lorsque la mer est très orageuse ?

•

Le politicien (au journaliste) — Vous avez dit des faussetés contre moi dans votre journal.
Le journaliste. — Qu'est-ce que vous diriez si j'avais écrit des vérités ?

•

— Maman, est-ce que la terre tourne autour du soleil ?
— Oui, mon enfant.
— Et lorsqu'il n'y a pas de soleil ?



CINQUANTE-QUATRIEME EPISODE



1 — Les Indiens ne pouvaient comprendre comment leurs prisonniers avaient pu soudain disparaître sans laisser de traces.



2 — Confiant les chevaux à la garde d'un guerrier, les deux autres entreprirent de chercher les pistes des fugitifs. Mais ce fut en vain.



3 — Voyant le Peau-Rouge seul avec les chevaux, Jim et Armand en profitèrent pour l'attaquer et lui enlever les chevaux.



4 — L'affaire ne prit qu'un instant. Avant d'avoir pu résister, l'Indien vit les deux Blancs s'enfuir au grand galop avec les montures.



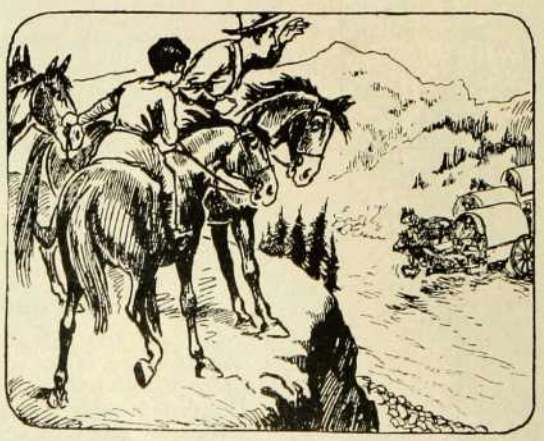
5 — Malgré les conseils de Jim, Armand amenait avec lui les trois chevaux qui restaient. Ainsi les sauvages ne pourraient les poursuivre.



6 — Nos braves amis galopèrent ainsi jusqu'au soir. Certains maintenant d'être hors de portée des Indiens, ils s'arrêtèrent pour camper.



7 — Dès le lever du soleil, Jim et Armand, reposés mais très affamés, continuèrent leur route, s'orientant d'après les montagnes et les rivières.



8 — La chance les favorisa car, une heure plus tard, se trouvant sur une élévation, ils virent une caravane de voitures.



9 — Armand aura-t-il enfin des nouvelles de ses parents ? Il ne les a pas vus depuis plusieurs semaines, et il est beaucoup inquiet. **(A suivre)**



TRENTE ET UNIEME EPISODE



1 — Nos amis se dirigeaient vers la ville maritime où ils devaient s'embarquer pour l'Angleterre ; mais leurs aventures n'étaient pas finies.



2 — Grâce à un hasard providentiel, le serviteur du rajah, qui avait eu l'ordre de voler le diamant, tomba dans un profond piège à bêtes sauvages.



3 — Sans l'intervention du détective, le malheureux eût certainement été dévoré par le tigre qui venait aussi d'y tomber.



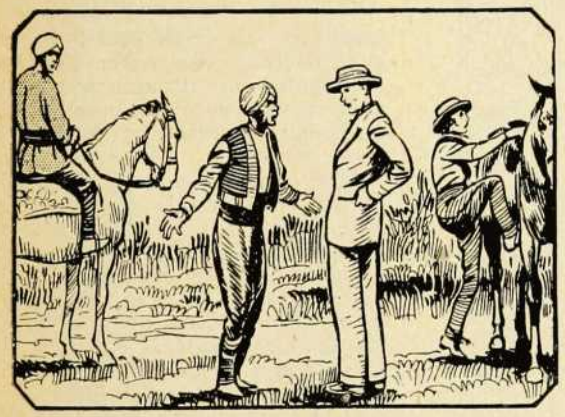
4 — L'inspecteur Smith abattit le tigre d'un coup de revolver, sachant cependant que l'Hindou n'était après tout qu'un vulgaire assassin.



5 — Il l'aida à sortir. Le serviteur du rajah se prosterna devant le détective et il se confondait en remerciements.



6 — « Mon maître m'a commandé de vous voler le diamant », dit le misérable. « Je serai tué si je ne le lui rapporte pas. »



7 — « Nous allons jouer un bon tour à ce prince-bandit », songea l'inspecteur Smith. « Emporte le diamant, dit-il, et je le reprendrai ensuite. »



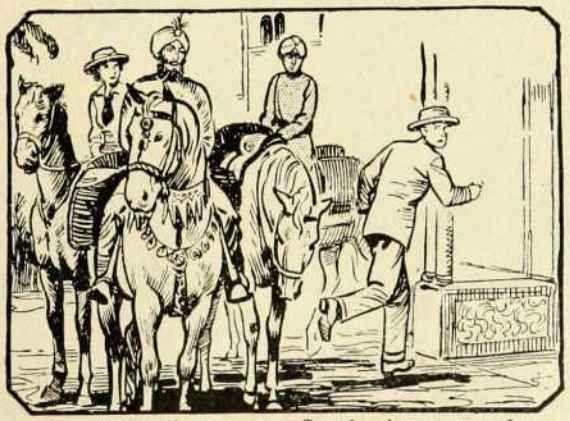
8 — L'Hindou obéit sans comprendre et il retourna à son maître. Une heure plus tard, le détective et ses compagnons revenaient au palais.



9 — Le rajah fut tout étonné de les revoir. Smith expliqua : «J'ai perdu un diamant de grand prix et je veux que vous m'aidiez à le trouver. »



10 — « Quel dommage », dit hypocritement le prince. Il fit faire un semblant d'enquête, puis il déclara que le diamant restait introuvable. »



11 — Mais l'inspecteur Smith n'était pas dupe. Au moment de partir, il fit mine d'avoir oublié quelque chose et il dit au prince de l'attendre.



12 — Il rejoignit alors le serviteur du rajah, reprit l'Oeil Sacré de Satpura puis il ligota solidement le serviteur . . .

(A suivre)

JEUX DE SOCIÉTÉ

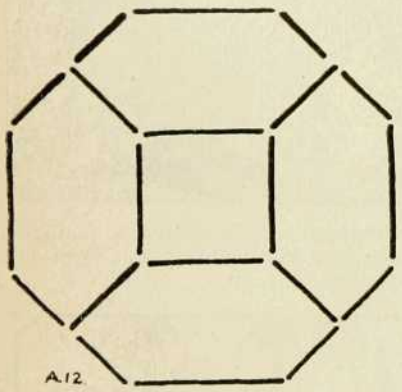
DESSINS D'HECTOR BRAULT

CHERCHEZ

LES ALLUMETTES

Voici une figure composée de 20 allumettes et représentant 4 hexagones et 1 carré.

Il s'agit, en ne déplaçant que 10 allumettes, de réaliser une figure qui,



cette fois, représentera un seul hexagone au lieu de 4, et quatre carrés au lieu d'un seul, tout en économisant deux allumettes.

(Voir la réponse à la page encyclopédique.)

•

LES DEVINETTES

1 — Douze moineaux sont sur un arbre ; un chasseur les tire et en tue sept ; combien en reste-t-il ?

2 — Vingt cent mille ânes dans un pré et cent vingt dans l'autre ; combien cela fait-il de pattes et d'oreilles en tout ?

3 — On m'enlève une lettre, on m'en enlève deux, puis trois et enfin on me les enlève toutes ; pourtant je suis toujours le même. Qui suis-je ?

4 — Quel est le comble de la frayeur ?

5 — Quelle est l'opération que le meilleur chirurgien-oculiste n'a jamais pu faire ?

6 — Quel est le comble de l'adresse pour un équilibriste ?

7 — Et celui de la prétention pour un pêcheur ?

8 — Que est le contraire d'un ingrat ?

9 — Quel est le contraire du chameau ?

10 — Quel est celui qui, se regardant dans un miroir ne peut pas se voir dedans ?

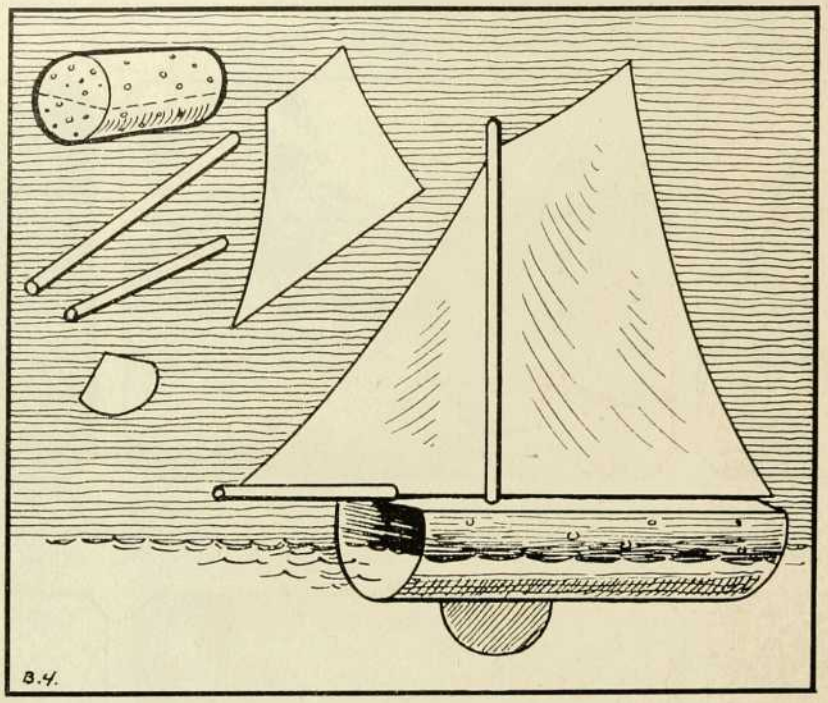
(Réponses à la page encyclopédique)

•

Q. — Connaît-on le plus vieux traité du monde, j'entends par là un traité qui ait été écrit et que l'on possède encore ?

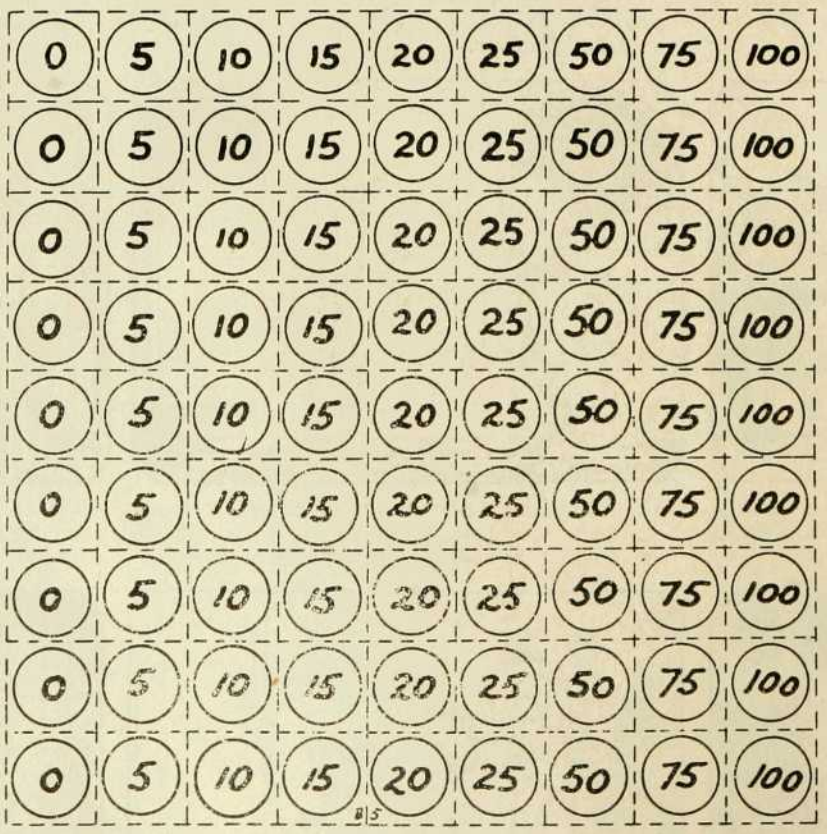
R. — Le plus vieux traité connu du monde est celui qui a été passé entre Ramsès II, souverain d'Egypte, et le prince de Kheta, il y a trois mille trois cents ans. Ce document, très long et très détaillé, est conservé au musée archéologique de Londres.

POUR LES JEUNES



Un gros bouchon coupé en deux, deux allumettes, un léger carton coupé en forme de voile, un peu de colle et voilà un joli petit bateau à voile. Fendez le dessous du bouchon pour y insérer un sou en bronze qui servira de lest. Vous pouvez ensuite organiser des courses dans la baignoire ou un petit ruisseau.

LE JEU DES CHIFFRES



Sur un grand carton blanc, dessinez le jeu représenté ici ; découpez-le en petits carrés selon le pointillé. Cela donne 80 carrés que vous retournez sur une table.

Le premier joueur prend deux de ces carrés ; si les chiffres sont les mêmes, il les garde et a le droit de jouer une deuxième fois. Les autres joueurs font de même. A la fin du jeu, celui qui a le plus grand nombre de carrés a gagné la partie.

LE JEU DES QUESTIONS

Q. — L'or peut être aplati en feuilles extrêmement minces, et c'est, dit-on, le plus ductile des métaux ; en est-il d'autres qui peuvent être traités de la même façon ?

R. — Oui, il y a le nickel dont on peut faire des feuilles extrêmement minces également, mais par des procédés chimiques et non mécaniques ; elles ont si peu d'épaisseur qu'il faudrait en placer vingt-cinq millions les unes sur les autres pour faire la hauteur d'un pouce. Dans cet état, les feuilles de nickel deviennent transparentes comme du verre et sont élastiques comme du caoutchouc ; quand on souffle dessus elles s'envolent avec la légèreté du duvet. Je ne sais si on en fait emploi industriellement, mais je crois qu'elles feraient d'excellentes membranes téléphoniques, celles-ci reproduisant les sons d'autant mieux qu'elles sont plus minces.

•

Q. — Une personne me dit avoir entendu parler de statuettes faites en basalte fondu ; or, si je ne me trompe, le basalte est une roche, et l'on ne peut pas faire fondre de la pierre comme du métal. Qu'en pensez-vous ?

R. — La personne qui vous a parlé de basalte fondu a raison ; un savant français, le docteur Ribbes, a fondu du basalte dès 1919, et le procédé a été encore perfectionné depuis ce temps-là. Le basalte étant un isolant de premier ordre, on fait aujourd'hui des isolateurs presque parfaits en basalte fondu. On fabrique également nombre d'autres objets de la même matière.

•

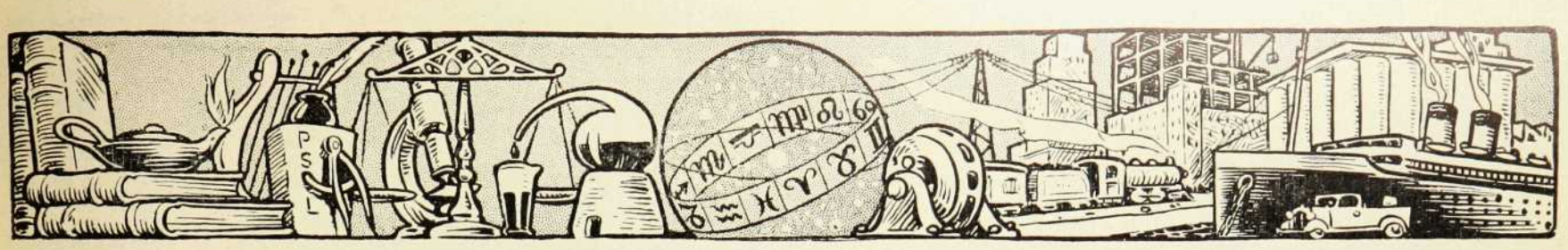
Q. — Le fameux problème de la quadrature du cercle peut-il être résolu, ou bien ceux qui en cherchent la solution ne risquent-ils pas de trouver simplement la folie ou tout au moins l'abrutissement au bout de leurs calculs ?

R. — Comme on le sait, le problème de la quadrature du cercle consiste à trouver la formule exacte qui permette de construire un carré ayant la même surface exactement qu'un cercle donné ; ce n'est pas d'hier qu'on cherche cette solution. En effet, dans des papyrus égyptiens datant de près de quatre mille ans, on a trouvé des recherches faites en ce sens et, il y a plus de deux mille quatre cents ans, le mathématicien grec Hippocrate de Chios a fait les mêmes calculs et, depuis ces temps-là, les chercheurs peuvent se chiffrer par milliers sans qu'aucun n'ait obtenu le résultat cherché. Selon les principes de la géométrie usuelle la quadrature du cercle est impossible, mais elle est au contraire possible selon la géométrie non euclidienne.

•

Q. — Le requin est connu pour être très féroce, mais on me dit qu'il est également timide ; y a-t-il quelque vérité là-dedans ?

R. — Le requin est vorace, en effet, mais il est également vrai qu'il est très peureux ; ce n'est qu'exceptionnellement qu'il attaquera un homme faisant des gestes pour se défendre, et bien des naufragés peuvent certifier le fait.



Une légende africaine raconte qu'au commencement, le ciel était tout près du sol ; quand on voulait du poisson, on le frappait avec un bâton, et il en tombait sur la terre des poissons nombreux comme des gouttes de pluie, seulement plus gros. On n'avait qu'à ramasser. Mais qu'arriva-t-il ? Une femme pilait du grain dans un mortier, et l'espace lui manquait pour lever assez haut son pilon. Elle dit au ciel : « Soulève-toi un peu, je n'ai pas de place pour mon pilon. » Le ciel obéit en disant : «Est-ce assez ? » « Non, dit-elle, encore plus haut ! » Et trois fois ainsi. Enfin elle lui commanda de s'arrêter. C'est ainsi que le ciel s'est tellement éloigné du sol que, lorsqu'on l'appelle, il entend à peine. Quant aux poissons, ils sont bien rares aujourd'hui. Sans cette femme, il en tomberait encore comme par le passé. Un jour, depuis l'éloignement du ciel, les hommes entreprirent d'atteindre jusque-là. Pour y parvenir ils entassèrent l'un sur l'autre leurs mortiers à grain. Il n'en manquait plus qu'un pour toucher au ciel, mais ils n'en possédaient pas davantage. Ils imaginèrent de prendre celui de dessous, sur lequel tous les autres étaient posés, pour le porter au sommet. Mais quand ils l'eurent pris, toute la colonne s'écroula, et les aurait tués jusqu'au dernier dans sa chute, s'ils ne s'étaient enfuis promptement. Dans leur tererur subite, ils se mirent à parler des langues nouvelles. C'est pourquoi il existe tant de langage sous le soleil ; auparavant il n'y en avait qu'un pour le monde entier.

•

C'est toujours lorsque la lune est le plus rapprochée de la terre que se produisent les grands tremblements de terre.

•

La ville de Narrabri (Nouvelles-Galles-du-Sud) fut visitée il y a une trentaine d'années, par un cyclone d'un caractère très particulier. C'était un dimanche ; la population se pressait au champ de courses voisins de la ville ; le temps était superbe ; les dames avaient sorti leurs toilettes d'été. Tout annonçait une journée radieuse. Tout à coup, un point noir parut à l'horizon. Avant qu'on eût le temps de se reconnaître, un vent d'une violence terrible s'abattit sur le champ de courses et renversait les tribunes, qui furent transportées à plusieurs centaines de pieds. Le ciel s'obscurcit en même temps, et des nuages de poussière noire comme de la fumée s'abattirent, sillonnés par des éclairs formidables. Le phénomène, entre son apparition et sa disparition, dura à peine cinq minutes ; mais ce court espace causa plus de dégâts que toute une année de mauvais temps. La plupart des maisons de Narrabri avaient perdu leurs toitures ; les pâturages étaient couverts d'un dépôt noir, métallique, qui les rend impropres à l'alimentation du bétail, au moins jusqu'à ce qu'une forte averse les ait purifiés. Enfin, plusieurs femmes, qui assistaient aux courses, sont devenues folles de terreur.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

La plus haute haie qui soit au monde se trouve à Meiklour, en Ecosse. Elle borde la route qui va de Perth à Blairgowrie, sur une longueur de 2500 pieds, et ne mesure pas moins de 80 pieds de haut. Les bouleaux qui forment cette magnifique haie ont été plantés en 1746 par les arrière-grands-parents du marquis de Landswone actuel. Elle a près de deux siècles d'existence, et ses propriétaires successifs ont toujours eu à cœur de l'entretenir et de la faire tailler, chaque année.

•

Saviez-vous que les orchidées ne peuvent subsister que grâce à un champignon qui vit en parasite sur leurs racines. Ce champignon attaque les jeunes embryons d'orchidées et en tue des centaines. Quelques-uns seulement résistent à cette maladie de l'enfance et deviennent très vigoureux, au point de croître sur une poignée de terreau de feuilles, et, dans la nature, sur la cime des arbres des forêts tropicales.

Les bambous noirs du Japon, cultivés sous toutes les latitudes, sous les climats les plus divers, ont une vie étrange. Ils ne fleurissent que rarement, tous les 30, 40, 50 ans, sans périodes définies. Or, il y a quelques années, les bambous du monde entier ont fleuri simultanément, les jeunes plantes aussi bien que les vieilles, celles des pays chauds et secs aussi bien que celles des régions tempérées et humides. Pourquoi ? Quelle cause subtile a agi et exercé ainsi une influence aussi précise et aussi générale ? On ne sait.

•

La Voie Lactée, qui semble littéralement bourrée d'étoiles, est en réalité terriblement vide. Une comparaison qui « parle » : si un astre était représenté par un grain de plomb de chasse, la Voie Lactée ne comprendrait qu'un seul grain tous les 120 milles !

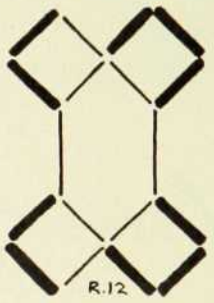


Ce n'est pas le sourire de la Joconde mais celui d'un dieu de la mythologie romaine dont la statue ornait les approches d'une riche villa de ces temps-là. C'est une très belle œuvre d'art mais la tête du dieu représenté n'a rien de bien sympathique. Cette face aux yeux bridés, aux sourcils relevés, à la bouche et aux lèvres charnues et à la barbe de bouc offre bien le mélange de la nature humaine et des aspirations bestiales que le génie antique a si souvent interprétées dans ses statues des Satyres et des Pans.

La race des collectionneurs de têtes humaines est perdue, nous l'espérons du moins, mais les collectionneurs de têtes humaines n'étaient pas rares, au commencement de ce siècle, dans les îles de l'Océanie. Le tatouage était en grand honneur dans ces lointaines contrées, et les naturels tenaient surtout à ce que leur tête inspirât la terreur à leurs ennemis ; et comme ils en connaissent la valeur commerciale, ils la vendaient à d'intelligents industriels qui, après leur mort, la conservaient précieusement après l'avoir fait durcir au four. Les collectionneurs blancs recherchaient les plus belles têtes, qui, parfois, atteignaient les prix de 200 à 240 dollars. Or, il arrivait que l'amateur ne trouvait pas dans le lot qu'on lui exhibait la tête qui lui convenait. Alors le marchand le priait de désigner, parmi les esclaves qu'il avait avec lui, la ou les têtes qui lui revenaient le mieux. Le choix fait, il s'engageait à faire tatouer les têtes suivant les indications de l'acheteur, et à les lui rapporter, décapitées. Cet odieux trafic fut interdit par une loi, en 1831.

RÉPONSE! des Jeux de Société

LES ALLUMETTES



Un seul hexagone au lieu de 4 ; quatre carrés au lieu d'un seul.

18 allumettes au lieu de 20.

Les huit traits *maigres* indiquent les allumettes qui n'ont pas bougé.

Les dix traits *gras* indiquent les allumettes déplacées.

•

LES DEVINETTES

1 — Il n'en reste point ; tous les autres se sauvent.

2. — Quatre pattes et deux oreilles. (Vincent mit l'âne dans un pré et s'en vint dans l'autre.)

3 — Le facteur.

4 — Reculer devant une horloge qui avance.

5 — Opérer le Niagara de sa cataracte.

6 — Rester suspendu aux lèvres d'un orateur.

7 — Vouloir attacher des hameçons à une ligne de tramways.

8 — Le contraire d'un nain gras est un géant maigre.

9 — C'est un ivrogne ; si le chameau peut travailler huit jours sans boire, l'ivrogne peut boire huit jours sans travailler.

10 — Celui qui ne peut pas se voir « de dents » c'est celui qui n'en a plus.

DODGE



-Fabriqué pour longue Durée et Bas Frais d'Opération!

PEUT-ÊTRE conduirez-vous votre prochain char pour des années à venir. Donc, avant d'acheter un char neuf, vérifiez les qualités de longue durée de Dodge. Dodge est populaire depuis 26 ans en raison de sa Longue Durée, de sa Dépendabilité et de ses Bas Frais d'Opération.

Chaque Dodge de 1941 est équipé avec un *Nettoyeur d'Air Bain-Huile*, un *Filtre à l'Huile* ainsi qu'avec un *Filtre à l'Huile Type-Flottant*. Ces trois appareils constituent un obstacle infranchissable contre les matières usantes. Les organes mobiles sont parfaitement protégés.

C'EST FACILE D'ACHETER UN DODGE!

NUL DÉBOURSEMENT si votre auto couvre le paiement initial. Consultez votre dépositaire Dodge concernant les mensualités. Il vous expliquera les termes des assurances et vous offrira des suggestions concernant les paiements mensuels.

Dans chaque moteur, les paliers et les portées sont soumis à de rudes épreuves. Voici un des points sur lesquels Dodge démontre sa supériorité. Dodge a introduit, cette année, des paliers d'un genre spécial qui prolongent par beaucoup la durée de ces importants organes.

A tous les endroits du châssis où il y a beaucoup de friction, Dodge a placé 29 roulements à rouleaux ou à billes qui fonctionnement sur des surfaces surfinies. Tenez compte de ces perfectionnements qui valent à tous les modèles de voitures Dodge leur réputation pour longue durée avant d'acheter votre voiture neuve pour 1941.

Les Dodgistes apprécient leurs voitures de 1941 parce qu'elles sont larges, basses et adhèrent plus fortement au sol, et parce qu'elles sont plus faciles à conduire que jamais auparavant. Le roulement est aussi plus doux grâce aux perfectionnements dans la répartition du poids et à l'action plus souple des ressorts.

Nous sommes convaincus que, piastre pour piastre, Dodge offre les plus hautes valeurs qui sortent cette année des lignes d'assemblage. Consultez votre dépositaire Dodge. Il se fera un plaisir de vous laisser mettre au volant d'un Dodge de 1941.

- Six Superbes voitures pour 1941:

DODGE KINGSWAY • DODGE KINGSWAY SPÉCIAL • DODGE DE LUXE
DODGE DE LUXE SPÉCIAL • DODGE LUXURY LINER • DODGE LUXURY LINER SPÉCIAL